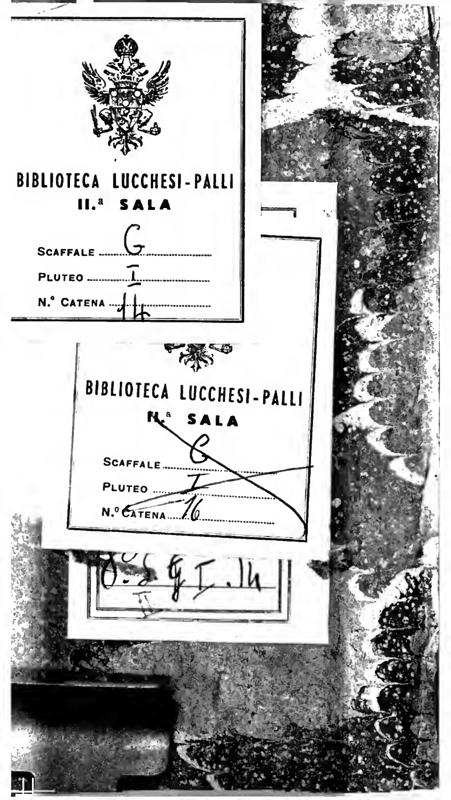

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE G
PLUTEO I
N.° CATENA 14
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
II.a SALA
SCAFFALE G
PLUTEO I
N.° CATENA 16



DE LA RÉFORMATION DU THEÂTRE.

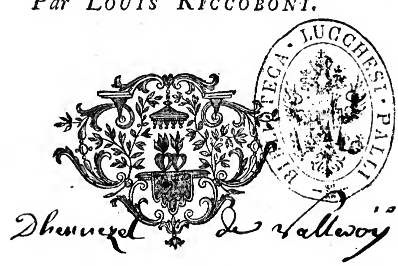
DE LA

RÉFORMATION

DU

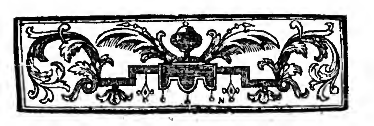
THEÂTRE,

Par LOUIS RICCOBONI.



M. D. CC. XLIII.





A

SA MAJESTÉ IMPERIALE ELISABETH PREMIERE, IMPERATRICE DE TOUTES LES RUSSIES.


ADAME,

Ce n'eſt point un ſentiment de vanité qui m'a fait rechercher

l'honneur de placer votre AUGUSTE *Nom à la tête de mon Ouvrage : la flateuse espérance de procurer à toute l'Europe un avantage qu'elle ne peut devoir aujourd'hui qu'à* VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *m'a seule encouragé à lui offrir* La Réformation du Théâtre.

Parmi tous les beaux Arts que Pierre le Grand introduisit dans son Empire, cet Auguste Prince ne songea pas à y établir un Spectacle : les soins qu'il prit, soins si dignes d'un vrai MONARQUE, *n'eurent pour objet que le bonheur du peuple innombrable qu'il gouvernoit ; & sans doute le Théâtre,*

tel qu'il le voyoit, lui parut moins propre à polir ſes Sujets, qu'à corrompre l'innocence de leurs cœurs.

J'offre donc à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE *les idées que de longues réflexions m'ont inſpiré ſur les moyens de réformer le Théâtre. Cette réforme, ſi difficile à faire chez les Peuples que l'uſage & le tems ont accoutumez à ne pas ſentir les défauts de leurs Spectacles, peut facilement être embraſſée par une Nation, qui n'a connu les Spectacles qu'en paſſant, & dont le goût n'eſt encore fixé ſur aucun genre.*

J'oſerai dire que l'établiſſement d'un Théâtre en Langue

Russe, mais d'un Théâtre tel que celui dont je présente le Plan à VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE, *est une entreprise digne de l'Illustre Fille de Pierre le* GRAND; *puisque par là elle feroit goûter de bonne heure à la jeunesse une morale sensée, propre à former de sages Politiques, d'intrépides Soldats, de bons Citoyens, des Magistrats integres & zélez pour l'Etat.*

La Russie en tireroit un nouvel éclat du côté des beaux Arts, & donneroit aux autres Empires un exemple, ou plûtôt un modelle qu'ils seroient d'autant plus engagez à suivre, qu'admirant déjà les vertus de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE, *ils se-*

roient gloire de ſoumettre leurs préjugez à la vérité qu'elle leur feroit connoître.

Qu'il me ſoit permis de me flater que le zele dont je ſuis animé, me fera obtenir le pardon d'une hardieſſe, que la droiture de mes intentions peut rendre ſeule excuſable auprès de VOTRE MAJESTE' IMPERIALE. *Je n'ai pour but, dans mon Livre, que d'annoblir & de rendre utile un amuſement qui deviendroit même une Ecole de vertu, ſi le vice & la molleſſe en étoient bannis. Des vües ſi pures me font eſpérer que* VOTRE MAJESTE' *ne refuſera pas ſa protection à mon Ouvrage, & qu'elle recevra*

avec bonté les hommages du très-profond respect avec lequel je suis,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPERIALE,

MADAME,

Le très-humble & très-obéissant Serviteur,
LOUIS RICCOBONI.

PRÉFACE.

JE sçais que, depuis quelques siecles & presque depuis l'établissement du Théâtre moderne, tout ce qui a été écrit, soit pour blâmer les Spectacles en général, ou pour les corriger, n'a pas été favorablement reçû du Public : & que c'est une entreprise qui a toûjours essuyé les plus vives contradictions : je ne serai donc pas surpris de voir le Lecteur indisposé contre moi sur le seul titre de mon Livre.

Si un pareil Ouvrage avoit pour Auteur un homme grave & reſpectable par ſon état ou par ſa dignité, il n'en ſeroit pas pour cela plus à couvert de la critique ; elle ſeroit ſeulement plus ménagée, & ſe reſſentiroit des égards que mériteroit l'Auteur : mais qu'il vienne de moi qui, pendant plus de quarante ans, ai exercé la profeſſion de Comédien, qui ne ſuis ni ſçavant ni homme de Lettres, & qui par conſéquent ne mérite ni égard ni ménagement ; c'en eſt aſſez pour me faire craindre que mon Livre ſoit mal reçû, ou qu'il faſſe peu

d'impreſſion ſur mes Lecteurs.

Je me rappelle au ſurplus que le Public n'aura pas oublié que, dans mon Hiſtoire du Théâtre Italien imprimée l'an 1727, je fis les plus grands efforts pour défendre ma Profeſſion : Je rapportois alors les déciſions de S. Thomas d'Aquin (1) & de S. Antonin (2) qui permettent la Comédie de bonnes mœurs, & qui décident qu'elle peut s'exercer

---

(1) Divus Thomas 22. queſt. 168. art. 3. in reſponſione ad tertium.

(2) Sanctus Antoninus in 3. part. ſuæ ſummæ Tit. 8. cap. 4. Sect. 12.

ſans péché, & que les Comédiens peuvent vivre du gain de leur Profeſſion: mais, à dire vrai, une Comédie de bonnes mœurs, telle que ces deux Saints la demandent, ſe trouve-t'elle aiſément ſur les Théâtres publics ? Je ſuis ſûr que dans toute l'Europe, parmi les Piéces ſoit anciennes ſoit modernes, on en trouveroit peu qui méritaſſent l'approbation de ces deux Saints Docteurs. Quand j'écrivis mon Hiſtoire, j'étois encore au Théâtre ; & je ne pouvois en quelque ſorte me diſpenſer de ſoutenir la Profeſſion que j'exerçois ; j'étouffois peut-

être mes véritables ſentimens : mais, à préſent que je me ſuis retiré, rien n'arrête plus ma franchiſe, & il m'eſt permis de m'expliquer librement.

J'avoüe donc avec ſincérité que je ſens dans toute ſon étendüe le grand bien que produiroit la ſuppreſſion entiere du Théâtre ; & je conviens ſans peine de tout ce que tant de perſonnes graves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cette matiere : mais, comme il ne m'appartient pas de prendre le même ton, & que d'ailleurs les Spectacles ſont permis & ſoutenus par l'auto-

rité publique, qui ſans doute les permet & les ſoutient par des raiſons que je dois reſpecter, il ſeroit indécent & inutile de les combattre dans l'idée de les détruire : j'ai donc tourné mes vües d'un autre côté ; j'ai crû que du moins il étoit de mon devoir de produire mes réflexions, & le plan de réformation que j'ai conçû pour mettre le Théâtre ſur un autre pied, & pour le rendre, s'il eſt poſſible, tel que les bonnes mœurs & les égards de la ſociété me paroiſſent l'exiger : c'eſt ce que je ne pouvois entreprendre dans le tems que

j'étois Comédien, pour les raiſons que l'on trouvera dans le corps de mon Ouvrage.

Au reſte je proteſte avec la même ſincérité que, depuis la prémiere année que j'ai monté ſur le Théâtre, il y a déjà plus de cinquante ans, je l'ai toûjours enviſagé du mauvais côté; & que je n'ai jamais ceſſé de déſirer l'occaſion de pouvoir le quitter: ce ne fut qu'en l'année 1728, à l'âge de cinquante-trois ans, que voyant s'ouvrir une belle porte devant moi, j'exécutai la résolution d'y renoncer. La médiocrité de ma fortune

me livra quelques attaques pour m'ébranler; mais elle n'eut pas la force de me faire reculer. Dans le cours de ces douze années, je me ſuis livré à moi-même; & je n'ai eu dans l'eſprit que l'idée de la Réformation du Théâtre.

J'ai voulu me frayer un chemin & preſſentir en quelque ſorte le goût du Public, avant que de m'expliquer ouvertement; & c'eſt dans cette vüe que j'ai donné mes *Obſervations ſur la Comédie & ſur le génie de Moliere*: On a paru n'être pas mécontent des réflexions ſemées dans cet Ouvrage, & on a bien

voulu me tenir compte d'avoir choisi Moliere pour modelle des préceptes que j'ose y donner. Ce n'étoit pas là pourtant le motif principal de mon Ouvrage ; si on le lit relativement à l'intention que j'ai eüe d'annoncer de loin ce que j'avois à dire sur la Réformation, on y trouvera nombre de traits qui tendent à ce but : je m'apperçûs dans le tems que personne n'y avoit fait attention, & je compris qu'il falloit parler plus clairement.

Peu de tems après, par la même raison & toujours dans le même dessein, je

mis au jour mes *Pensées sur la Déclamation*, & quelqu'autre brochure ; mais tout ce que j'y dis, pour annoncer mon projet de Réformation, y est enveloppé avec tant de réserve, que personne n'a découvert mon intention : je ne pouvois pas me plaindre de n'avoir pas été entendu, puisque je ne m'étois pas expliqué assez clairement.

Cette réserve & ces ménagemens m'avoient paru nécessaires ; mais enfin je donnai mon dernier Ouvrage qui a pour titre, *Réflexions historiques & critiques sur les différens Théâtres de l'Euro-*

pe; c'eſt là où je dévoile mes ſentimens, en faiſant voir le beſoin qu'ont tous les Théâtres d'être réformez, & en promettant au Public l'Ouvrage que je donne aujourd'hui.

Voilà de quelle maniere & par quels motifs j'en ai conçû l'idée; & je crois que c'étoit préciſément à un homtel que moi qu'il convenoit d'écrire ſur cette matiere; & cela par la même raiſon que celui qui s'eſt trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en faire une deſcription éxacte, & de four-

nir les moyens de s'en garantir que tout autre qui n'en auroit pas éprouvé les funestes effets.

Je fais donc voir dans cet Ouvrage la nécessité de réformer le Théâtre : en conséquence de ce principe je propose une méthode & des regles pour exécuter la réforme dans toutes ses parties : on y trouvera une espece de Catalogue raisonné d'un petit nombre de Pieces, dont une partie peuvent subsister telles qu'elles sont, d'autres qu'il faudroit corriger, & quelques-unes de celles que je rejette tout-à-fait. Comme je n'ai en

vüe que le bien de la République, je m'expoſe volontiers à la critique de ceux qui ne ſe piquent pas de beaucoup de délicateſſe ſur les regles des bonnes mœurs; étant perſüadé au ſurplus que les gens de bien me ſçauront quelque gré de mon travail: leur approbation, ſi je parviens à l'obtenir, ſuffira pour me ſatisfaire.





DE LA RÉFORMATION DU THEÂTRE.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Comparaison des Théâtres anciens avec les modernes.



E tout tems l'état de perfection a fait l'objet de l'admiration & des desirs des hommes sages. Platon

n'a pas héſité de mettre le Théâtre au nombre des choſes pernicieuſes qu'il bannit de ſa République; &, en cela, ſon but n'a été que de former le Citoyen parfait. Il a paru de nos jours pluſieurs Ouvrages excellens ſur cette matiere qui tendent à la même fin: Mais, comme la perfection eſt un bien qu'il eſt plus facile de deſirer que d'obtenir, on eſt ſouvent obligé de s'en tenir aux motifs & aux remontrances qui peuvent engager à réformer en quelque choſe les déſordres; puiſque ce ſeroit en vain que l'on entreprendroit de détruire la racine même de la corruption.

Pour ſuivre cette maxime, voyons d'abord quelle a été l'intention des Anciens dans l'établiſſement du Théâtre; & examinons ſi les Modernes, en ſuivant leurs exemples, s'y ſont pro-

posé les mêmes vûës.

En Grece, le Théâtre commença par la critique : elle fut générale & sans application dans son origine; mais elle devint ensuite personnelle, jusques-là que les Acteurs prenoient les noms des Citoyens que l'on critiquoit. La République en réprima la licence; mais la Comédie, en se corrigeant, n'abandonna pas son prémier motif : sans nommer les particuliers, elle se contenta de les désigner avec le masque & avec les habits. On réforma encore cet abus, & la critique redevint générale comme auparavant, sans nommer & sans désigner personne. Se voyant resserrée dans les bornes qu'on lui avoit prescrites, elle eut recours à des intrigues & à des actions bourgeoises, qui représentoient les caracteres, tels qu'on les voit dans

la société, pour en montrer le ridicule & parvenir, par là, à les corriger.

Il est donc évident que, dans son origine, dans ses progrès & dans son parfait établissement, la Comédie Grecque se proposa toujours le même but, qui étoit la critique & la correction des mœurs.

Cette espece de Comédie approuvée & établie parmi les Grecs, fut adoptée par les Latins : la prémiere Comédie Latine étoit parfaite. Quoique malheureusement elle ne soit pas parvenuë jusqu'à nous, nous sçavons, par le témoignage de Ciceron & de Pline second, que les Comédies de Roscius & de Virginius étoient des modeles irréprochables pour la correction des mœurs.

Quelques licentieuses que fus-

ſent, dans leur origine, les Comédies Atellanes qui s'introduiſirent à Rome, elles y furent reçuës avec un applaudiſſement général, par la raiſon même de la licence qui y regnoit, & qui plut infiniment, non ſeulement aux Libertins, mais à toute la Ville. Ces Comédies furent repréſentées par une troupe de jeunes gens, & ne parurent pas ſur le Théâtre des Comédiens. Cependant la bonne Comédie Latine ne laiſſa pas de continüer : mais, ſuivant le cours ordinaire de toutes les choſes humaines, la corruption s'y gliſſa inſenſiblement. La bonne Comédie vouloit plaire ; &, pour y parvenir, elle ſe relâcha un peu de ſa pureté, en prenant quelque choſe de ſa rivale. (1)

(1) La Comédie Atellane fut obſcene dans ſes commencemens. Ayant été en-

On trouve la preuve de cette vérité dans les deux Poëtes Comiques Latins qui nous reftent; Térence fe reffent un peu de la licence des Atellanes; & Plaute s'y étoit livré avec encore moins de retenuë. Cependant, au travers de ces taches, on voit briller dans l'un & dans l'autre des traits éclatans de lumiere qui ont pour objet la correction des mœurs. Quoique Plaute foit celui des deux qui ait le plus donné dans le vice des Atellanes, il y a deux de fes Pieces toutes

fuite corrigée, elle devint modefte & févere; mais elle ne refta pas long-temps dans cet état de pureté. Elle retomba bientôt dans fa prémiere licence; & c'eft à cette derniere corruption qu'il faut rapporter celle de la Comédie Latine. On peut voir la variation de la Comédie Atellane dans Tite-Live, Hift. liv. 7. Scaliger Poet. liv. 1. Cafaubon de Poefi Satirica, liv. 2. Valere Max. liv. 2. c. 4.

entieres dans le goût de la bonne Comédie: *Les Captifs* & le *Trinummus:* on n'a qu'à les éxaminer, & les mettre vis-à-vis de la plus modeste Comédie du Théâtre moderne ; & l'on verra, à notre honte, combien le Poëte Payen l'emporte sur nous : tout y respire la censure du vice, & il n'y a rien qui favorise la corruption des mœurs.

Malgré cette décadence de la bonne Comédie Latine, Plaute & Térence n'abandonnerent pas le principal but de la Comédie, qui est celui de corriger en critiquant : mais, comme ces deux Poëtes sentoient que, pour parvenir à corriger, il falloit plaire; ils crurent devoir retenir quelque chose de l'Atellane; &, sur ce principe, ils critiquerent les vices qui dominoient dans leur pays d'une maniere trop

favorable à la licence.

A Rome, la jeunesse étoit plongée dans la débauche des Courtisanes & des femmes esclaves; l'on en fit l'objet de la critique & de la Comédie du tems; en sorte que ce qui nous reste du Théâtre des Latins, ne nous fournit que des intrigues de cette espece; &, comme les vices sont de tout pays, Térence, en transportant sur le Théâtre des Latins quelques-unes des Comédies du Poëte Grec *Menandre*, a choisi celles dont le sujet rouloit sur le libertinage des jeunes gens, comme les plus convenables aux mœurs des Romains.

Les prémiers Poëtes dramatiques modernes prirent le Théâtre de Plaute & de Térence pour modele; &, parce que les Courtisanes, & sur tout les Esclaves, n'étoient pas dans nos mœurs,

& qu'ils s'imaginerent peut-être que, ſans les intrigues d'amour, le Théâtre ſeroit inſipide, comme j'ai dit autre part; (1) on chercha un exemple plus général de corruption dans les Latins, & malheureuſement on le trouva. L'Amphitrion de Plaute leur en fournit l'idée : ils crurent cependant qu'une femme telle qu'Alcmene, innocente & adultere tout à la fois, ne ſeroit pas un objet aſſez piquant ſur la ſcene; on démaſqua le vice en ôtant le verni dont le Poëte Latin l'avoit couvert. Les déſordres des femmes mariées, & des filles trop complaiſantes occuperent la place des amours des Courtiſanes; & on établit ces amours, comme le mobile & le fondement du Théâtre moderne.

---

(1) Réflexions ſur les différens Théâtres, &c.

* Après quelques tems le Théâtre se corrigea : on substitüa, à ces amours déreglez, des amours qui ne tendoient qu'au mariage: mais, tout bien considéré, ces amours (que l'on appelle honnêtes) ne sont pas moins de mauvais exemple que les autres; ils sont toujours traitez sur la scene, sans bienséance, & en dépit des engagemens des parens, ou de la volonté des Tuteurs. C'est sur ce pivot que tournent les intrigues de la Comédie, depuis cette prémiere espece de correction jusqu'à présent.

Suivant ce principe on a crû, en France, pouvoir conserver en partie & ajouter à notre Théâtre les mœurs des Latins; les Valets de la Comédie moderne ont un empire absolu sur leurs jeunes maîtres, comme les Esclaves & les Vieilles des Latins l'avoient dans la Comédie de

ce tems-là : ils ne ſçavent que conſeiller le mal, & s'employer pour l'éxécuter.

Pour aller au même but, les Italiens n'ont pas fait comme les François : ils ne ſe ſont pas ſervi de Valets, ni de ſuivantes pour tendre des piéges à l'innocence, ou pour ſeconder la débauche des amans de Théâtre ; mais ils ont ſubſtitüé, aux Eſclaves, des hommes & de vieilles femmes, qui font le métier de ſéduire la jeuneſſe ; &, en cela, quoique le mal ſoit toujours le même, du moins les mœurs du tems ont été plus régulierement ſuivies par les Italiens, que par les François : D'ailleurs, s'il ſe trouve quelquefois des ſuivantes peu délicates ſur l'honneur de leurs maitreſſes, ce vice, par bonheur, eſt aſſez rare ; d'où il ſuit qu'il eſt extrémement pernicieux d'en

produire des exemples qui ne peuvent qu'inſpirer des idées de corruption à celles qui ne la connoiſſent pas.

Ces méthodes ſi ſcandaleuſes dans les Italiens, auſſi bien que dans les François, jointes aux amours, ſoi diſans honnêtes, ſont la baſe du Théâtre moderne, & en font en même tems tout le défectüeux & tout l'indécent, malgré le préjugé du plus grand nombre des Spectateurs, qui croyent le Théâtre de nos jours irréprochable.

Il eſt donc vrai que l'on peut appeller le Théâtre moderne, dans ſon commencement, le triomphe du libertinage & de l'impiété, & depuis ſa correction, l'Ecole des mauvaiſes mœurs & de la corruption; d'où l'on peut conclure que le motif des Grecs, de critiquer pour corriger

les mœurs, adopté & ſuivi par les Latins, a été entiérement abandonné par les modernes.

Si les modernes n'ont pas été les prémiers à imaginer des Comédies de caractere; du moins, après les Grecs, ce ſont eux qui, vers le milieu du ſiecle paſſé, les ont fait revivre en France : ce qui fit ſentir qu'ils avoient enfin connu la néceſſité de la critique des mœurs, & qu'ils alloient réparer la faute de leurs prédéceſſeurs, qui n'en avoient jamais fait uſage. En effet, il eſt certain que les caracteres étoient tres propres à amener la réforme, ſi on les avoit introduits dans l'intention de corriger le Théâtre; mais ce ne fut point là l'eſprit dans lequel on nous les préſenta: On prétendit ſeulement corriger les ridicules qui influënt ſur les mœurs; &, à la vérité, on y par-

vint en partie & à quelques égards; mais on peut dire aussi que, de la même main, on présenta au malade la médecine & le poison tout-à-la fois. Ordinairement un caractere, qui seroit admirable pour instruire & pour corriger, est environné des épisodes d'un amour irrégulier, & enveloppé par les intrigues des Valets, qui absorbent le caractere pour faire briller à chaque instant la corruption. Je me contenterai d'en donner un seul exemple que je tirerai même du Théâtre du grand Moliere, que j'admire si fort du côté de l'esprit & du génie.

Le caractere de l'Avare est excellent, & peut être le plus avantageux de tous pour la bonne Comédie. Si la Piece de Moliere, où ce caractere est représenté, ne corrige pas les Avares, qui, de

peur de se reconnoître, éviteront sans doute d'aller au Spectacle lorsqu'on la jouëra; du moins on peut espérer qu'elle jettera dans le cœur des jeunes gens des semences d'horreur & d'aversion pour l'avarice qui les disposeront à se garantir de ce vice: & c'est là le grand bien que l'on doit attendre de cette Comédie.

Il s'agit présentement d'examiner le mal que peut produire la représentation d'une Comédie si instructive. L'Avare a deux enfans, un fils & une fille : le fils aime éperdûment la maitresse de son pere; & la fille, de son côté, aime un jeune Cavalier, qui s'est introduit dans la maison sur le pied de domestique, & qui passe tranquillement ses momens à côté de sa maitresse.

Quand même l'effet de cette Piece seroit assuré par rapport

au vice de l'avarice; quand même on ſuppoſeroit qu'elle doit faire une égale impreſſion ſur l'eſprit de tous les jeunes gens, (& il pourra s'en trouver pluſieurs pour qui l'avarice aura de l'attrait, malgré le tableau affreux qu'on leur en aura préſenté) il n'en eſt pas moins inconteſtable que le mauvais exemple des deux enfans de l'Avare eſt un poiſon mortel pour la jeuneſſe, devant qui cette Piece eſt repréſentée : les jeunes perſonnes de l'un & de l'autre ſexe n'effaceront jamais de leur eſprit ni de leur cœur les idées & les ſentimens que les enfans de l'Avare y auront gravez; & ils s'en ſouviendront juſqu'à ce qu'ils ayent fait l'eſſai d'une leçon ſi pernicieuſe.

Si nos modernes ont introduit le mauvais exemple, & ſouvent

vent même le ſçandale juſques dans la Comédie de caractere, qui eſt la plus inſtructive & la plus propre à la correction des mœurs ; il faut convenir qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le fond de notre Comédie, ſoit d'intrigue, ſoit de caractere.

CHAPITRE II.

De la paſſion d'amour ſur le Théâtre.

SUivant le ſentiment des perſonnes les plus graves, l'amour & les femmes fourniſſent les deux principaux motifs de la réformation du Théâtre ; mais je ſuis perſüadé que quiconque propoſeroit de les en bannir, bien loin d'être écouté, ne feroit que s'attirer les railleries de

la plus grande partie des hommes. Examinons cependant la matiere, & cherchons s'il ne seroit pas possible de trouver quelque expédient qui pût concilier deux choses aussi opposées que le sont la sagesse & la licence.

Quant à l'amour, on ne peut pas disconvenir qu'il ne soit tres dangereux d'en faire le sujet des Comédies. Il est inutile de rapporter tout ce que tant de sages Ecrivains ont dit contre l'abus de cette passion devenuë le mobile du Théâtre moderne. Il est sûr que les expressions des Amans, toujours outrées sur la scene, confirment le Libertin dans son dérangement, réveillenr les esprits les plus assoupis, & ne peuvent que donner entrée à une passion vicieuse dans le cœur de la jeunesse la plus innocente.

Si cette malheureuse passion,

vûë de loin dans deux perſonnes qui s'aiment, & dont on n'entend pas même les diſcours, eſt ſouvent capable de faire de vives impreſſions ſur celui qui les obſerve; qu'arrivera-t'il, lorſque, ſur la ſcene, un jeune homme & une fille, avec toute la vivacité que l'art peut inſpirer, font parade de leur tendreſſe dans un Dialogue, où les penſées étudiées du Poëte ſont toujours portées à l'excès ? Quel déſordre, quel ravage ne peut-elle pas cauſer dans l'imagination des Spectateurs, ſuivant les différentes ſitüations où ils ſe trouvent ?

L'homme n'a pas beſoin qu'on lui apprenne à ſentir une paſſion que la nature ne lui inſpire que trop; mais il a extrémement beſoin d'apprendre à corriger les déſordres de cette paſſion, lorſqu'elle eſt devenuë vicieuſe. Or la

paſſion d'amour la plus pure peut perdre ſur le Théâtre toute ſon innocence, en faiſant naître des idées corrompuës, même dans l'eſprit du Spectateur le plus indifférent. Les ſentimens les plus corrects ſur le papier changeront de nature en paſſant dans la bouche des Acteurs, & ſouvent deviendront criminels, quand ils ſeront animez par l'éxécution théâtrale.

Que dit une mere à ſa fille pour la prévenir contre cette paſſion ſi dangereuſe ? elle lui dit que tout homme, qui fait des proteſtations d'attachement à une femme, ne cherche qu'à la corrompre & à la deshonorer : elle lui dit qu'il n'eſt pas permis d'avoir une liaiſon particuliere avec un jeune homme, quelqu'innocente que ſoit cette liaiſon ; parce que, ce qui eſt inno-

cent d'abord, eſt ſouvent un acheminement au crime. Or, c'eſt à tous ces principes que la morale des Spectacles eſt directement contraire. Les hommes & les femmes y prennent au premier coup d'œil l'amour le plus vif l'un pour l'autre : ils ſe l'avoüent réciproquement, ſans que leur honneur en reçoive aucune atteinte : ce ſont même les Héros & les Héroïnes : les Amans & les Maitreſſes prennent, pour parvenir à s'épouſer, la même route qu'ils prendroient, s'ils ſe propoſoient une action criminelle.

Suivant les reglemens de la vie civile, également reçus parmi toutes les nations policées, pour ce qui regarde le mariage, il ne ſuffit pas que deux perſonnes trouvent, dans leur caractere, dans leur naiſſance & dans

leur fortune, la convenance qui peut leur annoncer une société heureuse : ils doivent encore, avant que d'aller plus loin, obtenir le consentement de leurs parens. Est-ce ainsi que l'on se conduit dans la Comedie ? On y prend tout le contrepied : les démarches les plus hazardées, & les extravagances les moins permises, sont les routes ordinaires des Amans de Théâtre, pour peu qu'ils trouvent de résistance dans leurs parens : & l'on n'y suppose même cette résistance, que pour donner lieu aux stratagêmes les plus hardis & les plus indécens. Le Poëte, loin d'en rougir, s'applaudit pour lors de la fertilité de son génie ; & c'est principalement, par le déréglement de son imagination, qu'il prétend se faire admirer.

Qu'on ne me dise pas que des

amours qui caufent tant de tourmens à ceux qui en font poffedez, & qui les portent à tant d'extravagances, font plus propres à corriger de cette paffion qu'à l'exciter : Cela pourroit fe dire avec quelque vraifemblance, fi, après tous ces tourmens, & toutes ces extravagances, les Amans finiffoient par être réellement malheureux : En ce cas les Spectateurs pourroient concevoir de l'averfion pour une paffion qui ne produit que des peines dans fa fin, comme dans fon progrès : mais malheureufement l'amour de Théâtre, & fur tout celui de la Comédie, a toujours un fuccès heureux ; & le Spectateur en conclut avec raifon, que les maux foufferts par les Amans, pour arriver à ce fuccès favorable, loin d'être une jufte punition dûë à une paffion condam-

nable, font plûtôt une perfécution injufte fufcitée à la vertu qui finit par en triompher. Il fuit de de là que, comme le Spectacle de la vertu perfécutée ne doit point détourner de la vertu, de même la repréfentation des maux que fouffrent les Amans, ne détournera point de l'amour, & que les Spectateurs, après avoir plaint les Amans dans leurs traverfes, fe réjoüiront avec eux de les en voir délivrez, & ne feront point effrayez d'avoir à courir les mêmes rifques; parce qu'ils feront fûrs d'obtenir le même prix. Et c'eft ce qui prouve le grand tort qu'ont laplûpart des Poëtes, qui repréfentent l'amour fur la Scene, plûtôt comme une vertu, que comme une paffion.

L'amour, je parle de celui qui peut faire le fujet d'une Comédie,

die est nécessairement une passion criminelle, qui devroit toujours être suivie de malheurs, comme elle est précédée de traverses, si on ne la mettoit sur le Théâtre que pour l'instruction des Spectateurs & pour la correction des mœurs.

On répondra, peut être, que l'amour dans les Tragédies, qui est presque toujours malheureux, pourra donc être admis au Théâtre, pour fournir à la correction des mœurs, & qu'ainsi il n'y aura que l'amour de la Comédie à réformer. Je ne répondrai pas à cette objection pour le présent; parce que, m'étant proposé dans ma seconde partie d'examiner en détail les Tragédies, surtout par rapport à l'amour, c'est-là que je me réserve à prouver que cette passion n'est pas plus excusable dans les Tragédies que dans les Comédies.

Il eſt vrai que cette paſſion bien traitée peut donner occaſion, plus que toute autre, à la correction des mœurs. Mais quelles ſont les Pieces où l'amour ſoit inſtructif à ce point? J'avoüe que, dans leurs Tragédies, les Grecs ne l'ont montré que par ſes fureurs & ſes emportemens ; &, par là, cette paſſion n'a jamais manqué d'inſpirer aux Spectateurs une horreur capable de les corriger. Les Modernes, au contraire, n'ont adopté que le foible de cette paſſion, qui, dans ce point de vûe, n'eſt propre qu'à corrompre, comme nous l'avons dit; & il y a même cette différence entre les Modernes & les Anciens, que les Anciens n'ont mis l'amour ſur leur Théâtre que très rarement, & que les Modernes en ont fait le motif principal & le fondement de toutes leurs fables.

Puiſque les Modernes ne ſçavent parler que de l'amour ſur la Scene, ce qui eſt la marque certaine, ou d'une corruption générale, ou d'un défaut de génie dans le plus grand nombre des Poëtes; outre qu'ils ne devroient jamais traiter cette paſſion que dans la vûë d'inſtruire les Spectateurs; ils pourroient encore joindre à cette paſſion, devenüe inſtructive, pluſieurs autres eſpeces d'intérêts que la raiſon & les devoirs autoriſent; ainſi on pourroit traiter des ſujets de l'amour conjugal, de l'amour paternel, de l'amour filial, de l'amour de la Patrie: voilà des intérêts tendres & vifs, qui ſeroient nouveaux & très-convenables au Théâtre; intérêts qui peuvent avoir leurs degrez, ſuivant les circonſtances dans leſquelles on peut les ſaiſir, & ſui-

vant les différens caracteres des hommes que l'on introduiroit ſur la Scene : par exemple, l'imprudence, la foibleſſe, la fermeté, la complaiſance, la colere, & toutes les autres paſſions qui s'aſſocient dans le cœur humain à la paſſion dominante, ne feroient-elles pas paroître, dans la perſonne qui ſeroit occupée de quelques-uns de ces ſentimens, une infinité de caracteres marquez & différens entre eux, qui ſeroient combattus par la force du raiſonnement & par l'aſcendant du caractere?

Ces ſortes de ſentimens ne ſeroient jamais en riſque d'être déſaprouvez, ou mal reçûs des Spectateurs; car, dans une grande aſſemblée, il peut bien ſe trouver quelqu'un qui ne ſoit pas ſenſible aux impreſſions de l'amour, tel qu'on le voit communément

ſur le Théâtre, & qui parconſéquent ne regarde qu'avec indifférence, ou avec mépris les foibleſſes du cœur humain; mais il n'y en aura pas un ſeul qui ne ſoit ou pere, ou fils, ou mari, ou citoyen: & ſi, par hazard, il ſe rencontroit un Spectateur qui fût bon pere, mais qui ne fût pas bon citoyen, & que l'action théâtrale de ce jour-là ne traitât que de l'amour de la Patrie; loin d'en blâmer l'Auteur, il n'eſt pas douteux qu'il l'admireroit. Et que ſçait-on ſi cette circonſtance ne réveilleroit pas, dans ſon cœur, des ſentimens qui ne ſont peut-être qu'aſſoupis, ou dont les germes, que tout homme bien né porte au dedans de lui-même, ſont toujours prêts à éclore à la moindre occaſion?

Les quatre ſortes de ſentimens que je viens d'indiquer ſont

tels que, s'ils étoient mis ſur la Scene avec tout l'appareil propre à en faire valoir l'intérêt, ils ne pourroient manquer de remplir l'objet que l'on doit ſe propoſer, qui eſt de corriger & d'inſtruire; mais on ne ſçauroit diſconvenir que la paſſion de l'amour, ainſi qu'on a coutume de nous la repréſenter, ne produiſe des effets tout contraires.

Pour peu que l'on réfléchiſſe, on reconnoîtra qu'il n'y a preſque point de devoir dans la vie, qui, ſur le Théâtre, ne ſoit aſſervi à la paſſion de l'amour. Vis-à-vis d'elle la nature même perd ſes droits: la gloire & le propre intérêt lui ſont également ſacrifiez. Les peres traverſez dans leur paſſion par leurs enfans, prennent contre eux des ſentimens de haine: les fils, de leur côté, deviennent ennemis de

leurs propres peres, en devenant leurs rivaux: &, dans quelques Tragédies même, on voit des Princes qui ne veulent pas regner aux dépens de leur amour. On pourroit rapporter une infinité d'exemples aussi pernicieux. Quelle correction peut-on espérer d'une passion traitée de cette maniere, surtout lorsqu'elle finit par triompher, comme il arrive toujours dans les Comédies, ainsi que je l'ai remarqué plus haut.

On ne sçait que trop, au reste, que cette malheureuse passion, sous la forme que lui donnent les Poëtes, porte très rarement les hommes à la vertu; & qu'au contraire elle les porte presque toujours au vice. Les meurtres, les usurpations, les infidélitez, les trahisons, le mépris des Loix, les conspirations, &c. sont or-

dinairement le fruit que l'amour produit ſur la Scene dans les Tragédies; & dans les Comédies, qui ſont ici mon objet principal, c'eſt l'amour qui cauſe les diviſions dans les familles, le mépris de l'autorité paternelle, le violement de la foi conjugale, la diſſipation des biens, & tous les vices enfin où ſe livre un jeune homme qui ne connoît rien de ſacré, quand il s'agit de ſatisfaire ſa paſſion.

On pourroit regarder comme une eſpece de nouveauté l'amour que les Modernes ont introduit dans la Tragédie; puiſque, ſuivant ce qui a déjà été dit, on ne le trouve que très rarement dans les Tragédies Grecques; mais, pour ce qui regarde la Comédie, nous ne ſçavons que trop combien eſt ancienne la méthode de la faire rouler ſur

l'amour. Il y a près de deux mille ans, que les Comédies Atellanes ont porté cette dépravation à Rome : les Comiques Latins, qui nous restent, nous l'ont transmise : &, depuis que le Théâtre moderne subsiste, les intrigues d'amour ont toujours fait le fond des Comédies,

Sans parler de l'*utile*, qui doit toujours marcher à côté de l'*agréable*, (& qui se trouve rarement dans une action, où il ne s'agit que d'amour & de mariage) nous voyons que l'agréable même y manque. Comment peut-on aujourd'hui se réjoüir d'une chose aussi souvent & depuis si long-tems rebatüe que l'amour de Théâtre ? Ne doit-il pas paroître extraordinaire qu'un si grand nombre de gens d'esprit perdent leur tems à traiter une matiere, qui, par le fréquent

ufage qu'on en a fait jufqu'ici, eft prefque épuifée, & dans laquelle on eft réduit, pour trouver le moyen de plaire, à emprunter le fecours illicite des paroles & des actions licentieufes, comme en font foi plus d'une Comédie que le Lecteur connoîtra, fans que je les nomme.

Je fuis furpris qu'il n'arrive pas au Théâtre moderne ce qui arriva à celui d'Athenes, où les Spectateurs, ennuyez d'entendre depuis long-tems des chanfons Dionifianes, crierent tous unanimement, *plus de Bacchus, plus de Bacchus*; & que notre Parterre ne fe mette pas à crier, *plus d'Amour, plus d'Amour*. En effet, n'eft-il pas ridicule qu'en allant au Théâtre, on foit forcé d'entendre toujours des Amans épancher leur cœur en fades ex-

preſſions de tendreſſe, ou ſe plaindre de la crüauté de leurs Maitreſſes, ou ſe livrer aux tranſports de la jalouſie, ou ſe lamenter & ſe déſeſpérer de ne pouvoir ſurmonter les obſtacles qui les arrêtent? Y a-t'il rien de plus ennuyeux, que de voir toujours des Rivaux de commande pour les traverſer daus leurs paſſions, des Valets & des Suivantes pour les aider dans leurs extravagances? Toujours même choſe! Eh que l'on crie donc à la fin, *plus d'amour, plus d'amour.*

Si le Théâtre moderne avoit commencé par la paſſion d'amour, je ſuis perſüadé qu'on l'auroit étouffé dès le berceau. Examinons-en les commencemens, & voyons de quelle maniere il a été reçû.

CHAPITRE III.

Réflexions sur le renouvellement du Théâtre.

LE Théâtre recommença par les repréſentations ſaintes ou morales : Peu de tems après, la corruption y mêla du prophane, & le Public les goûta davantage. Par ſucceſſion de tems, le prophane s'empara entierement de la Scene, & les repréſentations ſaintes ceſſerent.

On ne peut pas douter que, dans les commencemens, les Poëtes, les Spectateurs & les Gouvernemens n'ayent reconnu, d'un aveu unanime, que le Théâtre n'avoit rien de mauvais, & qu'il méritoit, au contraire, d'être ſoutenu & ſuivi ; mais, lorſ-

ie le prophane fut resté en posſion de la Scene, les sentiens se trouverent partagez. On ait que les personnes graves écrierent les Spectacles, & u'elles tâcherent de les faire iprimer : On sçait aussi que les ens de Lettres & les Poëtes, e leur côté, chercherent à perüader, par leurs dissertations, que le Théâtre étoit utile, & que les Anciens l'avoient regardé comme une école pour la correction des mœurs : c'est une différence d'opinion qui dure encore.

Pendant cette altercation le Public s'érigea en Juge ; & ne consultant, à son ordinaire, que son propre goût, il décida que le Théâtre étoit un soulagement nécessaire pour les esprits occupez, & une occupation décente pour les paresseux. Les Gouver-

nemens les plus ſages ont bien ſenti le faux du préjugé; &, ſur les plaintes que l'on entendoit de toutes parts,ils ont tâché,dans tous les tems, de mettre des bornes à la licence des Théâtres.

Nous voyons de nos jours que les Spectateurs ne penſent pas que le Théâtre doive ſervir à la correction des mœurs : on le prend ſur le pied d'amuſement; on en joüit avec avidité, & on s'embarraſſe peu ſi les bonnes mœurs n'en ſouffrent pas. Ce Public cependant, qui penſe en général comme nous venons de dire, ne laiſſe pas de changer d'avis, ou de paroître en changer de tems à autre : lorſqu'il parle de bonne foi, ce n'eſt pas la correction des mœurs qu'il cherche au Théâtre, il n'y va que pour ſon plaiſir; mais, ſi les plaintes contre le Théâtre ſe

renouvellent, son langage n'est plus le même; il craint qu'on ne resserre la liberté des Poëtes, & qu'on ne les réduise à devenir insipides, & par conséquent ennuyeux. Dans ce cas, il change de sentiment en apparence, & soutient que le Théâtre est épuré, & qu'il n'y a pas une Piece qui ne tende à la correction des mœurs. Pour le prouver, il fait un grand étalage de tous les vices qui sont punis, & de toutes les passions qui sont tournées en ridicule sur la Scene; & en conséquence il décide que de telles Pieces sont nécessaires, parce qu'elles sont instructives.

Le voilà pour lors dans la regle en partie; mais, par un aveuglement inconcevable, ce même Public, qui se range, par caprice, du parti des bonnes mœurs, a une prédilection marquée pour

la passion d'amour ; il n'en apperçoit pas les dangereuses conséquences, & il passe légerement sur tout ce qu'elle peut avoir de funeste ; parce qu'il aime cette passion, dans quelque état qu'on la lui présente.

Je n'hésiterai donc pas de dire que les reglemens d'une bonne police devroient renfermer cette passion dans les bornes qu'elle doit avoir, pour n'offrir que de bons exemples, & pour n'être jamais un sujet de séduction.

L'amour de Théâtre des Anciens étoit scandaleux, & les Modernes ont bien fait de le proscrire ; mais le prétendu amour honnête, que les Modernes ont introduit, ne mérite pas plus de grace ; parce que, tel qu'il est, non seulement il ne peut jamais corriger, mais il sera toujours

tres

très pernicieux & de mauvais exemple, malgré le verni d'honnêteté dont on veut le couvrir.

CHAPITRE IV.

Des Femmes de Théâtre.

LA pudeur eſt l'appanage des femmes; & c'eſt en ſuppoſant que cette vertu fait preſque leur eſſence, que les hommes ont reglé la forme de vie que le ſexe devoit tenir. C'eſt par cette raiſon que les femmes ont été diſpenſées des emplois & des occupations qui n'auroient pas été compatibles avec la modeſtie & la retenüe. Si donc de tout tems elles ont été exemptes de ces travaux & de ces exercices qui demandent de la force & de la fatigue; & ſi le

fuſeau & l'aiguille ont toujours été leur partage, je crois que ç'a été moins pour s'accommoder à la délicateſſe de leur conſtitution, que pour ne point bleſſer cette pudeur, qui doit être l'ame de toutes leurs actions.

Malheureuſement la corruption humaine a éludé les ſages diſpoſitions de la nature, altéré les Loix, & changé les coûtumes. Les femmes ont trouvé des exercices & des profeſſions, qui, par une ſuite de cette même corruption, bien loin d'être déſapprouvez des hommes, font au contraire leurs plus grandes délices. La Muſique & la Danſe ont été les prémiers écueils, où la modeſtie & la pudeur du ſexe ont fait naufrage. Sans chercher une époque plus éloignée, tout le monde ſçait que, depuis l'Empire des Perſes juſqu'aux der-

niers tems de l'Empire Romain, & dans les premiers siecles du Christianisme, la profession de Danseuse & de Chanteuse n'étoit exercée que par des filles de mauvaises mœurs : aussi voit-on que les Chanteuses & les Danseuses étoient au même rang que les Courtisanes.

A l'égard des Spectacles, nous n'avons point de preuves certaines que les femmes, en Grece, ayent monté sur le Théâtre; les Latins ne nous ont rien laissé qui nous donne lieu d'assurer qu'elles y ayent joüé parmi eux. Et, quoi qu'on nous cite cette Actrice qui reparut sur la Scene dans une grande vieillesse, je n'assurerois pas que ce fut une Actrice de la Tragédie, ou de la Comédie Latine; & je serois plus porté à croire que c'étoit une Actrice des Pantomimes,

ou des Farces Atellanes. En effet, les Masques, dont les Latins se servoient sur le Théâtre pour grossir les têtes à proportion de la figure que l'on grandissoit aussi, & les desseins de ces mêmes Masques qui nous restent dans les manuscrits de Térence, nous font assez connoître que c'étoient des hommes qui faisoient le personnage des femmes & qui en portoient les habits. Il n'en étoit pas de même des Mimes & des Pantomimes, ni de ces Farces Atellanes, que nous venons de nommer, où les Acteurs parloient & dansoient à visage découvert & dans leur figure naturelle.

Quoiqu'il en soit, nous sçavons, à n'en pouvoir douter, que, parmi les Modernes, les femmes ne commencerent à monter sur le Théâtre que vers l'an 1560,

comme nous l'avons dit autre part; (1) ainsi ce sont les Modernes qui ont corrompu le Théâtre dans toutes ses parties; parce qu'il est incontestable que ce sont eux qui y ont introduit la passion de l'amour, & que les femmes n'y ont représenté, dansé & chanté que depuis 1560.

Je sçais bien que toutes ces réflexions ne s'accordent point avec l'idée que l'on s'est faite du Théâtre, presque généralement. On prétend le justifier, en assurant que jamais il n'a été si épuré qu'il l'est aujourd'hui. Je conviens, sans peine, qu'il y a eu des tems où les mœurs étoient moins respectées sur le Théâtre qu'elles ne le sont à présent dans nos Comédies; mais il n'est pas

(1) Histoire du Théâtre Italien. Paris 1728.

moins vrai, pour cela, que dans le Théâtre, tel qu'il est actuellement, il reste encore bien de la corruption.

Malgré la nécessité de réformer le Théâtre, il paroît presque impossible, aujourd'hui, d'en bannir les femmes, sans détruire absolument les Spectacles que l'on regarde comme nécessaires, par la raison spécieuse des désordres qui sont plus fréquens, lorsque les Fainéans & les Libertins manquent de quelques amusemens publics qui les dissipent, ou qui les occupent. Mais, sans discuter ici cette raison que je n'ai garde de vouloir combattre, puisque c'est sur ce fondement que l'autorité publique protége le Théâtre; faisons, au moins, tout le bien que nous pouvons, s'il ne nous est pas permis d'en faire autant que nous voudrions,

J'ai prouvé, ſi je ne me trompe, que le Théâtre eſt pernicieux dans l'état où il eſt aujourd'hui : il y auroit, dit-on, de l'inconvénient à le ſupprimer : mettons tout en uſage pour le réformer au point d'en faire un amuſement auſſi utile qu'agréable ; car je ſuis perſüadé que le Théâtre ſeroit bien moins redoutable à la vertu, & qu'il produiroit même un bien réel à la ſociété, ſi, en y laiſſant les traits enjoüez & les ſaillies d'eſprit qui peuvent exciter à rire, on en faiſoit une Ecole de bonnes mœurs &, pour ainſi-dire, une Chaire publique où l'on débitât, aux perſonnes de tout ſexe, & de tout âge, les maximes de la plus ſaine morale, avec gayeté & ſans les effrayer par l'appareil de l'auſtérité, & du pédantiſme. Si une fois le Théâtre étoit amené à ce

point de perfection, qui ne manqueroit pas à la fin de réünir tous les suffrages, l'inconvénient même des femmes, ou cesseroit entierement, ou seroit considérablement diminüé ; les bonnes mœurs, qui regneroient dans toutes les Pieces, n'instruiroient pas moins les Actrices que les Spectateurs ; & d'ailleurs on pourroit encore conserver les femmes, en prenant les précautions que l'on trouvera dans la Méthode de la Réformation, que je donnerai à la suite de ce Traité.



CHAP.

CHAPITRE V.

Du principal motif de la Réformation du Théâtre.

IL eſt certain que rien n'intéreſſe plus eſſentiellement la République que l'éducation des enfans; & je ſuis perſüadé que, ſi on y donnoit toute l'attention que mérite une choſe de cette importance, preſque tous les hommes vivroient conformément aux ſages inſtitutions que la Loi nous preſcrit, & qu'il n'y auroit pas un ſi grand nombre de Prévaricateurs. Car je ne ſuis pas du ſentiment de ceux qui donnent tout à la naiſſance, & qui prétendent que l'homme naît bon ou méchant, ſuivant que la nature en diſpoſe; & qu'il

restera toute sa vie tel qu'il est né. Je pense, & je suis en cela d'accord avec les Auteurs les plus graves, que la vertu est, en grande partie, l'ouvrage de l'éducation, & qu'elle est principalement inspirée par les exemples & les préceptes.

Quoiqu'on nous recommande & qu'on nous fasse envisager, avec raison, l'éducation des enfans comme le moyen le plus assuré de former de bons Citoyens, il n'est cependant que trop ordinaire, même dans les Villes les mieux policées, de faire, en élevant les enfans, des fautes essentielles & irréparables.

C'est aux peres de famille, à qui on en a laissé toute la charge; & c'est à eux qu'est, pour ainsi dire, dévolüe toute la puissance, & toute l'autorité des Législateurs en cette partie. Commu-

nément, jusqu'à l'âge de dix ans, les enfans sont très bien élevez; depuis dix ans jusqu'à quinze, l'éducation foiblit, & les enfans commencent à être gâtez, souvent même par leurs peres & par leurs meres : enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achevent eux-mêmes de se corrompre.

Les parens sont, pour l'ordinaire plus occupez de l'apparence & de l'extérieur, que du fond & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans : on ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manieres & l'usage du monde; en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans les meilleures compagnies, où on a grand soin de les présenter. C'est-là qu'ils entendent parler de toutes sortes de

matieres, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions; & c'est là que, dans un âge encore si tendre & si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les peres & les meres s'empressent de conduire leurs enfans de l'un & de l'autre sexe. Quelles atteintes mortelles ne peuvent pas donner à leur innocence, le nombre infini de maximes empestées qui se débitent dans les Tragédies & surtout dans les Opéra, les expressions & les images licencieuses que présente tres-souvent la Comédie! Ils ne les effacent jamais de leur mémoire: ils agissent en conséquence, lorf-

qu'ils joüissent de leur liberté ; & les voilà corrompus, dans le cœur & dans l'esprit, pour le reste de leurs jours.

Si les Anciens ont poussé l'attention, sur cet article, jusqu'à défendre de réciter aux enfans des fables & des contes, qui renfermassent la moindre idée capable de les corrompre : s'ils ne ne permettoient pas même de les amuser par des allégories; c'est qu'ils sentoient que les prémieres impressions, qui se font dans l'esprit des enfans, ne s'effacent jamais; & que, dans un âge tendre, ils n'ont pas encore assez de pénétration pour distinguer l'allégorie de la vérité. (1)

Tout ce qui précede la représentation théâtrale fait penser aux jeunes personnes, qui y sont

(1) Platon dans sa République.

conduites pour la prémiere fois ; que ce que l'on va faire est quelque chose de respectable. La belle & nombreuse compagnie, les décorations, la symphonie & tout le reste de l'appareil les frappe si vivement, que nous serions étonnez, avec raison, s'ils nous rendoient un compte exact de tout ce qui leur passe dans l'esprit en ce moment. Mais, quand la Piece a été joüée, que leur reste-t'il dans la mémoire ? S'ils vouloient nous avoüer la vérité, nous verrions avec douleur que ce qu'ils ont retenu n'est pas toujours ce qu'il y a de moins dangereux pour leur innocence. A leur âge, ils ne sont pas en état de suivre l'intrigue d'une Piece, ni de faire des réflexions sur l'instruction qu'on peut tirer des défauts d'un caractere : ils n'ont des oreilles

que pour entendre ce que l'on dit; & ce qu'ils auront entendu, ils le répéteront sans cesse, & ne l'oublieront jamais. Si donc ce qu'ils ont entendu tend à la corruption des mœurs, ils remporteront de ce Spectacle les impressions les plus pernicieuses.

Je ne parlerai point des Scenes d'amour qui, peut être, leur apprendront, pour la prémiere fois & toujours trop tôt, à connoître cette passion; car, quand même il seroit vrai de dire que, tôt ou tard, il faut bien qu'ils la connoissent, (ce que je suis très éloigné de croire) il n'y auroit pas pour cela moins d'inconvénient &, si je l'ose dire, moins de crüauté à leur donner, sur une matiere si délicate, des leçons prématurées & du moins infiniment dangereuses, & à leur

faire courir le risque de perdre leur innocence, avant même qu'ils sçachent quel est son prix, & combien cette perte est affreuse & irréparable.

On commence, de bonne heure, par dire aux petits enfans, qu'ils doivent suivre l'exemple de leur pere & de leur mere; parce que tout ce qu'ils font est bien fait: ainsi quand ce sont les peres & les meres qui les conduisent aux Spectacles, ces enfans sont persüadez que non seulement il n'y a pas de mal, mais que c'est même un bien que d'y aller. S'il nous est ordonné de ne pas donner de mauvais exemples à la jeunesse, c'est parce que les enfans, n'ayant pas assez de lumiere pour juger des choses par eux-mêmes, ni assez de force pour combattre leurs desirs, se laissent entrainer par les impres-

ſions de l'exemple, & ne peuvent, pour ainſi dire, éviter de ſe corrompre, ſi les exemples, qu'ils ont devant les yeux, ſont mauvais: ajoutonsque les Grands, les perſonnes élevées en dignité, les vieillards, &c. ont un grand aſcendant ſur l'eſprit des enfans par le reſpect qu'on leur inſpire pour eux, & que leur foibleſſe leur fait naturellement concevoir: ainſi, lorſqu'ils voyent aſſiſter au Théâtre toutes ces perſonnes reſpectables, ils ne peuvent s'empêcher de prendre, pour les Spectacles, un goût & un attachement proportionnez à l'idée avantageuſe qu'ils ſe ſont formée des Spectateurs.

Il me paroît donc qu'il faut convenir que, ſi la réformation n'étoit pas indiſpenſable par tant d'autres motifs, celui de l'éducation des enfans ſeroit ſeul aſſez puiſſant,

pour en faire sentir la nécessité ; & pour en déterminer l'exécution : mais tout conspire également à démontrer cette nécessité : car, s'il est essentiel de garantir la jeunesse du risque, il ne l'est pas moins de mettre en sûreté la modestie du sexe, & de contenter la délicatesse des honnêtes gens.

CHAPITRE VI.

Les obstacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre.

JE conviens que, dans la plûpart des projets de réformation, on rencontre les difficultez, & on court les risques que les politiques nous font envisager par leurs subtiles réflexions ; mais

je ſoutiens que le projet de la réformation du Théâtre n'eſt ſujet à aucune des contradictions fâcheuſes, que l'entrepriſe de la réformation des mœurs a ſouffertes en tant d'occaſions. Le Théâtre eſt une choſe à part, & qui n'a point de rapport néceſſaire avec les devoirs du bon Citoyen. Qu'on le prenne comme un amuſement frivole, ou qu'on le regarde comme une inſtruction utile, on peut également l'eſtimer ou le mépriſer, ſans mériter ni loüange ni blâme.

Pour établir de nouvelles Loix, ou pour remettre en vigueur les anciennes, il faut toute la fermeté & toute la puiſſance du Gouvernement; mais la réformation du Théâtre ne demande pas le moindre effort: une ſimple Ordonnance ſuffiroit, non ſeulement pour le réformer, mais

même pour le détruire; & cela sans qu'il y eût à craindre le moindre ſcandale, ni la moindre oppoſition. Je vais confirmer cette vérité par des exemples.

Du tems de l'Empereur Charles-Magne, pluſieurs Conciles en France voulurent arrêter le cours des Jeux ſcandaleux que repréſentoient les Farceurs dans les places publiques; mais tous leurs efforts n'aboutirent qu'à empêcher les Ecclésiaſtiques d'y aſſiſter: Charles-Magne, non-ſeulement approuva le décret des Conciles; mais, par une Ordonnance de l'année 813, il abolit tout-à-fait ces Jeux. La même choſe arriva ſous S. Edoüard Roy d'Angleterre, qui, dans l'onziéme ſiecle, chaſſa les Farceurs de la Ville de Londres. Nous ne liſons point que les Ordonnances de ces deux Rois ayent rencon-

tré la moindre réſiſtance dans les peuples des deux nations, & l'on s'y ſoumit de part & d'autre ſans aucun murmure.

De nos jours, Côme III. Grand Duc de Toſcane, qui avoit été dans ſa jeuneſſe Partiſan déclaré des Spectacles, ne laiſſa pas de les proſcrire enſuite; &, ſi quelques fois il les permit dans le Carnaval, ce fut avec la condition expreſſe qu'il ne paroîtroit jamais de femmes ſur la Scene : Cependant les Florentins ne marquerent aucune répugnance à ſe conformer aux ordres de leur Prince. Une obéiſſance prompte & tranquille prouve combien la réformation du Théâtre rencontreroit peu d'obſtacles, ſi on vouloit y travailler ſérieuſement.

Il eſt vrai que, dans notre ſiécle, le goût pour les Spectacles

paroît être extrême. Dans tous les pays de l'Europe, il n'y a gueres de jeunes gens qu'on ne forme, dès leur enfance, à la déclamation théâtrale, comme faisant partie de la bonne éducation. Outre ceux qui font profession publique de monter sur la Scene, on voit dans les Colléges, dans les Couvens des deux sexes, parmi les Bourgeois, les Seigneurs & les Princes mêmes, qu'on s'amuse à joüer la Comédie. La passion pour le Théâtre va si loin en France, que les meres les plus austeres, celles qui évitent avec le plus de soin le Théâtre public & qui par conséquent n'ont garde d'y laisser aller leurs filles, ces mêmes meres assistent, sans aucun scrupule, avec leurs filles aux représentations des Comédies de Moliere, lorsqu'elles se font

dans quelque maiſon particuliere & que les Acteurs ſont ou des Bourgeois, ou des Seigneurs: Souvent même on les voit applaudir à des parades bien moins châtiées que les Comédies en forme; marque évidente d'une inconſéquence dans la conduite, qui n'eſt malheureuſement que trop commune parmi des gens d'ailleurs tres-reſpectables.

Il ſemble qu'il ſuivroit de là que ce ſont les murs & les loges du Théâtre public, les décorations, les habits des Comédiens, les Symphoniſtes, &c. qui attirent la cenſure des perſonnes graves que nous entendons déclamer tous les jours contre les Spectacles, & qu'elles ne condamnent pas la repréſentation en elle-même, ni la nature des Pieces que l'on repréſente; ce qui feroit abſurde & inſoute-

nable. En effet, c'eſt ſur les Pieces de Théâtre que doit principalement tomber la réformation ; tout ce qui les accompagne, & qui n'a rapport qu'à l'appareil de la repréſentation, n'eſt pas bien important, ni par conſéquent bien difficile à corriger. Si ces Pieces ne nous enſeignoient que la vertu & une bonne morale, la Comédie pourroit être généralement goûtée & repréſentée ſans ſcrupule, non-ſeulement par les Comédiens de profeſſion, mais par des perſonnes de tout état. C'eſt en ſuivant ces principes & en prenant ces précautions que l'on écrit & que l'on repréſente tous les ans dans les Colléges des Poëmes dramatiques ; &, loin de croire que ces Pieces ſoient capables de corrompre les mœurs des jeunes gens qui les joüent, ou de gâ-
ter

ter l'esprit des Spectateurs, je pense, au contraire, que c'est un exercice honnête, dont les uns uns & les autres peuvent retirer une véritable utilité.

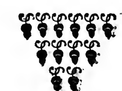
Ce ne sont donc pas les Pieces de cette espece que je propose de réformer; mais c'est à l'exemple de celles-ci que je voudrois qu'on réformât les autres; en sorte que le Théâtre fût également par tout un délassement utile & un amusement instructif. Nous avons déjà dit qu'il y auroit de la témérité à proposer d'abolir entierement les Spectacles; le Gouvernement, qui les protége, s'y opposeroit, sans doute avec raison; le Public de son côté en feroit des plaintes ameres. Il y a déjà plus de trois siecles que le Public est dans une habitude successive &, pour ainsi dire, héréditaire de fréquenter

& de ſuivre le Théâtre ; & le goût en eſt aujourd'hui ſi général, qu'on peut dire que tout le monde s'intéreſſe à ſa conſervation. Il faut donc ſe borner à ſouhaiter la réformation des Spectacles. Mais de qui devons-nous l'attendre, & qui pourra nous la procurer ?

Les Spectateurs ne la demanderont jamais : ils ſont perſüadez, ſurtout à Paris, que la Scene n'a plus rien de contraire aux bonnes mœurs, ni à la ſaine morale, depuis qu'on en a retranché & qu'on n'y ſouffre plus les groſſieretez ; & la plus commune opinion des hommes eſt que, parmi les amuſemens qui ſont permis ou tolérez, celui du Théâtre doit être regardé comme le plus innocent. Qui eſt-ce qui, malgré une prévention ſi générale, oſera entreprendre de le réformer ?

Les Comédiens de profeſſion ne s'aviſeront pas d'en faire l'épreuve; &, s'il s'en trouvoit qui y penſaſſent ſérieuſement & qui vouluſſent l'exécuter, ils verroient bien-tôt leur Théâtre déſert; &, à l'exception d'un petit nombre de perſonnes ſages & raiſonnables, tout le monde ſe mocqueroit d'eux & les abandonneroit: la miſere ſuivroit de près leur entrepriſe; &, s'ils n'avoient pas la conſtance de la ſouffrir patiemment, ces mêmes Comédiens, ſi bien intentionnez, ſe trouveroient réduits à la néceſſité de revenir à leur ancienne méthode, & peut-être avec plus de licence & de déſordre qu'auparavant, pour ſe dédommager du tort qu'ils ſe feroient fait à eux-mêmes par leur ſageſſe, & par leur retenüe. D'ailleurs, il eſt difficile de ſuppoſer que ces

Comédiens fussent en état de substitüer, à ce qu'ils retrancheroient du Théâtre pour le réformer, tout ce qui seroit nécessaire pour le soutenir après sa réformation. J'en conclus que le Gouvernement seul peut ordonner & faire exécuter la réformation, malgré les oppositions d'un tres-grand nombre de personnes mal instruites de leurs véritables intérêts.



CHAPITRE VII.

Quelle doit être la Comédie après la réformation du Théâtre.

LES Grecs, les Latins, & avec eux les Auteurs dramatiques de tout pays ont pensé que la vraie définition de la Comédie, c'est d'être une représentation qui nous fait voir nos foiblesses, comme dans un miroir; qui nous découvre les illusions de l'esprit humain; qui nous met sous les yeux nos vices & nos passions; afin que nous nous voyons nous-mêmes tels que nous sommes, & que la risée du Public nous fasse connoître combien nous sommes ridicules.

Les Comédies modernes

n'ont pour base, & souvent pour objet, que des intrigues d'amour & de mariage. Héliodore, dans son Histoire Ethiopique, nous peint les honnêtes propos & les chastes combats de politesse entre Théagene & Cariclée: Achilles Tatius nous raconte les amours véritablement Platoniciennes de Clitophon & de Leucippe. Encore si dans la Comédie moderne les propos d'amour étoient traitez avec la même modestie; ce seroit, à la vérité, un miroir qui ne pourroit servir que pour représenter cette passion: mais il en réfléchiroit du moins quelques rayons d'utilité & de vertu; & les jeunes gens apprendroient jusqu'où ils doivent porter la politesse & la retenüe avec les femmes. L'amour nous en présente dans les Comédies sous une forme bien

différente : le vice se montre presque toujours à découvert ; & on n'en remporte souvent que des impressions capables d'allumer ou de nourrir dans le cœur un penchant dangereux. Au reste, quand même la Comédie moderne nous exposeroit la passion d'amour, telle qu'Heliodore nous la dépeint entre Théagene & Cariclée, je ne croirois pas encore qu'elle pût être d'aucune utilité pour les mœurs, comme quelques-uns le prétendent. En effet, quelque air de sagesse & de modestie que l'on puisse donner à cette passion, elle aura toujours trop d'empire sur le cœur des hommes, pour ne pas faire une impression dangereuse sur les Spectateurs.

Si, par le secours de la Prosopopée, la Comédie paroissoit sur la Scene, & qu'elle nous

parlât elle-même de sa naissance, de ses progrès & de sa décadence; que de plaintes ne feroit-elle pas contre les Poëtes dramatiques modernes ? Je m'imagine qu'elle leur reprocheroit que, d'une femme d'honneur, ils en ont fait une prostitüée, qui n'est bonne qu'à amolir & à corrompre le cœur des hommes. Elle les jugeroit dignes de la punition que Platon prononce contre les Poëtes, corrupteurs des bonnes mœurs, en les chassant de sa République, comme gens capables de troubler l'harmonie d'un bon Gouvernement; & je suis persüadé qu'elle les exhorteroit à embrasser une autre profession, que celle d'écrire pour le Théâtre.

Entre tous les genres de Poësies, celui qui demande particulierement

culierement un talent naturel, & un génie ſupérieur, c'eſt la Poëſie dramatique. Quiconque ne ſe ſent pas les diſpoſitions néceſſaires pour la traiter avec autant de ſageſſe que de dignité, doit y renoncer : on court riſque de ſe deshonorer, en la rendant mépriſable & pernicieuſe à la ſociété.

Quelque ſenſible que je paroiſſe à la perte de la bonne Comédie, telle que la poſſédoient les Anciens, & ſurtout les Grecs qui paſſent pour l'avoir portée à la plus haute perfection ; & avec quelque vivacité que je me déclare contre la Comédie moderne, je ne penſe pas pour cela qu'il faille abolir entierement la Comédie. Je ſçais que je ne pourrois en propoſer la ſuppreſſion, ſans me rendre ennemi de la République, & ſans m'oppoſer

aux ſages Reglemens d'une bonne Police. Quel ouvrage d'eſprit, & quel autre genre de Poëſie pourroit-on imaginer qui fût plus utile à la ſociété, & plus propre à y ſoutenir les bonnes mœurs que la Comédie, lorſqu'elle aura pour unique objet d'inſtruire & de corriger généralement toutes ſortes de perſonnes?

Tous les Philoſophes & tous les Sçavans les plus graves conviennent que les vices ne doivent point nous être reprochez crûment, & que ce n'eſt pas avec auſtérité qu'il faut enſeigner la vertu: la dureté des réprimandes révolte, & la ſechereſſe des préceptes dégoute; & c'eſt une maxime approuvée unanimement, qu'il faut tempérer, par la douceur, l'amertume des reproches & des leçons, ſi l'on veut perſüader & plaire en même tems.

Si la volupté, dit Platon, a été l'amorce de plusieurs maux, il faut que la volupté soit l'appas de plusieurs biens ; de sorte que la volupté détruise la volupté.

Je sçais, par le temoignage de tant d'excellens Ecrivains de l'antiquité, que la Comédie est un délassement agréable qui dédommage des fatigues du travail : que Ciceron appella les Poëtes comiques, des Poëtes amis de l'innocence : que l'on peut rapporter une infinité d'exemples des amusemens honnêtes, que les plus grands Hommes ont fait succéder à leurs occupations sérieuses & importantes : que les personnes les plus sages se livrent quelquefois à des momens de loisir & de récréation, qui ne prennent rien sur leurs devoirs.

J'ajoûte encore que, dans notre

ſiecle, les amateurs de la Comédie ne s'expoſent guere à recevoir des leçons que ſur le Théâtre; & que ce motif, fût-il ſeul, devroit ſuffire pour faire revivre la Comédie, s'il n'y en avoit pas; afin d'apprendre leurs véritez à des hommes qui, ſans cela, les ignoreroient éternellement; puiſqu'il n'eſt que trop commun d'être aveugle ſur ſes propres défauts, pendant qu'on eſt ſi clairvoyant ſur ceux des autres.

Mon véritable ſentiment ſeroit donc que l'on imitât, en cela, les Anciens qui ont diverſifié la Comédie, en l'accommodant au tems, aux mœurs & au goût des Spectateurs. Je crois que, pour y parvenir, il ſeroit à propos de renouveller ce genre de Comédie inventé par les Grecs, qui, ſe renfermant dans les bornes de la ſageſſe & de la modeſtie, ne

ſe permît de fronder & de ridiculiſer les vices qu'en général, ſans aucune application perſonnelle. Une telle Comédie pourroit être le miroir de la vie humaine, en préſentant aux vicieux, dans le Jeu des Comédiens, une image ſi naturelle de leurs déſordres, qu'elle ſeroit capable de les en faire rougir & de les porter à s'en corriger. Les ignorans y verroient combien ils ſont mépriſables par leurs bévûës & par l'abſurdité de leurs raiſonnemens, & ſe trouveroient excitez à chercher les moyens de s'inſtruire : les Suivantes ruſées & intrigantes y ſeroient frapées de la punition de leurs artifices & de leurs entrepriſes téméraires : les Valets fourbes & infideles y reconnoîtroient que les friponneries ſont tôt ou tard découvertes & punies : l'Avare ſor-

dide ne verroit qu'avec confusion, dans un autre lui-même, la perte & l'enlevement d'un argent amassé avec tant d'indignité & gardé avec tant d'inquiétude : le jeune homme dissipateur n'y envisageroit qu'en tremblant, l'indigence dans laquelle il court risque de se précipiter par l'excès de ses profusions. (1) Enfin les sujets des Co-

---

(1) On pourroit répondre que ces avantages se trouvent, pour la plus grande partie, dans les Pieces comiques du Théâtre François, surtout dans les Pieces de caractere ; mais, en supposant même que ces caracteres soient traitez d'une maniere propre à la correction des mœurs, il sera toujours vrai de dire, par les raisons que nous avons déjà expliquées dans le prémier Chapitre de cet ouvrage, que ces mêmes Pieces sont ternies & en quelque sorte dégradées par mille traits de licence & de corruption; en sorte que, si elles contiennent quelque instruction, elles renferment infiniment plus de mauvais principes & de dangereux exemples.

médies pourroient être en aussi grand nombre qu'il y a de vices & de passions inséparables de quelque ridicule. Et qui est-ce donc qui ne sent pas la force & l'utilité d'une pareille Comédie, dans laquelle un vicieux, par fiction, en instruiroit plus d'un véritable ? C'étoit avec grande raison que Dion Chrysostome reprochoit aux Citoyens d'Alexandrie de ne pas avoir parmi eux quelque Poëte comique qui reprît leurs vices, comme en avoient les Athéniens. On ne sera peut-être pas fâché, de trouver ici le discours remarquable que ce Philosophe leur tient à ce sujet.

» Il n'y a parmi vous, leur dit- *Orat. 32.*
» il, ni Poëte, ni aucune autre
» personne assez zélée, pour
» vous reprocher avec affec-
» tion, & pour mettre au jour

» vos défauts & ceux de toute
» la Ville ; s'il vous arrive, par
» bonheur, qu'il en paroiſſe quel-
» qu'un, vous devez l'embraſſer
» avec la plus grande amitié, &
» le recevoir avec autant de joye
» & de ſolemnité, que ſi vous
» célébriez un jour de fête.....
Peu après il ajoûte : » Si quel-
» qu'un prend l'extérieur de Phi-
» loſophe, dans la vûë du gain,
» ou par vaine gloire & non pas
» pour votre utilité, il ne mérite
» pas que vous le receviez ; on
» peut le comparer à un Méde-
» cin qui, viſitant un grand nom-
» bre de malades, ne penſe à
» rien moins qu'à les guérir, mais
» à leur diſtribüer des couron-
» nes & des parfums, à leur me-
» ner des femmes de mauvaiſe
» vie, & par conſéquent à irri-
» ter leurs maladies & à les ren-
» dre incurables. Il n'y a rien

» de plus rare, ni de plus difficile, » que de trouver un homme, qui, » de bonne foi & ſans autre in- » tention que de bien faire, diſe » librement la vérité; & à qui » l'amour de la gloire, ou de la » fortune, ne ſoit pas capable de » fermer la bouche; qui s'expoſe » courageuſement à déplaire, à » recevoir des affronts & à eſſuyer » les mépris & ſouvent les inſul- » tes de la multitude; & qui s'y » détermine par affection pour » ſes Concitoyens & par zele » pour ſa Patrie. » C'eſt ainſi que s'exprime Dion Chryſoſtome.

Le Poëte comique, qui mar- cheroit par le chemin ſi rebatu & ſi dangereux de la Comédie de nos jours, reſſembleroit, ſans doute, à ce Médecin pernicieux: comme lui il apporteroit, à une nombreuſe aſſemblée de mala- des, au lieu d'un remede capa-

ble de les guérir en corrigeant leurs vices, il leur apporteroit, dis-je, la mort, en les entraînant dans de nouveaux excès par ses discours & par ses actions. Mais à propos de l'utilité que l'on peut retirer de la Comédie, je crois devoir faire mention ici d'un fait arrivé il y a plus de cent ans.

Du tems de Ranuce Farnese, Duc de Parme, Prince d'un grand esprit, un vieux Seigneur de sa Cour s'étoit livré aveuglément à l'amour d'une femme, dont la réputation étoit équivoque. Le Prince chérissoit ce Courtisan; il fut touché de le voir le joüet & la victime d'une passion honteuse, & chercha tous les moyens de le guérir. Tout ce que l'on put imaginer s'étant trouvé inutile, le Prince eut enfin recours à la Comé-

die; & ce remede lui réüssit. L'action de la Piece étoit un Vieillard amoureux : le Courtisan s'y trouva peint d'une maniere à ne pouvoir se méconnoître; &, surtout lorsqu'il entendit, sur la Scene, la lecture des Lettres qu'il avoit lui-même écrites à sa Maîtresse, il en fut si honteux, qu'il renonça dans le moment, & pour toûjours, à sa passion. On prétend que Cratès de Thebes ne connoissoit que trois remedes pour guérir de la maladie d'amour; la faim, le tems & la corde : l'Histoire du Vieillard de Parme nous apprend que la Comédie est un quatrieme remede, non moins infaillible que les trois autres, mais qui mérite toute préférence, parce qu'il est bien plus aisé à prendre & qu'il produit son effet en divertissant le malade.

Concluons donc, avec les Partiſans du Théâtre, que, ſi on aboliſſoit la Comédie, on feroit un grand tort à la République; puiſqu'il ne reſteroit plus de moyen d'inſpirer de l'horreur pour le vice & de donner du goût pour la vertu à ce grand nombre d'hommes qui, comme nous l'avons déjà dit, ne vont guere à d'autre Ecole que le Théâtre, & qui, ſans les leçons qu'ils y reçoivent, ignoreroient, toute leur vie, leurs défauts, loin de travailler à s'en corriger. Mais, pour tirer encore plus d'utilité de cette Ecole qu'on ſuppoſe néceſſaire, réformons les Comédies, & mettons-les dans un état de pureté capable de pouvoir nous procurer l'avantage que nous nous promettons. Car, je le répete, tant que les Poëmes dramatiques reſ-

teront tels qu'ils sont aujourd'hui, ils pourrout bien corriger en quelque point, mais ils feront plus de mal que de bien, ainsi que je l'ai remarqué dans l'examen de l'Avare de Moliere.



DEUXIEME PARTIE.

Méthode & reglement pour réformer le Théâtre.

AVANT PROPOS.

QUand on objecte aux Défenseurs du Théâtre l'autorité des Peres de l'Eglise qui l'ont si formellement condamné, ils ne manquent pas de répondre, que ces Spectacles, qui ont attiré l'indignation des prémiers Chretiens, étoient des Ecoles de Paganisme, & qu'ils faisoient partie du culte que les Gentils rendoient à leurs fausses Divinitez. Ils ajoûtent que ces mêmes Peres ne pouvoient imaginer, pour lors, que les Spectacles

prendroient quelque jour une autre forme & deviendroient des Ecoles de la vertu, tels enfin que des Chretiens pourroient les repréſenter ou y aſſiſter, ſans bleſſer en rien ni leur conſcience, ni leur religion : d'où ils conclüent que les vives déclamations des Anciens Peres, contre le Théâtre de leur tems, ne prouve rien contre les Spectacles d'aujourd'hui. Il ſuffiroit, pour détruire ce raiſonnement, de faire remarquer combien les Peres & les Docteurs des derniers tems ſont d'accord avec les Anciens ſur l'article du Théâtre. Mais allons plus loin, & pénétrons les motifs qui ont déterminé nos Docteurs à interdire les Spectacles modernes aux Chretiens. Le Théâtre ne fait plus, il eſt vrai, partie du culte de la Religion Payenne;

mais la corruption des mœurs n'y regne pas moins que ſur les Théâtres de Rome & d'Athenes. La plus grande partie de tout ce que les prémiers Peres de l'Egliſe ont dit, au ſujet des Spectacles des Payens, peut être appliqué, à juſte titre, à ceux de notre tems: &, parmi les Docteurs modernes, ceux qui ont paru les plus favorables aux Spectacles d'à préſent, en prononçant qu'on pourroit les tolérer, leur ont donné des bornes ſi étroites, que ni les Poëtes, ni les Comédiens ne s'y ſont jamais renfermez. Ainſi donc, quoique je convienne de la grande différence qui ſe trouve entre les Spectacles modernes & les anciens, ſurtout du côté de l'intention, je me ſens forcé d'avoüer qu'ils ne laiſſent pas de ſe reſſembler beaucoup, tant par la qualité

qualité du jeu, que par les motifs de l'action.

Je crois qu'il n'est pas hors de propos de remarquer aussi que tous les Spectacles des Grecs & des Romains subsistent encore, du moins en partie, parmi les Chretiens. Je conviens qu'ils n'ont pas la même forme; qu'ils sont destitüez de l'appareil majestüeux des Théâtres, des Cirques & des Amphithéâtres; & c'est peut-être ce qui empêche qu'on ne les reconnoisse : mais, si ces magnifiques monumens, dont nous avons encore de si beaux restes, étoient rétablis, & si on en bâtissoit d'autres sur leur modele, on seroit forcé de convenir que les Spectacles, en passant des Payens aux Chretiens, n'ont fait que changer de nom.

Car enfin, la plûpart de ces Jeux, qu'on voit en usage parmi

les Chretiens, ne ſont-ils pas une image vivante de ce que nous ont conſervé les différens Ecrivains de l'antiquité. Ce qu'ils nous diſent confuſément & par lambeaux, quand ils nous font la deſcription de leurs Théâtres, nous laiſſe, il eſt vrai, dans l'incertitude ſur bien des articles, & ne nous donne pas une idée préciſe de la conſtruction & des uſages de la Scene ; mais c'eſt ce qui arrive tous les jours aux Ecrivains même les plus exacts, lorſqu'ils parlent de quelque choſe que tout le monde a ſous les yeux : il eſt rare qu'en pareil cas un Auteur ſe donne la peine d'en faire un détail circonſtancié, parce que les vivans en ſont inſtruits. C'eſt peut-être par cette raiſon que les citations des Anciens, en matiere de Théâtre, ont jetté les Commenta-

teurs dans une confusion terrible. Ils se contredisent sans cesse, en cherchant à éclaircir des faits par l'assemblage de quelques mots disperfez dans plusieurs Auteurs différens; c'est vouloir trouver des rayons de lumiere dans les ténébres les plus obscures. Il faut avoüer cependant que nous aurions de grandes obligations à ces Travailleurs infatigables, si enfin ils venoient à bout de leur projet, & qu'ils ne nous laissassent pas toujours un nouvel éclaircissement à souhaiter. D'ailleurs, je suis convaincu que ces recherches auroient coûté bien moins de travail & seroient devenües bien plus utiles, si les Modernes avoient consulté, avec attention, les usages & les coûtumes de leur siecle; car ils auroient trouvé, à chaque pas, des traces de cette antiquité qu'ils veulent expliquer.

En effet, quelle peut être l'origine des courses de Chevaux à Rome, à Florence, dans les deux Siciles & dans la Lombardie? D'où viennent ces combats à la Lutte, où s'exercent des hommes nuds & frottez d'huile dans les *Mareme* en Toscane; ces autres combats, connus à Pise, où les combattans, pour toute arme, ont la tête couverte d'un casque de fer & tiennent à la main droite un bouclier du même métal; comme les combats à coups de poings sont en usage à Venise; & ceux *del Calcio* à Florence? Ne voit-on pas encore tous les jours des combats de Gladiateurs en Allemagne & en Angleterre? Enfin, à quoi compa-rerons nous les combats de Taureaux en Espagne & tant d'autres Jeux de la même espece,

que toutes les Nations de l'Europe ont variez suivant leur génie & le climat de leur pays.

Quant à moi, je ne les ai jamais regardez que comme un reste des Spectacles des Anciens; j'y ai trouvé par tout l'image vivante de la Lutte & des combats des Athletes; de la course des chariots; des combats des bêtes fauves, &c. & je répete encore que, si les Sçavans, qui se sont donné la torture pour découvrir les usages des morts, avoient bien étudié les vivans, ils seroient parvenus, peut-être, à expliquer bien des passages des Anciens, qui sont encore inintelligibles par les contradictions sans nombre de ceux qui ont entrepris de les interpréter.

Je pense donc que presque tous les peuples qui habitent aujourd'hui l'Europe ne font, dans

leurs Jeux & dans leurs Spectacles, qu'imiter imparfaitement ce que leurs Peres avoient exécuté avec plus de régularité & de magnificence. Ces Jeux & ces Spectacles, que l'autorité publique avoit abolis, ou qui avoient cessé d'eux-mêmes, sans que depuis on les eût protegez, peu à peu ont été rétablis par les peuples, de leur propre mouvement; mais, en les rétablissant, on les a déguisez; & on y a ajoûté du nouveau, sans leur ôter néanmoins tout ce qu'ils tenoient de leur prémiere origine. De-là vient que les Spectacles modernes sont une image informe des Spectacles des Anciens.

La Tragédie & la Comédie ont réparu aussi chez les Modernes, ainsi que les autres Spectacles des Anciens; mais leur sort a été bien différent. Sans être sou-

tenües, comme autrefois, par la somptüosité des Théâtres, elles ont eu le bonheur de revivre, telles que les Grecs & les Latins les avoient imaginées. Il est aisé, en les confrontant, de se convaincre que la forme en est la même : on peut dire de plus que les Modernes ont surpassé leurs modeles en bien des parties; principalement dans l'œconomie de l'action & dans la vraisemblance de la représentation.

Les Modernes nous ont présenté sur la Scene les Acteurs, tels que la nature les a faits; & non défigurez par les coturnes, par les masques & même par la voix, dont le son n'étoit jamais naturel sur les Théâtres d'Athenes & de Rome; car il falloit la proportionner à la figure agrandie des personnages, & à la dis-

tance des Spectateurs. Ajoûtons que le Théâtre moderne mérite toute préférence, par la commodité qu'il procure aux Acteurs, aussi bien qu'aux Spectateurs : les prémiers peuvent exprimer les sentimens & les passions dans les tons convenables & naturels : les seconds sont à portée de concevoir toute la force & toute la finesse de l'expression ; puisque les Théâtres modernes ne sont pas, à beaucoup près, si vastes que les Théâtres des Anciens, ni exposez au grand air, comme ils l'étoient. Enfin, suivant mon avis, les Modernes peuvent se vanter qu'en faisant revivre le Théâtre, ils l'ont mis dans un meilleur état qu'il n'étoit.

Ce Théâtre, dira-t'on, qui, par tant de motifs, est devenu un divertissement si nécessaire & si chéri du Public, doit donc toû-

jours.

jours être soûtenu & protégé par les Souverains, & par les Magistrats. Je ne m'y oppose pas; mais cette protection & cet avantage ne doivent être accordez par les Princes, & ne peuvent être méritez par les Comédiens, qu'autant que le Théâtre sera dans un état tel que les honnêtes gens & les Chretiens puissent y assister, sans avoir rien à se reprocher. En un mot, si la politique des Gouvernemens de toute l'Europe s'oppose à la suppression du Théâtre par de bonnes raisons, je n'en entrevois aucunes qui doivent empêcher qu'on ne donne généralement les mains à une bonne réformation. Les Réglemens que je vais proposer, n'en sont qu'une foible ébauche; & je suis persüadé qu'on les porteroit à une plus

grande perfection, si jamais on l'entreprenoit sérieusement.

REGLEMENS

Pour la Réformation du Théâtre.

IL me paroît que, lorsque la réformation du Théâtre seroit décidée, le Souverain ou la République, qui l'auroit entreprise, pourroit établir une espece de Conseil des personnes suivantes.

Un Chef ou Président pour le Roy, ou pour le Sénat; un Substitut du Lieutenant Général de Police, ou du Magistrat qui a l'inspection du Gouvernement intérieur de la Ville; deux Docteurs de la Faculté de Théologie; deux Poëtes de Théâtre, d'un

âge mûr & en état de juger des Pieces, & un ou deux anciens Comédiens. Dans la prémiere aſſemblée on feroit lecture des Conſtitutions de la réforme, qui ſeroient enrégiſtrées enſuite, & qui contiendroient, à peu près, ce qu'on va lire dans les articles ſuivans.

1°. Le Théâtre n'eſt que trop ſouvent une porte ouverte au dérangement de la jeuneſſe. De tout tems des enfans de famille & des Gentils-Hommes même, ſe ſont faits Comédiens, à la faveur des Arrêts du Parlement qui ont décidé que la Profeſſion de Comédien ne déroge point. Pour prévenir cet inconvénient, & pour ne pas laiſſer croupir dans le déſordre des jeunes gens, qui ſe porteroient, peut-être, au bien, & dont la République pourroit tirer un jour quelques

ſecours, le Roy ordonneroit qu'on ne reçût point d'Acteur qui ne fût connu pour homme d'honneur, &, comme tel, avoüé de ſa famille. A cet effet il ſeroit obligé de produire des témoins & de préſenter des Certificats en bonne forme : il ſe ſoûmettroit ſans réſerve à tous les reglemens du nouveau Théâtre ; &, ſi dans la ſuite il manquoit à ſon devoir, ou que ſa conduite ſe dérangeât, & qu'enfin on fût obligé de le congédier du Théâtre, il ſortiroit ſans aucune récompenſe.

2°. Dans toutes les Pieces nouvelles qui ſeront écrites pour le Théâtre de la Réformation, ſoit Tragédies, Comédies, ou autres de quelque genre que ce puiſſe être, la paſſion d'amour, telle qu'il eſt d'uſage de la repréſenter aujourd'hui, ſera entierement exclüe : bien entendu, cependant,

que, si quelque nouvel Auteur trouvoit le secret de donner des instructions utiles snr cette passion, en sorte que les Spectateurs pûssent en devenir meilleurs, il faudroit admettre sa Piece, comme on admet celles où sont représentées la haine, la vengeance & les autres passions; lorsque ces passions, loin d'être approuvées ou victorieuses, ne peuvent inspirer aux Spectateurs qu'une horreur salutaire.

3°. On examinera toutes les anciennes Pieces, pour choisir celles qui paroîtront le plus susceptibles de correction; & dans lesquelles, surtout, on pourra retrancher les Scenes d'amour, qui ne seroient pas compatibles avec la pureté des mœurs que l'on se propose d'introduire sur le Théâtre. Si pourtant le Conseil jugeoit à propos d'en con-

ferver quelques-unes, où la paſſion d'amour ne parût pas nuiſible, ni capable de corrompre le cœur, il ne faudra l'inſérer dans le Régiſtre qu'après qu'on ſe ſera aſſûré qu'elle eſt propre à corriger les mœurs, à inſpirer une bonne morale, & à faire aimer la vertu; ce qui doit être le prémier objet de toutes les Pieces du nouveau Théâtre.

4°. Il n'y aura point de femme dans la Troupe qui ne ſoit mariée, & dont le mari ne vive avec elle, ſoit qu'il faſſe la profeſſion de Comédien, ou non: &, à l'égard de la conduite des Actrices, on ſuivra la méthode des Hollandois; (1) pour le moindre ſcandale qu'elles donne-

(1) Voyez mes Réflexions hiſtoriques & critiques ſur les différens Théâtres de l'Europe, page 196.

ront on les congédiera ; lorsqu'elles sortiront de cette maniere, elles ne joüiront que de la moitié de la pension; & elles la perdront en entier, si elles continüent à faire mal penser d'elles, même après leur sortie de la Troupe. De même, si, pendant qu'elles seront au Théâtre, on s'apperçoit d'un dérangement plus marqué, elles seront chassées de la Troupe, & privées entierement de la pension.

5°. Il sera défendu, à l'avenir, aux filles & aux femmes de danser sur le Théâtre, sans en excepter même celles qui seroient Actrices.

6°. Avant qu'une Piece nouvelle puisse être présentée au Conseil, qui seul a droit de la recevoir, il faudra qu'elle ait passé par quatre examens particuliers.

En premier lieu, le Substitut

de la Police jugera ſi l'ouvrage n'eſt point contraire aux Loix du Gouvernement. En ſecond lieu, la Piece ſera remiſe à un des Théologiens du Conſeil, qui décidera ſi elle ne bleſſe en rien la Religion & la bonne morale; enſuite elle ſera lüe par un des Poëtes du Conſeil, qui donnera ſes avis ſur le ſtile, les Vers, l'action, la conduite, & qui fera toutes les objections qui ſont du reſſort du génie & de l'art. Pour le quatrieme examen, il ſera fait par un des Comédiens du Conſeil, & aura pour objet tout ce qui concerne l'exécution théâtrale; ſurquoi les Comédiens ſont plus en état que perſonne de juger : il examinera ſéverement les plaiſanteries, & ſurtout les équivoques d'un certain genre, qui ne percent pas aiſément à la lecture; mais qui frappent à la

représentation ; parce que souvent ils dépendent plus du geste que des paroles. Alors la Piece sera remise à l'Auteur, afin qu'il la corrige suivant les notes qui lui auront été communiquées ; & ce n'est que lorsqu'il l'aura réformée, qu'elle sera lüe au Conseil assemblé, qui décidera si elle doit être reçüe & inscrite sur le Régistre.

7°. La recette entrera toute entiere dans la caisse ; &, à la fin de l'année, ce qui restera, tous frais payez, sera employé en œuvres de piété.

8°. La Troupe sera composée comme on la voit aujourd'hui au Théâtre François ; mais, pour jetter plus de comique dans les petites Pieces, on ajoûtera, aux Acteurs ordinaires, l'Arlequin personnage masqué du Théâtre Italien. On sçait, par

expérience, avec quelle facilité cet Acteur peut entrer dans la bonne Comédie, & combien il est propre à la rendre encore plus amusante.

9°. Il sera défendu d'ouvrir le Théâtre, ni de donner aucun Spectacle, de quelque genre que ce puisse être, les jours de Fêtes & de Dimanche, & tout le tems de Carême. (1)

Voilà les articles capitaux qui peuvent conduire à la réformation, sauf à les rectifier & à les augmenter, suivant qu'on le jugera à propos. Quant aux difficultez qui peuvent se présenter dans l'exécution, je n'en trouve point d'insurmontables.

Quant à l'Opéra, je ne crois

(1) Voyez à la fin de l'ouvrage le plan du Théâtre, &c. qu'on auroit placé ici, si l'on n'avoit craint de faire une trop longue digression.

pas qu'il soit aisé de lui faire subir les Reglemens de la Réformation : comme, en pareille matiere, on ne doit pas faire les choses à demi, je n'en parlerai point; ce sera au Magistrat préposé pour la Police des Spectacles à examiner les désordres qu'il faudroit réprimer, & dont je ne veux pas faire l'énumération. La maladie est bien grande; &, si l'on veut y appliquer les remedes proportionnez, je crains fort que le malade ne périsse dans l'opération.

DE tous les articles que je propose, pour parvenir à réformer le Théâtre, je suis sûr qu'il y en a deux, principalement, qui déplairont au plus grand nombre des Spectateurs; le second & le cinquieme. Dans le

fecond, j'exclus tout-à-fait la paffion d'amour des Pieces qu'on écrira pour le nouveau Théâtre; &, dans le cinquieme, je prétends abolir entierement la danfe des femmes. Examinons les objections qu'on peut faire contre ces deux articles; &, toute prévention à part, ne donnons gain de caufe qu'à la raifon.

On commencera par m'oppofer que mon fyftême (toute proportion gardée) peut-être comparé à celui de Platon, par rapport à fa République: il auroit fallu, pour la peupler, que ce Philofophe eût créé des hommes nouveaux; &, pour fonder le Théâtre que je propofe, on dira qu'il faudroit pétrir des hommes d'une pâte toute nouvelle: on ajoûtera qu'il eft impoffible que des Spectateurs, qui n'ont jamais connu d'autres Spec-

tacles que ceux où l'amour sert de base, où cette passion anime les intrigues, où elle détermine presque les caracteres, & où enfin les épisodes & la diction ne respirent que l'amour, il est impossible, dis-je, que de tels Spectateurs adoptent précisément le contraire, & ne soient pas révoltez par mon systême.

Sans prétendre qu'il arrive dans les hommes une métamorphose si générale, je ne désespere pas qu'une bonne partie des Spectateurs ne se déclare en faveur du nouveau Théâtre, par les motifs que j'ai présentez plus haut: quant à ceux qui ne goûteroient pas ces motifs, je suis réduit à les plaindre de ce qu'ils n'ont pas la force de secoüer le joug d'une mauvaise habitude: j'avoüe cependant qu'il pourroit bien arriver que, dans les

commencemens, l'affluence des Spectateurs ne fût pas grande; mais en ce cas la caisse du Théâtre suffira, pour soûtenir la dépense, avec ses propres fonds, & tous les autres secours que nous marquerons plus bas. Peu à peu le Spectacle se repeuplera; & le vuide, causé par la désertion des libertins, sera bien-tôt rempli par des hommes sages & raisonnables, dont l'approbation sera plus flateuse & d'un plus grand poids pour les Auteurs & les Acteurs du nouveau Théâtre.

Supposé pourtant que les chambrées diminüent, & que la plus grande partie des Spectateurs d'aujourd'hui, sans être remplacez par d'autres, ne veüille point assister à des représentations qui lu paroîtroient insipides, cet inconvenient ne dureroit pas longtems.

La jeunesse qui sort des Colléges fournit, tous les trois ou quatre ans, une recrüe considérable aux Spectacles; &, presque tous les dix ans, on les voit entierement renouvellez de Spectateurs. Ces jeunes gens trouveroient le Théâtre réformé, & s'en accommoderoient sans peine; les principes d'honneur & de vertu, dans lesquels ils sont élevez, ne leur permettroient pas de souhaitter des Spectacles d'une autre espece; & quand, dans un âge plus avancé, ils liroient les Pieces de l'ancien Théâtre, loin de se plaindre de ce qu'on ne les joüeroit plus, ils auroient plûtôt peine à comprendre que leurs peres eussent pû goûter la licence de leur tems. Je pense donc que, pour accoûtumer le plus grand nombre des Spectateurs aux Pieces du Théâtre de la Réfor-

mation, il n'eſt pas néceſſaire de renouveller les hommes; laiſſons-les tels qu'ils ſont, & ſouffrons qu'ils viennent au monde comme la nature les forme : il ſuffit de ne les pas pervertir par une éducation dangereuſe & par de mauvais exemples.

Qu'on n'objecte pas non plus que les Poëtes ſe trouveront ſans reſſource, & que leur génie n'aura plus de quoi s'exercer : que leur ôter la ſeule paſſion qui eſt généralement goûtée, c'eſt vouloir leur impoſer un éternel ſilence; & que les contraindre à écrire des Pieces de Théâtre ſans amour, c'eſt comme ſi on vouloit forcer des ſoldats à marcher au combat, après qu'on les auroit déſarmez.

J'ai trop bonne opinion des Poëtes, pour ſuppoſer qu'aucun d'eux puiſſe penſer de la

ſorte ; & je crois auſſi que, parmi les Spectateurs, il n'y aura qu'un petit nombre de gens peu inſtruits qui pourront tenir un pareil langage. En effet les Poëtes de ce ſiécle ſont trop éclairez & trop honnêtes gens, pour n'avoir pas toûjours rougi d'être forcez, par l'exemple de leurs prédéceſſeurs & par la corruption du ſiécle, à célébrer ſans ceſſe & uniquement la paſſion d'amour. D'ailleurs, ils connoiſſent trop bien l'Antiquité pour ne pas ſçavoir que les Grecs n'ont preſque point placé cette paſſion dans leurs Poëmes dramatiques ; & que, lorſqu'ils en ont fait uſage, ce n'a été que pour en inſpirer de l'horreur, ou pour en tirer quelque ſujet d'inſtruction ; comme on voit dans *Phedre* & dans *Andromaque*. J'oſe donc aſſûrer au contraire qu'ils feront char-

mes de voir leur génie en liberté, & que leurs prémiers efforts feront connoître combien l'amour, qu'on croit aujourd'hui l'unique fondement du Théâtre, y est étranger; pendant que la nature toûjours féconde fournit abondamment, dans le cœur de l'homme, des sujets convenables pour former de bons Citoyens.

A l'égard du cinquieme article, qui abolit la danse des femmes du Théâtre, je n'ai qu'à répéter ce que j'ai dit dans le quatrieme Chapitre. *Que la pudeur est l'appanage des femmes.*

J'ai toûjours regardé la forme de l'habillement des femmes, comme une suite & comme une conséquence de cette modestie dont le sexe fait profession; aussi voyons nous que, dans tous les pays, quelque différence que l'usage ait introduit dans les habits,

ceux des femmes ont été respectez; &, malgré les variations infinies de la mode, elles sont restées couvertes depuis les épaules jusqu'aux pieds; il y a même des pays où elles sont enveloppées en entier dans une mante, en sorte qu'elles ne laissent entrevoir qu'un œil pour se conduire; mais dans les pays même où les femmes ont le plus de liberté, la décence exige qu'elles ne laissent voir précisement que leur visage & leurs mains, encore ont elles soin de porter toûjours des gants.

Les Actrices, dont les rôles se bornent à représenter dans les Tragédies ou dans les Comédies, peuvent conserver dans leurs habillemens toute la modestie & toute la décence que le sexe & la société exigent : il n'en est pas de même des Danseuses;

en ſuppoſant du moins qu'elles ſont forcées de faire ce qu'elles font, c'eſt-à-dire de porter des habits très courts, & ſouvent d'avoir la gorge découverte, c'en eſt aſſez, ſans en dire d'avantage, pour prouver que la modeſtie ne peut s'accorder avec cette profeſſion. Je me contenterai donc d'ajoûter que la Comédie la plus libre eſt mille fois moins dangereuſe que la danſe des femmes ſur la Scêne.

J'eſpere que les perſonnes raiſonnables ſeront de mon ſentiment, & qu'elles ſe joindront à moi pour la défenſe, ſurtout, du ſecond & du cinquieme article de mes Reglemens de réformation.



TROISIEME PARTIE.

Tragédies à conſerver ſur le Théâtre de la Réformation.

AVANT PROPOS.

MA prémiere idée avoit été de faire l'examen de preſque toutes les Tragédies du Théâtre François : je voulois les placer chacune dans des claſſes différentes ; en diſtinguant celles que je conſerve telles qu'elles ſont ; celles que je conſerverois, ſi elles étoient corrigées ; enfin celles que je rejette. Mais, de crainte d'ennuyer par un détail trop long, car je crois que cet examen ſeul feroit la matiere d'un gros volume, je me ſuis reſtreint

à un petit nombre de Pieces, qui suffiront cependant pour donner une idée des trois genres différens, sous lesquels les Drames de tous les Théâtres de l'Europe peuvent se ranger.

Si, dans les ouvrages de belles Lettres, les Sçavans ont soin de laisser au Lecteur intelligent le moïen d'occuper son esprit, soit en devinant, ou même en ajoûtant quelque fois aux idées qui lui sont présentées, & que l'Auteur, dans cette intention, n'aura pas tout à faît développées, j'ai crû que je ne pouvois rien faire de mieux que d'imiter une conduite également sage & utile; parce qu'elle ne dérobe rien au Lecteur ignorant (pour qui il y en a toujours assez) en même tems qu'elle procure un vrai plaisir au Lecteur de génie & de goût, qui est bien aise de pouvoir met-

tre quelque chose du sien à sa lecture.

Au surplus, parmi les gens de Lettres il y en a qui sont, plus que tous les autres, en droit de me critiquer sur ce point : ce sont les Auteurs dramatiques. C'est à eux qu'il appartient de dire leur sentiment ; si j'ai manqué par trop de complaisance ou par trop de sévérité, en adoptant, en souhaitant qu'on corrigeât, ou en rejettant les ouvrages de Théâtres que j'ai examinez. N'en donnant qu'un petit nombre je leur laisse le champ libre, pour examiner eux-mêmes les Pieces qui restent ; ce qu'ils feront, sans doute, mieux que moi ; j'évite par là l'inconvénient de leur donner un ouvrage immense à faire, s'ils vouloient critiquer les jugemens que j'aurois portez sur deux ou trois mille Pieces.

Ajoûtons à cela que je n'aurois pû examiner toutes les Pieces de Théâtre, sans courir risque de critiquer les vivans, ainsi que les morts; car il auroit bien fallu nommer la classe où je crois que chacune de ces Pieces doit être placée; & si, par hazard, j'avois arrangé l'Ouvrage de quelque Auteur vivant sous la classe de Pieces à corriger, ou à rejetter, j'aurois infailliblement déplû à mes amis (& sous ce nom je comprens les Poëtes que je fais profession d'aimer & d'estimer tous sans exception) & je me serois attiré la haine de tous les amis des Auteurs. Je laisse donc aux Poëtes même le soin de se rendre justice, & à leurs amis celui de les critiquer & de leur donner des conseils utiles dans l'occasion.

Au reste le dessein que je m'étois

tois proposé, quand j'ai travaillé sur les Tragédies, a été de les examiner du côté des mœurs; afin de bannir du Théâtre de la réforme toutes les Pieces où la passion d'amour est portée à des excès qui peuvent être préjudiciables plûtôt qu'utiles: mais, en travaillant selon mon plan &, pour ainsi dire, en chemin faisant, j'ai trouvé que les désordres de l'amour étoient souvent si mal imaginez par les Poëtes, qu'il m'a été quelquefois impossible de ne pas relever des défauts que j'ai crû appercevoir dans leurs Ouvrages; & c'est sur cela que je crois devoir prévenir mon Lecteur, & lui faire connoître ce que je pense.

Je fais cas des regles sans en être l'esclave: je suis l'admirateur de la nature; & toutes les fois que les regles s'en éloignent il

m'en coûte peu pour les abandonner. Les grands Maîtres (ainſi que d'illuſtres Ecrivains ont remarqué) nous ont donné pluſieurs préceptes qui ſont contraires à la vérité & à la raiſon : depuis deux mille ans nous portons le joug ſans oſer le ſecoüer ; parceque nous ne les approfondiſſons point ces préceptes, ou parce que nous nous obſtinons à les ſoutenir par prévention. J'ai penſé moi-même comme les autres, pendant un tems ; &, dans la crainte qu'on ne m'accuſât de préſomption en combattant l'opinion générale, j'ai ſoutenu les regles tant que j'ai pû ; comme on en peut juger, ſurtout par mon examen ſur Œdipe : mais, en pénétrant plus avant, je me ſuis ſenti forcé de les abandonner ; & je me ſuis dit à moi-même que ſi mon ſentiment étoit fondé ſur la

vérité, je ne devois point craindre de parler.

Quoique je me sois scrupuleusement attaché dans mes Ouvrages aux regles d'*Aristote*, & que j'en aye même fait le fondement des préceptes que j'ai pris la liberté de donner ; j'ose pourtant dire qu'on auroit tort de me reprocher d'avoir changé d'avis, si je critiquois aujourd'hui ces mêmes regles. En effet, pour peu qu'on veuille se rappeller que, dans le prémier Livre où j'ai eu l'honneur d'entretenir le Public, j'ai dit librement que les Modernes, dans presque tous les genres de Litterature & de Sciences, avoient secoüé le joug d'*Aristote*, & que sa seule Poëtique nous tyrannisoit encore ; pour peu, dis-je, qu'on veuille se rappeller cette phrase, que je n'ai point écrite au hazard, on

ne m'accuſera point d'être contraire à moi-même. Je me ſuis, il eſt vrai, conformé à ces regles dans ce que j'ai donné; mais il eſt aiſé de voir que ce qui m'a déterminé à tenir cette conduite, c'étoit le deſir d'éviter la ſingularité, & la crainte d'être le ſeul de notre ſiecle qui oſât oppoſer une digue à la prévention générale : j'ajoûte que je n'ai ſuivi ces regles que lorſqu'elles m'ont parû conformes aux préceptes de la raiſon autant qu'à ceux des Maîtres de l'Art; auſſi lorſqu'il m'eſt arrivé de citer quelque dogme du grand Maître, j'ai toujours dit: *Comme le veut Ariſtote ou plûtôt la raiſon : la nature : le bon ſens : le vrai ;* & autres termes ſemblables, ainſi qu'on peut le vérifier dans mes Ecrits.

Lorſque je commençai, il y a plus de quarante ans, à étudier ſérieuſement le Théâtre, je

trouvai d'abord, dans les Anciens & dans leurs Commentateurs, des regles qui choquerent ma raison ; je fis bien des réflexions en conséquence ; mais, ne me fiant pas à moi-même & craignant de me tromper, je soumis mes lumieres à la grande autorité de ces hommes qui, pendant plusieurs siecles, nous ont servi de guide, & je n'osai même communiquer mes doutes à personne. Je ne connoissois pour lors aucun Ecrivain qui pût m'aider, à rectifier ou appuyer mes opinions ; mais, comme on acquiert de nouvelles lumieres par l'étude, je trouvai dans la suite quelques Auteurs qui avoient pensé comme moi, & un entr'autres qui, depuis le commmencement jusqu'à la fin de son ouvrage, fait sentir le faux des pré-

ceptes d'*Ariſtote*. (1) La fameuſe querelle que cette Ecrivain eut dans ce tems là avec le Taſſe & ceux de ſon parti, eſt aſſez connüe des gens de Lettres: avec ce ſecours je me déſiai moins de ma raiſon, quoique j'aye toujours crû que je devois avoir plus de ménagement qu'un autre en écrivant; & c'eſt par ce motif que je n'ai jamais expliqué ouvertement mes idées. Si j'oſe donc parler préſentement, c'eſt parce que je crois que je n'aurai plus à l'avenir occaſion d'écrire ſur cette matiere. En un mot je reſpecte les regles, lorſqu'elles me paroiſſent dictées par la nature & conformes à la raiſon; mais je ne les écoute pas quand elles forcent la nature, &

(1) Della Poëtica di Francesco Patrici. Ferrara per il Baldini 1586.

que, contraires au bon ſens & à la raiſon, elles ne tendent qu'à nous mettre aux fers comme des eſclaves.

La matiere eſt vaſte & demanderoit un ouvrage complet : le jugement que les gens d'eſprit & connoiſſeurs porteront du peu que je viens de dire ſera mon guide, & me confirmera dans mes idées, ſi on les approuve ; ou me les fera rejetter, ſi on juge que je me ſois trompé.



Tragédies à conſerver.

ATHALIE.

IL eſt juſte que je donne à *Athalie* le pas ſur toutes les Tragédies modernes: de quelque côté qu'on l'examine, on ne trouve dans cette Tragédie que des beautez admirables. Tout y eſt édifiant, tout y eſt inſtructif: les caracteres mêmes d'*Athalie* & de *Mathan*, tout impies qu'ils ſont, ne peuvent inſpirer que de l'horreur pour l'impiété. Enfin, c'eſt un ouvrage parfait qui mérite d'être à la tête de tous les Poëmes dramatiques que l'on peut conſerver pour le Théâtre.

IPHIGENIE
EN AULIDE.

LA Tragédie d'Iphigénie me paroît très convenable au nouveau Théâtre : On pourroit dire que c'eſt une Tragédie ſans amour ; puiſque celui d'Achille (qui a tous les caracteres de l'amour conjugal) eſt plûtôt un devoir qu'une foibleſſe ; & que c'eſt moins ſon amour, que ſa paſſion pour la gloire qui donne lieu aux tranſports qu'il fait éclater.

Il eſt vrai que l'amour inſenſé d'Eriphile pourroit paroître illégitime ; mais, outre que c'eſt un amour caché & nullement de mauvais exemple, on verra qu'il eſt ſi malheureux, qu'il peut même ſervir d'inſtruction.

Parmi un ſi grand nombre de Tragédies modernes, en voulant ſéparer celles que l'on peut conſerver, je me ſuis apperçû, avec ſurpriſe, que preſque toutes les Tragédies Grecques peuvent reſter au nouveau Théâtre : ſi l'on ne s'étoit point écarté de ces dignes modeles, le Théâtre moderne auroit peu beſoin de correction, & ne ſe ſeroit pas attiré tant de critiques.

Il me paroît donc que la Tragédie d'Iphigénie peut reſter telle qu'elle eſt; ſauf à examiner pourtant avec attention, s'il n'y a rien, dans les maximes & dans les expreſſions, qui puiſſe bleſſer la pureté des mœurs; ce que je ne me ſuis pas donné la peine de rechercher.

HERACLIUS.

L'Amour d'Eudoxe & d'Héraclius eſt traité dans cette Tragédie avec un ménagement extraordinaire ; à peine en parle t'on : à l'exception de la prémiere Scene du quatrieme Acte, où il n'eſt queſtion cependant que de l'importante affaire de la reconnoiſſance du fils de Maurice, ces Amans ne ſe trouvent jamais tête à tête ſur le Théâtre pour parler de leurs amours.

Quant à l'amour de Pulchérie & de Léonce, outre qu'il ne leur échappe pas la moindre expreſſion qui faſſe connoître leur paſſion, je trouve que c'eſt une eſpece d'amour que ni les Anciens, ni les Modernes n'ont jamais traité avant Corneille. On

voit bien des inceſtes de fait ou d'imagination ſur la Scene; mais Corneille a marché par une autre route : il a ſuppoſé Léonce fils de Maurice, & par conſéquent frere de Pulchérie; par là les deux Amans ſont ſaiſis de la crainte de commettre un inceſte, s'ils donnoient leur conſentement au mariage que le Tyran leur propoſe; & cette réflexion détruit en eux juſqu'à la moindre étincelle d'une tendreſſe ſuſpecte, puiſqu'ils ne ſe regardent que comme frere & ſœur. Ce trait de l'imagination de Corneille eſt admirable; parce que le Spectateur eſt inſtruit qu'ils ſont tous les deux dans l'erreur, & qu'ils pourroient s'aimer & s'épouſer ſans ſcrupule. Il me paroît donc que la Tragédie d'Héraclius peut être conſervée ſans le moindre changement.

STILICON.

SI, de ſon tems, Thomas Corneille avoit été chargé de faire une Tragédie pour le Théâtre de la Réformation, je ne ſçais s'il auroit mieux réüſſi que dans celle de Stilicon; l'amour y eſt traité avec la plus grande précaution; tout y eſt inſtructif; l'amour caché de Placidie y eſt puni par ſon orgueil même; & celui d'Euchérius pour la ſœur de l'Empereur (qui eſt la ſeule faute qu'on peut lui imputer, ſi c'en eſt une) ce miſérable amour, dis-je, quoique très innocent, eſt celui qui lui donne la mort, en prêtant à ſon pere le plus puiſſant motif pour conſpirer contre Honorius. Enfin tout y eſt conduit ſuivant l'intention de la Réformation;

& la Tragédie de Stilicon me paroît excellente pour ce Théâtre.

ANDROMAQUE.

JE ne ſçais ſi je me trompe; mais il me paroît que la Tragédie d'Andromaque eſt très convenable pour nous faire ſentir de quelle maniere on peut traiter la paſſion de l'amour ſur le Théâtre: on pourroit ajoûter même qu'Euripide nous a laiſſé, dans Andromaque un modele parfait pour préſenter cette paſſion ſur la Scene avec toute la circonſpection que la Réforme ou plûtôt la raiſon demande, & avec l'heureux avantage de corriger & d'inſtruire les Spectateurs.

En effet, rien n'eſt plus capa-

ble de nous inspirer une crainte salutaire de l'amour que les excès & les transports effrénez où cette passion entraîne les trois principaux Acteurs de la Tragédie d'Andromaque; & leur misérable sort devient une excellente leçon pour nous corriger par les impressions de la terreur. Il arrive presque toujours, dans les Ouvrages dramatiques d'aujourd'hui, que les désordres de cette passion sont récompensez ou conduisent à une fin heureuse : dans Andromaque, au contraire, ils sont punis avec toute la sévérité qu'ils méritent. De quel autre sort en effet pouvoient être suivis le transport imprudent d'Hermione, qui ordonne la mort de Pyrrhus, & l'insolent mépris que la passion violente de celui-ci lui inspire pour celle qui lui est destinée & pour toute la Grece. Voilà,

ſelon moi, le modele le plus parfait que l'on puiſſe donner de la force de la paſſion, dont j'ai tant de fois parlé. Il eſt vrai, que dans Phédre, il y a un degré de plus; parce que la paſſion de cette miſérable femme l'auroit réduite à l'extrémité, ſi elle ne l'eût pas fait connoître au fils de ſon époux, dont elle étoit follement épriſe. Nous ne pourrions pas de nos jours propoſer de pareils modeles; où, du moins, nous ne devrions jamais le faire, parce qu'ils bleſſeroient nos mœurs: auſſi la Tragédie de Phedre eſt elle du nombre de celles que je rejette: mais, dans Andromaque, il ne s'agit que d'un amour tout naturel, & qui, eu égard aux perſonnes & aux circonſtances, n'a rien en ſoi de criminel; cependant cette paſſion, toute ſimple qu'elle eſt, ſe trouve portée à un tel point de

de violence, dans Pyrrhus & dans Hermione, qu'elle produit tous les excès que nous voyons.

Il me semble donc que l'on pourroit laisser Andromaque telle qu'elle est, & lui donner place sur le Théâtre de la Réforme; après avoir pourtant fait précéder un examen très exact des maximes & des expressions de cette Piece, pour corriger celles qui pourroient blesser les bonnes mœurs.

DOM SANCHE D'ARRAGON.

ON dira peut-être que cette Tragédie (ou Comédie héroïque, ainsi que Corneille l'a nommée) auroit été mieux à sa place dans la classe des Pieces à corriger, ou même à rejetter;

puiſqu'elle peut s'appeller le triomphe de la paſſion d'amour. c'eſt préciſément par cette raiſon que j'ai voulu l'examiner de près ; & que, toutes réflexions faites, je l'ai miſe au nombre de celles que je conſerve. Ce n'eſt pas que j'ignore que mon Lecteur, s'il a retenu tout ce qu'il a lû juſqu'à préſent, ne ſoit en droit de me regarder comme l'ennemi déclaré de la paſſion d'amour ſur la Scene ; & j'avoüe ſans peine qu'il aura raiſon : cependant, autant que je ſuis contraire à cette paſſion, lorſque la repréſentation en eſt nuiſible, & qu'au lieu de guérir une maladie, elle ne fait que la rendre plus dangereuſe ; autant ſuis-je éloigné de l'exclure du Théâtre, toutes les fois qu'elle y pourra paroître avec utilité, & d'une maniere qui tende à en corriger les inconvéniens.

Je l'étudie avec attention par tout où je la trouve cette passion; & j'observe soigneusement les différentes couleurs dont elle est peinte par les Poëtes; pour démêler les circonstances où elle corrige, celles où elle instruit, & celles où elle peut subsister sans reproche, dans le tems même où elle ne corrige pas, du moins d'une maniere sensible & éclatante. Dans les Pieces de cette derniere espece (s'il y en avoit) les gens sages ne trouveroient rien qui pût les scandaliser; parce que ceux même qui sont les moins scrupuleux, n'y verroient rien qui pût les exciter au mal.

De toutes les passions qui tyrannisent les hommes, celle de l'amour est la seule que l'on puisse présenter aux Spectateurs, sous différentes faces: l'avarice, le

différentes situations; on conçoit aussi que la même variété se trouvera dans les motifs qui les ont enflammez. De plus, cette passion excite différens sentimens & différentes impressions dans les Spectateurs mêmes; tantôt elle corrige par l'horreur, comme dans Andromaque & autres Pieces du même genre, où les Amans éprouvent les derniers malheurs, & sont punis de leur passion par la perte même de la vie; tantôt elle corrige par la compassion, comme dans le Cid, où les traverses, qui rendent les deux Amans malheureux, sont d'autant plus propres à corriger, que les Scenes d'amour de la même Tragédie en sont plus capables de corrompre, & le dénoûement plus dangereux. Quant à ce qui regarde l'instruction, la passion d'amour appar-

tient autant à la Tragédie, à la Tragicomédie, à la Comédie Héroïque, qu'aux autres especes de Pieces où l'on introduit des gens de qualité, des Bourgeois, des gens du peuple, des paysans, &c. Examinons donc si la façon dont le grand Corneille l'a traitée dans Dom Sanche d'Arragon, peut fournir une instruction réelle & solide aux Spectateurs.

Dans cette Fable on ne voit pas un Acteur qui ne soit vivement possedé de la passion d'amour; & ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'une Piece, dont le fondement, les motifs & la diction ne respirent que l'amour, me paroît un modele parfait de la correction que l'on demande pour contenir, dans de justes bornes, une passion si dangereuse. On l'appellera un petit

Roman tant qu'on voudra; je la regarderai toujours comme un excellent ouvrage, & comme une Ecole où le ſexe & les hommes en général peuvent apprendre à faire marcher la paſſion d'amour dans la route que la bonne morale & les égards de la ſociété lui ont marquée. Les hommes & les femmes y traitent l'amour avec une retenüe & avec une modeſtie qui ſont dignes d'admiration, ſurtout lorſqu'on les compare à la licence qui regne ordinairement ſur le Théâtre; &, quoique ce ſoient des perſonnes du plus haut rang qui nous y donnent des leçons d'une ſi belle conduite & d'une ſi rare modération, ce n'eſt pas ſeulement pour les Princeſſes & pour les Seigneurs que cette Piece eſt inſtructive; les perſonnes de la plus baſſe naiſſance en peuvent

tirer les mêmes avantages. En effet, sur l'article de la modestie, une simple Bergere doit penser comme la plus sage des Princesses; & une pauvre fille ne doit céder en rien à la plus grande Reine: les principes & les motifs leur étant communs, ils doivent produire les mêmes effets.

A l'égard des hommes, la corruption est parvenüe à un tel degré sur ce point, qu'il me paroît inutile d'en parler; je me contenterai seulement de citer & d'adopter la maxime d'un Auteur recommandable qui ne craint pas de dire, qu'il n'y a plus d'honnêtes gens dans le monde, parce que la façon avec laquelle on traite aujourd'hui la passion d'amour deshonnore également tous les hommes. N'est-il pas évident que ce sage Ecrivain a raison? & ne pouvons

nous pas ajoûter que la dangereuse méthode reçüe au Théâtre contribüe encore à faire tomber les hommes de précipice en précipice ? Or, cela posé, si par hazard quelqu'un se piquoit d'être honnête homme, & qu'il voulût n'avoir rien à se reprocher sur l'article de l'amour, il trouveroit, dans la Piece de D. Sanche d'Arragon, deux Acteurs qui lui donneroient d'excellentes leçons.

J'ose donc me flatter que tout Lecteur raisonnable, & même délicat, ne me reprochera pas trop de condescendance en adoptant cette Piece : on ne peut trop condamner, je le répete encore, la passion d'amour, lorsqu'elle est empoisonnée, comme on la trouve dans un trop grand nombre de Pieces; mais il faut aussi l'approuver sur le Théâ-

tre, lorſqu'elle peut être profitable. Si D. Sanche ne corrige pas, il inſtruit du moins & d'une façon ſinguliere ; il fait ſentir avec qu'elle précaution il faut traiter l'amour ſur la Sçene, pour ne pas s'écarter des égards de la bienſéance. Je penſe donc qu'on doit conſerver cette Piece ſur le Théâtre de la Réforme ; avec la ſeule réſerve qu'il en faudra examiner les maximes, qui me paroiſſent cependant aſſez régulieres, ou du moins peu vicieuſes.

POLIEUCTE.

LA critique que l'on fait de cette Tragédie ne peut lui rien ôter de ſon mérite. Pierre Corneille, dans l'examen qu'il en fait, s'exprime en ces termes. » Les » tendreſſes de l'amour humain y

» font un si agréable mélange
» avec la fermeté du divin que sa
» représentation a satisfait tout
» ensemble les dévots & les gens
» du monde &c. » On ne pense
plus de même aujourd'hui : il y
a des personnes qui sont choquées de ce mélange ; & je veux
bien, pour un moment, me ranger
de leur parti. Rien ne me semble, en effet, plus capable d'allarmer les consciences délicates,
que ces deux vers de la derniere
Scene entre Polyeucte & Pauline.

PAULINE.

» Quittez cette chimere & m'aimez.

POLIEUCTE.

» Je vous aime
» Beaucoup moins que mon Dieu,
» Mais bien plus que moi-même.

Voilà l'amour divin & l'amour

humain auſſi proches l'un de l'autre qu'il eſt poſſible, & véritablement mélez enſemble; mais il feroit aiſé de retrancher ces deux vers, ſi on vouloit ou ſi l'on oſoit le faire.

Il eſt vrai qu'un Chretien doit tout quitter pour ſon Dieu, pere, mere, femme, parens &c. Mais n'eſt-ce pas tout quitter que de s'offrir à la mort, plûtôt que de renoncer à ſa Réligion? Dans la ſitüation où ſe trouve Polyeucte, lorſque, déterminé à ſouffrir le martyre pour la foi, il ſe voit arrêté par les prieres de ſa femme, & par les tendres efforts qu'elle fait pour l'en détourner; quel ſentiment ces critiques auroient-ils mis dans le cœur & dans la bouche d'un tel mari? la rebuter par des paroles dures, l'affliger encore d'avantage par des expreſſions farouches, ce

procédé n'auroit-il pas tenu de la férocité & de la barbarie ?

Je conviens que le Poëte pouvoit se dispenser de mettre dans la bouche de Pauline le mot d'amour, qui force Polyeucte à lui faire la réponse que nous venons de voir; mais on ne doit pas oublier qu'elle est Payenne ; elle a recours, pour persüader son mari, aux plus fortes armes dont elle pouvoit faire usage : si Pauline avoit été Chretienne, Corneille ne lui auroit pas fait tenir un pareil langage ; ou, s'il l'eût fait, on auroit pû, avec justice, le lui reprocher.

L'amour de Sévere, qui arrive dans l'intention d'épouser Pauline, n'étant pas instruit de son mariage; & la vertu dont tous les deux donnent de si grandes preuves, font des leçons admirables pour mettre un frein à

cette dangereuse passion.

Polyeucte est un chef-d'œuvre qui, en tout tems, fera honneur au Théâtre moderne, & qui peut être regardé comme un morceau éternellement digne du Théâtre de la Réformation.

MANLIUS CAPITOLINUS.

LA passion d'amour, qui est l'objet que j'attaque partout où je le rencontre, ne me paroît pas toujours mériter d'être bannie du Théâtre, comme je l'ai déjà dit.

Dans Manlius Capitolinus je trouve que l'amour de Servilius & de Valérie ne peut-être que très propre à corriger. En effet, une fille qui consent que son Amant l'enleve, dans l'instant qu'elle est à l'Autel pour en épou-

ſer un autre que ſon pere lui a deſtiné, & qui à la fin ſe trouve réduite par la mort de ſon mari à ſe tüer elle même, ne peut, je penſe, que préſenter une leçon bien utile aux jeunes perſonnes ; puiſque malheureuſement il s'en trouve qui ne craignent pas de s'expoſer au ſort de Servilius & de Valérie.

Je ſuis donc perſüadé que cette Tragédie doit reſter au Théâtre, comme un ouvrage qui non ſeulement ne peut pas avoir de ſuites dangereuſes, mais qui, au contraire, eſt très capable de produire un grand bien.



LA THEBAIDE,

OU LES FRERES ENNEMIS,

DE *M. RACINE.*

LA Thébaïde eſt la prémiere Tragédie de Racine : il nous apprend lui-même, dans ſa Préface, qu'il étoit fort jeune quand il la fit : mais ce n'eſt pas là le ſeul trait qui ſoit digne d'être remarqué dans cette Préface. Racine, à l'âge de dix huit ou vingt ans, choiſit le ſujet de la Thébaïde pour ſa prémiere Tragédie ; & en même tems il reconnoît que l'amour, qui a d'ordinaire tant de part dans les Tragédies, n'en a preſque point dans la Thébaïde, & même qu'il ne doit pas y en avoir.

Les deux plus grands Tragi-

ques de la France en ont usé bien différemment avec le Public, dans un cas à peu près pareil. Pierre Corneille se fait une gloire de ne pas avoir traité l'amour, comme à l'ordinaire, dans sa Tragédie de Sertorius: Racine, au contraire, semble vouloir s'excuser d'avoir donné très peu de part à l'amour, dans sa Thébaïde : c'est que le prémier étoit âgé & joüissoit d'une réputation bien affermie; le second étoit encore très jeune, & la Thébaïde étoit son premier essai.

Racine connoissoit trop bien l'antiquité; il avoit trop lû Sophocle & Euripide, pour tirer vanité (comme a fait Corneille) d'avoir sçû se passer de l'amour dans sa Thébaïde: mais il s'en seroit passé sans doute, s'il l'eût osé, dans toutes ses autres Tragédies, comme dans sa prémiere.

En effet, les raiſons qu'il donne, pour n'avoir pas fait joüer un grand rôle à l'amour dans ſa Thébaïde, lui auroient ſuffi pour ſe diſpenſer d'en faire uſage dans ſes autres Pieces; on en ſera aiſément convaincu, ſi l'on veut relire la derniere période de ſa Préface.

»En un mot, dit-il, je ſuis per» ſüadé que les tendreſſes, ou les » jalouſies des Amans ne ſçau» roient trouver que fort peu de » place parmi les inceſtes, les par» ricides & toutes les autres hor» reurs qui compoſent l'hiſtoire » d'Œdipe & de ſa malheureuſe » famille. M. Racine ſçavoit très bien ce qui convenoit à la Tragédie; &, je le répete encore, s'il n'eut pas craint de revolter le Public, en critiquant le goût général de ſon ſiecle, il auroit dit; » que les tendreſſes

» & les jalousies des Amans ne » sçauroient trouver que fort peu » de place parmi le majestüeux, » l'intéressant & le lugubre d'une » action tragique. »

Racine sçavoit & sentoit à merveille cette vérité; mais, par malheur pour le Théâtre moderne, non seulement il n'eut pas la force de la déclarer dans la Préface de sa Thébaïde; il n'osa pas même la pratiquer, si ce n'est dans *Esther* & dans *Athalie* : il se livra, malgré ses lumieres, à la corruption générale de ses prédécesseurs & de ses contemporains: il ne se contenta pas même de mettre de l'amour dans toutes ses autres Tragédies; il fit aussi, de cette malheureuse passion, la base de tous les sujets tragiques qu'il a traitez.

La Thébaïde est écrite dans le

goût des Tragédies Greques, où la mort & le carnage dominent; si on vouloit en faire usage pour le Théâtre de la Réforme, il y auroit peu de chose à changer dans la Scene d'amour entre *Hémon* & *Antigone*; je crois même qu'on pourroit se dispenser d'y toucher; &, telle qu'elle est, je donnerois mon suffrage en sa faveur.

ESTHER.

C'Est grand dommage pour le Théâtre que M. Racine n'ait pas écrit sa Tragédie d'Esther dans la forme ordinaire. Si cette Piece avoit cinq Actes, au lieu qu'elle n'en a que trois, elle ne plairoit guere moins qu'Athalie, qui réünit en sa faveur tous les

ſuffrages. Mais on ſçait que l'intention de l'Auteur, quand il la fit, n'étoit pas qu'elle fût repréſentée ſur un Théâtre public. Cependant, telle qu'elle eſt en trois Actes & avec des chœurs en muſique, je ne balancerois pas un inſtant à la mettre ſur le Théâtre de la Réformation.

INE'S DE CASTRO.

LOrſque M. de la Motte donna au Public, pour la prémiere fois, ſa Tragédie d'Inès de Caſtro, elle fut extrémement applaudie, & vivement critiquée en même tems. Je ne m'arrêterai pas à parler des critiques & des apologies qui furent imprimées pour lors ; mais je ne puis me diſpenſer de dire un mot ſur l'article de l'amour, qui eſt le fondement de la Tragédie d'Inès,

& le but principal de mon ouvrage, quoique dans des sens fort différens.

Si je voulois prouver par un exemple la vérité de ce que j'ai avancé plus haut, sçavoir que l'amour affoiblit & détruit même toute la majesté de la Tragédie ; je ne crois pas que j'en pûsse trouver un meilleur que celui d'Inès de Castro. J'en ai parlé autre part ; & je prie le Lecteur de trouver bon que je le renvoye à mes *Observations* sur la Comédie. (1)

La passion d'amour, par rapport à la Tragédie d'Inès, doit être examinée, selon moi, sous deux faces différentes. La premiere, en se rappellant ce qui s'est passé avant que l'action com-

---

(1) Article quatrieme de la seconde espece de Parodie, page 192, & suivantes.

mençât : la feconde, en pefant mûrement l'action même qui eft repréfentée fur la Scene. Sous la prémiere (dont il eft tant fait mention dans la Piece) cette Tragédie eft très dangereufe ; fous la feconde, elle ne donne qu'un très bon exemple.

Inès & D. Pedre, mariez clandeftinement, s'aiment avec une tendreffe qui eft digne d'envie ; le tableau ne peut qu'infpirer de bons fentimens aux Spectateurs, en leur faifant fentir le bonheur que peut procurer l'amour conjugal. Mais, de l'autre côté, Inès & Dom Pedre s'aimoient avec tant de violence, avant leur union, que leur paffion les a portez à faire un mariage clandeftin, qui devoit par mille raifons leur être funefte, en les précipitant dans toutes fortes de malheurs.

Ces deux points de vûe, ſi diamétralement oppoſez l'un à l'autre, ont ſuſpendu quelque tems mon ſentiment ſur cette Tragédie, & m'ont fait héſiter plus d'un jour à la *rejetter* ou à la *conſerver* : car telle eſt l'extrémité où je me trouvois réduit par les inconvéniens qui ſe préſentoient à mon eſprit des deux parts. Je me ſuis enfin déterminé à ne juger de la Piece que comme les Spectateurs, & à la conſidérer uniquement du côté de l'impreſſion que ce mélange d'irrégularité & de bon exemple peut faire ſur ceux devant qui elle eſt repréſentée. J'ai penſé en conſéquence qu'on en pouvoit tirer une grande inſtruction; ce qui m'a déterminé à l'adopter & à la ranger ſous la claſſes des Tragédies que l'on peut conſerver.

En effet, ſi Dom Pedre, tranſ-

porté

porté par la violence de sa passion, foule aux pieds les Loix les plus respectables; s'il désobéït à son pere; s'il se marie sans son consentement, & même s'il se révolte contre lui, ne devient-il pas un exemple très instructif, lorsque son amour, sa désobéïssance & sa fureur le plongent dans les plus grands malheurs? De son côté *Inès*, qui partage les crimes de son Amant, ne fût-ce que parce qu'elle ne les empêche pas, & qui, loin d'exiger de lui de vaincre sa passion, s'abandonne à la sienne propre en épousant Dom Pedre en secret, malgré l'avenir affreux qu'elle prévoyoit; Inès, dis-je, est punie de son aveuglement par la perte de la vie; &, en mourant, elle ne peut ignorer que, par sa mort, elle prive son Amant de ce qu'il a de plus cher dans le monde.

Jai conclu de toutes ces réflexions que la Tragédie d'*Inès de Castro*, envisagée dans le point de la passion d'amour telle qu'on la voit dans la représentation, ne peut donner que de bonnes leçons, & que par conséquent elle peut être conservée pour le Théâtre de la Réformation.

ATRÉE ET TYESTE.

AVant que de connoître cette Tragédie de M. Crebillon, j'étois d'une certaine façon prévenu contre elle; on m'avoit dit qu'elle étoit si atroce qu'on ne pouvoit, sans frémir, en voir la représentation : après l'avoir lüe, sans condamner tout-à-fait ceux qui m'en avoient fait ce portrait, je me sentis engagé à faire quelques réflexions sur la diffé-

rence du goût des hommes dans les différens tems.

Les Grecs ne penſoient pas comme nous, en fait de Théâtre ; l'horrible d'une action tragique ne les révoltoit point ; & si la repréſentation ne leur procuroit pas un certain plaiſir, l'inſtruction qu'ils en tiroient les en dédomageoit & leur tenoit lieu de tout. Aujourd'hui on ne penſe pas de même ; on ne va au Théâtre que pour ſe divertir : on rit à la Comédie, & l'on pleure à la Tragédie, ſans ſonger par quel motif le Poëte a voulu faire rire ou faire pleurer ; ſans examiner, par exemple, ſi c'eſt dans l'intention de corriger, ou d'inſtruire. Voilà preſque généralement la mode & le goût de notre ſiecle. *Un riſo che ammaeſtri ed un pianto che gaſtighi, o non ſi conoſcono o non ſi curano.*

La Tragédie d'Atrée & de Tyeste nous découvre la noirceur d'un frere qui, inhumainement, assassine son neveu & son frere même; & je conviens que ce sont là des objets terribles pour les présenter aux Spectateurs de notre tems. Quoique je ne les condamne point d'en être vivement émus d'horreur; je ne puis cependant m'empêcher de sçavoir bon gré au Poëte, qui, pour détruire par une forte impression le sentiment & le desir de la vengeance, a choisi un des faits le plus marqué que l'antiquité nous ait laissé en ce genre.

J'ajoûte que la Tragédie d'Atrée & de Tyeste me paroît très bonne & très bien faite; &, si ç'en étoit ici la place, j'oserois me flater de faire connoître, dans une courte apologie de cette Piece, l'art admirable que le Poëte

a employé pour parvenir à son but; art qu'on ne trouve que rarement, &, pour ainsi dire, presque jamais dans les Tragédies modernes.

Je n'ai rien à dire non plus contre l'amour de *Plisthene* & de *Théodamie*; c'est plûtôt l'effet d'une simpathie naturelle, qu'une véritable passion; puisqu'il se trouve à la fin qu'ils sont frere & sœur : cependant cet amour a servi infiniment à l'Auteur, que je trouve très loüable de l'avoir imaginé, & encore plus d'en avoir sçû faire un si bon usage : car, outre qu'il n'offre rien qui blesse la bienséance la plus austere, les deux Amans sont d'ailleurs occupez de motifs trop importans pour s'amuser à filer des Scenes de tendresse; aussi l'Auteur les a-t'il évitées avec grand soin, & ne s'est servi de

l'amour que pour donner plus de force à la compassion de *Plisthene*, qui sans cela ne devroit s'intéresser que médiocrement à la vie du pere de *Théodamie*, ne sçachant pas qu'il fût aussi le sien.

Enfin la Tragédie d'Atrée & de Thyeste est remplie de beautez ; & l'imagination du Poëte a tiré partie de certaines choses qu'on n'auroit jamais crû pouvoir paroître avec agrément sur la Scene. D'un autre côté, cette Tragédie est tout à fait exempte de ces foiblesses, qui pourroient empêcher qu'on ne la conservât pour le Théâtre de la réforme, dont je la crois extrêmement digne.



RADAMISTE ET ZENOBIE.

AU seul nom de cette Tragédie, je crois m'entendre objecter que, si j'ai rejetté le *Mithridate* de M. Racine, je devois, par la même raison, rejetter aussi le *Radamiste* de M. Crebillon; & que j'ai eu tort de placer cette derniere Piéce dans le rang de celles que l'on peut conserver pour le Théâtre de la Réformation.

Dans la prémiere de ces deux Tragédies, me dira-t'on, deux freres sont amoureux de la fiancée de leur pere; & celle-ci aime passionément un des deux, malgré les engagemens qu'elle a avec leur pere commun. Je conviens que c'est là ce qui m'a le plus choqué, & qui m'a paru mériter tout ce que j'ai dit dans l'e-

xamen de la Tragédie de *Mithridate*. On ajoûtera qu'il s'agit précisément d'un fait pareil dans la Tragédie de *Radamiste*; puisque c'est le pere qui aime Zénobie & qui la veut épouser, pendant que les deux fils en sont éperduement amoureux l'un & l'autre. Voilà le fait, j'en conviens; mais examinons de grace si, malgré cette ressemblance, il ne se trouve pas quelque différence entre ces deux Pieces, qui puisse déterminer à conserver *Radamiste*, lorsque l'on rejette *Mithridate*.

Zénobie n'est point connüe pour ce qu'elle est; elle porte un nom emprunté, quand elle est aimée par *Arsame*; d'ailleurs le pere d'*Arsame* ne l'avoit pas encore vüe pour lors, & n'avoit aucune vüe sur elle. *Radamiste* de son côté, qui a épousé *Zénobie*,

bie, ne peut l'oublier ni ceſſer de l'aimer; quoiqu'il ne doute point de ſa mort, l'ayant jettée dans l'*Araxe*. A l'égard de *Zénobie* (qui ſe croit veuve depuis le bruit qui a couru de la mort de *Radamiſte*) elle tient une conduite irréprochable, & qui peut ſervir de modele; puiſqu'elle ſe fait un devoir de reſter fidele à un époux qui, auſſitôt après ſon mariage, étant forcé de fuir précipitamment, oblige ſa femme à fuir avec lui; & qui, par jalouſie & pour empécher qu'elle ne paſſe dans les mains de ſon rival qui les pourſuivoit, la précipite dans une riviere. *Zénobie* ne ſe dément jamais: non ſeulement elle abhorre les propoſitions de *Pharaſmane*; mais elle rejette, avec la même fermeté l'amour d'*Arſame* ſon fils; quoiqu'elle ſoit prévenüe en ſa fa-

veur, & cela dans un tems où elle se croit libre & maîtresse de disposer d'elle-même. *Zénobie* n'est pas moins admirable, quand elle a reconnu son mari & son meurtrier en même tems; elle donne alors des marques si vives d'amour & de soumission à la volonté de *Radamiste*, que, dans toute situation, on peut la prendre pour un vrai modele de vertu.

Après toutes ces réflexions, qui prouvent suffisamment la différence qui se trouve entre les deux intrigues d'amour des Tragédies de *Mithridate* & de *Radamiste*, je crois que, d'avoir rejetté cette prémiere ne doit point m'empêcher d'adopter la seconde, qui me paroît en toutes ses parties tendre à l'instruction des Spectateurs.

Je ne sçais si je me suis trompé; mais, en tout cas, je soûmets sans

peine mon jugement à la décision de mon Lecteur, à laquelle je souscris aveuglément.

LA MORT DE CESAR, DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

CEtte Tragédie semble avoir été faite pour un Collége: elle est sans femmes & en trois Actes; si M. de *Voltaire* l'avoit voulu, il l'auroit mise facilement en cinq Actes; je crois même voir très clairement qu'il s'est fait violence pour en restreindre l'action.

Je n'ai jamais songé à retrancher les femmes du Théâtre de la réforme; quoique j'eûsse souhaité le pouvoir faire: mais j'ai crû que cette entreprise ne pourroit réüssir de nos jours. Si pourtant on se donne la peine de lire avec attention *la mort de César*,

de M. de Voltaire, je ſuis perſuadé qu'on conviendra que, dans toute Piece auſſi bien imaginée & auſſi rigoureuſement écrite que celle-ci, les rôles des femmes peuvent être ſupprimez, ſans que les Spectateurs les regrettent.

ORESTE ET PILADE,

DE M. DE LA GRANGE CHANCEL.

LE ſujet d'*Iphigénie* en *Tauride*, traité d'abord par Euripide, l'a été depuis par deux Poëtes modernes; M. *de la Grange*, François; & M. *Martelli*, Italien : c'eſt une étude digne d'un homme d'eſprit & de goût, que de comparer à l'original Grec les imitations des deux

Poëtes que je viens de nommer, & d'examiner l'art avec lequel chacun d'eux a tourné, selon son génie, la Tragédie d'*Euripide*: pour moi j'admire également tous les deux; car, en suivant des routes très différentes, chacun d'eux a réüssi parfaitement, & a trouvé moyen d'ajouter des beautez nouvelles à l'original Grec: cet examen & les remarques qu'il feroit naître fourniroient aisément matiere à une dissertation très curieuse, & surtout utile pour les Poëtes; mais je reviens à mon sujet.

La Tragédie d'*Oreste* & *Pilade* de la *Grange* me paroît une Piece excellente pour le Théâtre de la Réformation. Il est vrai que *Pilade* aime *Iphigénie*; mais cet amour n'est connu que par un mot, & est traité avec la plus grande circonspection. Quant à

la paſſion de *Thoas* pour la Prêtreſſe ; ſi elle eſt extrême & même extravagante, ce Roy en eſt puni par ſa mort, & par conſéquent le Spectateur eſt inſtruit, loin d'être ſéduit ou corrompu. Je ne crois donc pas qu'il y ait rien à changer pour la rendre digne du Théâtre de la réforme.

BRUTUS,

DE *M.* DE *VOLTAIRE.*

C'EST de deſſein prémédité que j'ai gardé la Tragedie de *Brutus* pour la derniere de celles que j'examine dans l'idée de les conſerver ſur le Théâtre de la réforme : & je répete que je l'ai fait de deſſein prémédité ; ayant voulu terminer cet article par un exemple remar-

quable des excès de la paſſion d'amour ; car ces excès fidelement repréſentez ſont ſelon moi preſque auſſi utiles pour corriger les mœurs que la peinture des foibleſſes de l'amour me paroît capable de les corrompre.

Il peut ſe faire que, dans quelques-uns de mes examens précédens, mon Lecteur me trouve trop indulgent pour plus d'une des Tragédies que je conſerve : il dira peut-être que, ſi dans ces Pieces la paſſion d'amour eſt accompagnée d'une morale pure & d'une inſtruction convenable, cela n'empêche pas que le ſerpent n'y ſoit caché ſous les fleurs, ſoit à cauſe du ſtyle trop ſéduiſant, ou de l'action trop vivement exprimée. Mais je répondrai en prémier lieu que, dans le nombre de ces Tragédies que je conſerve, je n'ai pas prétendu

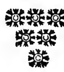
qu'elles fussent toutes dignes d'être conservées en leur entier ; je sçais que la plûpart de ces Pieces pourroient être placées dans la classe de celles qui ont besoin d'être corrigées ; cependant, si on venoit à les représenter telles qu'elles sont sans aucun changement, je me flatte qu'on n'y trouveroit rien de contraire aux bonnes mœurs, ni qui fût de mauvais exemple : &, quant aux petites bagatelles qui mériteroient ou d'être corrigées, ou d'être supprimées totalement, je m'en rapporte à ceux qui seront nommez, en cas que mon projet réüssisse, pour examiner les Pieces du Théâtre de la réforme plus sévérement que je n'ai prétendu le faire.

Après cette espece de protestation, je dirai que le *Brutus* de M. de *Voltaire* me paroît com-

posé précisément comme il doit l'être, pour nous fournir l'exemple d'un amour capable de corriger & d'instruire. En effet, l'amour violent de *Titus* & de *Tiberinus*, tous deux fils de *Brutus*, pour *Julie* fille de *Tarquin*, est porté à un tel excès dans cette Piece, qu'il mérite d'être présenté aux Spectateurs; afin que chacun d'eux conçoive une juste horreur pour une passion capable d'entraîner après elle tant de crimes & tant de malheurs.

Dans *Titus* & dans *Tiberinus*, l'amour de la Patrie, ce qu'ils doivent à leur pere, le soin de leur propre gloire, tout est foible & impuissant contre l'excessive passion qui les domine & qui subjugue leur cœur & leur esprit: cette passion est punie, comme elle le mérite, par la mort des deux freres; & c'est

là le cas unique où l'on peut, sans risque, la représenter sur le Théâtre. Quand les Auteurs se feront imposé la loi de punir la passion d'amour dans leurs Ouvrages, comme ils punissent toutes les autres passions, alors elle sera digne du Théâtre; parce que la représentation en deviendra utile à la République: mais toutes les fois que la passion d'amour sera non seulement accompagnée de mollesse, mais encore récompensée, comme on ne le voit que trop souvent dans les Pieces de Théâtre; alors on ne pourra en aucune maniere la justifier, & je serai toujours le prémier à la condamner.



QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

BRITANNICUS.

LES amours de *Junie*, de *Britannicus* & de *Néron*, entrelaſſez avec les grands ſentimens qu'*Agrippine*, *Burrhus* & *Néron* même font paroître dans cette Tragédie, la défigurent entierement. Pour moi je ſupprimerois en entier le rôle de *Junie* : on parleroit beaucoup d'elle dans la Piece, on rapporteroit tout à elle; mais elle ne paroîtroit jamais. L'action théâtrale n'auroit plus rien alors qui la dégradât; elle ne feroit point affoiblie par les vers & par le jeu

de ces Scenes d'amour qui en font disparoître toute la noblesse.

Je ne puis soutenir, par exemple, que *Néron* se cache pour entendre la conversation de son rival : il n'y a rien de plus trivial, ni de moins convenable à un grand sujet; je le répete encore, tout ce que *Junie* fait & tout ce qu'elle dit, pourroit être dit & fait par les Acteurs intéressez dans l'action ; *Britannicus* en feroit confidence à *Narcisse*, & celui-ci le rapporteroit à *Néron ;* ainsi la Piece ne perdroit rien du côté de l'intérêt.

Si quelqu'un se donnoit jamais le plaisir d'en faire l'expérience ; il verroit, peut être avec surprise, combien l'action ga gagneroit, restant toûjours dans sa force & dans sa grandeur. Si, d'un autre côté, quelqu'un plus hardi vouloit retrancher tout-à-

fait l'épiſode de *Junie* (dont en effet *Racine* n'avoit pas beſoin) enſorte qu'il ne fût point queſtion d'amour dans cette Piece, mais ſeulement de la politique de *Néron*, qui veut ſe défaire de *Britannicus* pour n'avoir point de concurrent à l'Empire; le travail ſeroit, à la verité, plus difficile; mais auſſi l'avantage en ſeroit plus éclatant & plus ſûr.

La Tragédie de *Britannicus* en cet état pourroit être miſe au nombre des meilleures & des plus eſtimables, & ſeroit très convenable au nouveau Théâtre.

CINNA.

Il me paroît que l'amour de *Cinna* & d'*Æmilie* affoibliſſent conſidérablement la majeſté & la force de l'action dans cette

Tragédie : ils ont l'un & l'autre un motif assez fort pour conspirer contre *Auguste*, sans intéresser l'amour dans leur projet. En effet, les remords de *Cinna* & son incertitude dans la troisieme Scene du troisieme Acte, rendroient son caractere plus grand & plus digne de la majesté tragique; on ne le verroit balancer qu'entre la générosité de son cœur & le desir de la vengeance. *Pierre Corneille*, dans ce monologue, fait lui-même le critique de l'amour, indigne de traverser les beaux sentimens qui animent *Cinna*. Je dis la même chose de la Scene qui vient ensuite entre *Cinna* & *Æmilie*.

Pour rendre cette Tragédie parfaite, je voudrois retrancher jusqu'à la moindre idée d'amour dans le cœur d'*Æmilie;* j'ai toûjours pensé, en voyant représen-

ter *Cinna*, qu'*Æmilie* n'aime point, & qu'elle ne respire que la vengeance; & je suis persüadé qu'un Spectateur, qui entre dans cette pensée, regardera les plus vives expressions de l'amour d'*Æmilie*, comme autant de feintes auxquelles elle a recours pour engager *Cinna* à poignarder *Auguste*; car on sçait que ce sont là les armes ordinaires des femmes, lorsqu'elles veulent parvenir à leurs desseins. Je souhaiterois donc qu'entre *Æmilie* & *Cinna* il n'y eût que des sentimens d'une véritable amitié & d'une parfaite confiance; ces sentimens suffiroient pour les unir dans le choix des moyens d'assurer & de hâter leur vengeance; puisqu'ils ont également tous les deux le même sujet d'être irritez contre *Auguste*.

Maxime, de son côté, aimera

ſécretement *Æmilie* comme il fait ; mais, ſans laiſſer éclater de jalouſie, il paroîtra ſeulement inquiet de l'intélligence qui eſt entre *Cinna* & *Æmilie.* La Scene ſixieme du quatrieme Acte entre *Maxime* & *Æmilie* deviendroit par là infiniment meilleure : car *Maxime*, ſans trahir *Cinna*, feroit ſa déclaration à *Æmilie* & lui propoſeroit de fuir avec lui pour l'épouſer. C'eſt dans ce moment qu'*Æmilie* pourroit reſſentir pour *Cinna* quelque mouvement d'inquiétude, ſans pourtant ſçavoir encore qu'elle l'aime.

Le dénouement en deviendroit auſſi plus touchant ; car, au moment qu'*Auguſte* pardonne aux Conjurez, & propoſe à *Cinna* de donner la main à *Æmilie*, les véritables ſentimens de leur cœur ſe développant tout à coup, ils ſe livreroient à toute

la

la reconnoiſſance que mérite leur Libérateur, qui devient leur pere dans cette occaſion.

Si l'on pouvoit faire à la Tragédie de *Cinna* les changemens dont je viens de parler; je ſuis perſüadé que l'on y verroit partout plus de grandeur & plus de juſteſſe, & qu'elle feroit très convenable au nouveau Théâtre.

ŒDIPE.

DEpuis que l'on connoît des Tragédies, ſoit Grecques, ſoit Latines, ſoit dans les langues modernes, l'*Œdipe* de *Sophocle*, du conſentement unanime de tous les gens de Lettres, a tenu & tient encore le prémier rang.

La plus part des Poëtes mo-

dernes qui ont écrit pour le Théâtre, n'ont pas oublié de faire usage d'un si admirable original: il est vrai que chacun a voulu y ajoûter du sien; mais on me permettra de dire que les changemens & les augmentations qu'on y a faits, n'ont servi qu'à en diminüer le mérite.

Parmi tous les *Œdipes* que nous avons, je choisirai celui qui s'éloigne le moins de l'original Grec, & qui me paroît le plus aisé à rendre parfait; c'est celui de M. de *Voltaire*.

Je crois donc qu'en ôtant le personnage de *Philoctete* & en y substitüant celui de *Créon*, que tous les modernes ont retranché, on rendroit l'*Œdipe* de M. de *Voltaire* aussi beau que l'original, & peut être supérieur en quelques parties. J'ai parlé ailleurs des amours surannez de *Philoctete*

& de *Jocaste:* (1) étant à Londres je lus ma Dissertation à M. de *Voltaire* qui, s'y trouvant nommé & critiqué, ne laissa pas de convenir que j'avois raison; & qui me pria d'annoncer, lorsque je la ferois imprimer; qu'il étoit d'accord avec moi de tout ce que je disois : il ajoûta qu'il avoit senti lui même ce défaut dans le cours des représentations, & qu'il étoit dans le dessein de le corriger, en retranchant le personnage de *Philoctete* pour y substituer *Créon* frere de *Jocaste*, ainsi que *Sophocle* l'a placé dans son *Œdipe*. Je ne pus faire alors ce que M. de *Volaire* désiroit, parce que mon Livre étoit sous presse; mais je ne veux pas

(1) Dissertation sur la Tragédie moderne, 1718.

l'omettre dans cette occasion ; pour rendre toute la justice qui est düe à son goût, à sa modestie, & à sa politesse.

En effet, le personnage de *Créon*, à la place de *Philotecte*, donne à la Tragédie d'*Œdipe* un grand relief, & du côté de l'intérêt, & du côté du caractere d'*Œdipe*. *Sophocle* a rendu *Œdipe* presque odieux par son orgueil, & par les injustes traitemens qu'il fait à *Créon*; ce qui contribüe infiniment à donner à *Œdipe* un caractere. Les Poëtes qui ont retranché *Créon* de cette Tragédie n'ont pas senti de quelle importance étoit ce personnage, sans lequel ils ne peuvent suivre la maxime généralement embrassée & établie par les prémiers Maîtres de l'art : ils prétendent, ces Maîtres (mais en ce point je ne sçais si leur avis

est bien sûr) ils prétendent, dis-je ; que lorsque le Héros de la Piece doit succomber à une infortune qu'il n'a pas méritée, il faut adroitement mettre des bornes à la compassion des Spectateurs, en la diminüant par quelque trait qui donnent atteinte ou à la vertu, ou au caractere de ce personnage. En conséquence ils soûtiennent que *Sophocle* a dû rendre *Œdipe* odieux par rapport à *Créon*, & que par là il a satisfait en même tems aux regles de l'art & de la saine raison. Or, si l'importance de ce point est reconnüe, n'est-il pas constant que les Auteurs, qui ont retranché de leur Piece le personnage de *Créon*, s'exposent à faire paroître *Œdipe* trop vertüeux ? d'où il suit que le Spectateur s'irrite plûtôt qu'il ne s'afflige de son malheur. Les Auteurs sont donc

convaincus d'avoir abandonné ce principe: & quoique je ne l'adopte pas moi-même, je ne laisse pas d'être en droit de faire cette remarque; puisque ce principe leur paroît essentiel, pendant qu'il me paroît peu exact: car il est incontestable que dans leurs Pieces *Œdipe* est innocent de tout point; & que tout parricide & incestüeux qu'il est, il n'a rien fait qui mérite qu'on le punisse.

Si l'on pouvoit espérer que nos Modernes voulussent enfin renoncer à certains préjugez qu'ils conservent par une délicatesse outrée, je leur conseillerois encore de faire usage de la Scene dont aucun d'eux jusqu'à présent ne s'est servi; c'est celle dans laquelle *Œdipe*, après s'être crevé les yeux, prie *Créon* de lui amener ses deux petites

filles pour les embraſſer avant que de partir.

Si l'on ſe rappelloit que les deux enfans d'*Inès de Caſtro*, dans la Tragédie de M. de la *Motte*, ont fait rire tout le monde à la prémiere repréſentation; & que ces mêmes enfans ont fait couler les larmes de toute la France dans les trente ou quarante repréſentations que l'on donna tout de ſuite de cette Tragédie, on ne balanceroit pas un inſtant à l'eſſayer.

Ce n'eſt pas ſans fondement, ou par caprice, que je conſeille de faire uſage de la Scene des deux petites filles dans *Œdipe*: j'ai repréſenté, il y a trente ans, une pure traduction de l'*Œdipe* de *Sophocle*; & je ſçais, par expérience, le grand effet que cette Scene fit ſur le Théâtre, & combien elle arracha de larmes.

L'*Œdipe* de M. de *Voltaire*, avec les changemens que je propose, seroit peut-être une des meilleures Tragédies que l'on pût conserver.

LES HORACES.

J'Ai toûjours regardé les quatre prémiers Actes des *Horaces*, comme un Ouvrage comparable, s'il n'est pas supérieur, à tout ce que nous avons de plus excellent en ce genre dans l'antiquité: je ne puis voir sans quelque peine, il est vrai, l'amour de *Camille* pour *Curiace*; les violens transports qu'elle fait paroître à l'occasion de la mort de son Amant, quoi que cet Amant fût destiné à être son époux, sont indécens dans une fille bien née; ils blessent également les sentimens

mens qu'on doit à sa Patrie, & ceux que la bienséance inspire: le sexe en général en est offensé; & tout le monde sent que de pareils exemples doivent être bannis du Théâtre, où ils peuvent faire des impressions dangereuses dans le cœur de la jeunesse.

En retranchant Camille de la Piece, on pourroit y substitüer un autre épisode, qui fournît en même tems la matiere d'un cinquieme Acte, & perfectionnât cette Piece de tout point. Dans cet état la Tragédie des Horaces seroit admirable pour le Théâtre de la Réformation.

SERTORIUS.

SI l'on consulte la Préface de cette Tragédie, personne ne s'imaginera qu'il y ait la moindre

idée d'amour : Le grand Corneille y dit expressément : *Vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passion,* &c. Cependant, c'est l'amour qui fournit les motifs de l'action, des épisodes, de l'intrigue & de la catastrophe. Il semble donc que Corneille, en parlant ainsi, ait voulu faire la critique du goût de son siecle; & qu'il s'excuse auprès de ses Lecteurs de ce que le dessein de sa Piece ne lui a pas permis d'y placer la tendresse & les emportemens si fort à la mode sur la Scene, c'est-à-dire de flatter la corruption générale ; puisqu'il est certain que, du tems de Corneille, aussi bien que de nos jours, on vouloit dans la passion d'amour cette lâche foiblesse qui deshonnore notre Théâtre, en lui faisant perdre cette grandeur & cette auf-

tere majesté, dont les Anciens se servoient si avantageusement pour corriger le vice, & que les prémiers de nos Modernes ont eu si grand soin d'imiter.

Au reste, avec la permission de M. Corneille, je ne trouve pas qu'il ait exécuté, dans le cours de la Tragédie de *Sertorius*, ce qu'il nous annonce dans sa Préface à l'égard des tendresses d'amour & des emportemens de passion. En examinant toutes les Scenes d'amour de cette Tragédie, on verra qu'il n'y a que *Viriate* qui ne démente pas ce que le Poëte a promis : on ne peut presque pas dire qu'elle aime; elle ne veut qu'un mari; elle le veut tel que sa politique & l'intérêt de son ambition le demandent. *Perpenna*, au contraire, fait éclatter toute la tendresse & tout l'emportement que

la paſſion peut inſpirer; &, ſi ce n'eſt pas devant l'objet de ſon amour, parce qu'il n'eſt point à portée de le faire, il les fait éclater, ces deux mouvemens, en toute autre occaſion.

Sertorius, qui eſt ſi vivement amoureux de *Viriate*, quoique dans un âge avancé, & malgré ſon expérience, n'eſt rien moins que tranquille dans ſa paſſion: en ſorte que je ne trouve pas qu'il y ait une aſſez grande différence entre ces deux Amans & les Amans ordinaires de Théâtre; pour que le Poëte ait eu lieu de s'excuſer dans ſa Préface, de n'avoir pas donné dans un excès que l'on auroit peut-être ſouhaitté, en les faiſant extravaguer davantage, & en leur prêtant toutes les fadeurs ordinaires aux Amans de Théâtre.

Je ne parle pas de la paſſion

de *Pompée* pour *Ariſtie* ſa femme répudiée; parce qu'une telle paſſion (qu'oiqu'elle puiſſe paroître ridicule de nos jours) n'eſt que d'un très bon exemple.

Je penſe donc qu'il y a plus d'un endroit où cette Tragédie mérite d'être corrigée, en ce qui concerne la paſſion de *Sertorius* & de *Perpenna*. Corneille, j'en ſuis ſûr, aura ſouhaité, en écrivant ſa Piece, de la porter à ce point de pureté & de perfection que la réforme demande à préſent; mais la crainte de déplaire l'a arrêté. De ſon tems le goût & le cœur de la plus grande partie des Spectateurs étoient également corrompus par l'effet d'une longue habitude à ne voir, ſur le Théâtre, que des perſonnages livrez à tous les emportemens de la paſſion d'amour. Je ſuis même perſüadé qu'il y a en-

de sa protection, & celui-ci ne lui déclarant son amour qu'en cette occasion, le Poëte en auroit tiré une Scene admirable; la surprise dont *Justine* seroit frappée donneroit une grande vivacité au Dialogue, & son caractere ne perdroit rien de son innocence; la mort même de cette Vestale concourroit parfaitement au but naturel de cette Tragédie; elle mourroit sans qu'on eût à lui reprocher qu'elle se tüe moins par vertu & par religion, que par désespoir de la mort de son Amant.

A l'égard de *Géta* qui, non moins innocent que *Justine*, succombe comme elle à leur commun malheur, & dont on dit communément que la mort est la catastrophe de la Piece, je ne suis pas de cet avis; parce que je donne au terme de Ca-

tastrophe un sens tout différent. Je n'appelle pas de ce nom la mort ou la punition d'un homme : le personnage qui forme le nœud de l'action, qui la conduit & qui la termine, est celui, selon moi, sur qui la catastrophe tombe; soit qu'il en périsse, soit qu'il en reste chargé d'opprobre, ou couronné de gloire, suivant que l'action l'exige; je m'explique.

La catastrophe tombe sur *Œdipe*, non pas parce qu'il se creve les yeux; mais parce qu'il est lui-même le sujet de l'action, parce que c'est lui qui y donne le mouvement, & qui la termine; enfin parce qu'il parvient, par toutes ses recherches, à connoître le meurtrier de *Laïus*, & à le punir. Dans la Tragédie de *Britannicus*, c'est *Néron* qui fait tout, & c'est sur lui que tombe

la cataſtrophe : dans *Géta*, c'eſt *Caracalla* : diſons-en autant de *Phédre*, & des autres Tragédies. Si *Britannicus* meurt, quoi qu'innocent ; c'eſt pour ſervir au caractere de *Néron*, & le faire déteſter davantage : Si *Géta* eſt aſſaſſiné, ſans l'avoir mérité ; c'eſt pour mieux peindre la crüauté de ſon frere : ſi *Hyppolite* périt ; c'eſt pour charger le crime de de *Phédre* : ainſi ce n'eſt pas ſur les perſonnages qui meurent que tombe ce qu'on appelle la cataſtrophe ; mais ſur ceux qui commencent & qui conduiſent l'action à une bonne ou à une mauvaiſe fin, & qui excitent le plaiſir ou l'indignation des Spectateurs ſuivant les circonſtances du ſujet.

Il eſt aiſé par là de reconnoître que pluſieurs des Tragédies modernes ſont mal nommées, & que

d'autres le font exactement : par exemple, dans *Héraclius*, c'est ce Prince sur qui tombe la catastrophe, quoique ce soit *Phocas* qui meure; parce que l'action & tout le mouvement des Acteurs n'ont pour objet que la reconnoissance du fils de *Maurice*, & non pas la punition & la mort de *Phocas*, sur lequel cependant on dit abusivement que la catastrophe tombe. *Stilicon* donne le nom à la Tragédie de *Thomas Corneille*, non parce qu'il meurt, mais parce que c'est lui qui commence l'action, qui y donne le mouvement, & qui la conduit à sa fin. *Athalie* est dans le même cas; on peut même dire qu'*Andromaque*, quoiqu'elle ne meure pas, & qu'elle se mêle peu de ce qui se passe, mérite de donner son nom à la Tragédie : je dirai plus,

je trouve la Tragédie de la mort de *Pompée* bien nommée; parce que *Pompée*, quoi que mort avant l'action, sert de motif à tout ce qui se fait; les amours de *César*, & la querelle de *Cléopâtre* avec son frere, n'étant que des épisodes qui naissent de l'action principale. Voilà des Tragédies bien nommées : mais en revanche il y en a une infinité qui le sont mal, telles que *Britannicus*, *Géta*, *Rodogune* & tant d'autres.

Les Modernes pourroient critiquer l'Auteur de la Tragédie de *Géta*; parce que ce Prince, ainsi que *Justine* sa maîtresse, sont représentez trop vertüeux, sans donner lieu à la compassion des Spectateurs de s'affoiblir par la vüe de quelque défaut, suivant qu'ils soûtiennent que les Anciens ont fait: je pense, pour moi, que les Anciens n'ont jamais son-

gé à diminüer la compaſſion des Spectateurs ; car ce ſeroit avoir entrepris de faire violence à la nature, choſe qu'on ne peut leur reprocher. Les Poëtes Grecs n'ont pas voulu contraindre le cœur humain ; & ils ont laiſſé aux Spectateurs toute la liberté de s'attendrir & de fondre en larmes de compaſſion pour tous les Héros qu'ils faiſoient mourir innocens : ce n'étoit que l'ordre du Deſtin qui les condamnoit, & cet ordre étoit le ſeul point que les Spectateurs enviſageoient. *Œdipe* eſt puni du crime qu'il a commis, quoiqu'aveuglé par l'ignorance ; *Oreſte* tüe ſa mere par l'ordre de l'Oracle, & il eſt pourſuivi par les Furies, en punition de ſon crime ; *Hyppolite*, chaſte & vertüeux, meurt par la vengeance du Dieu qui le perſécute, &c. cela devoit arriver, diſoient

les Anciens: &, encore une fois, ce n'étoit que l'ordre du Destin qu'ils avoient en vüe. N'est-il pas clair, après ces réflexions, que les Poëtes Grecs ne prétendirent jamais affoiblir la compassion dont les Spectateurs étoient émûs pour *Œdipe*, pour *Oreste*, pour *Hyppolite*, &c? Ils vouloient que les Spectateurs fussent persüadez de la fatalité forcée, qui entraînoit les hommes comme les Dieux; mais ils ne les empêchoient pas de se laisser aller ensuite à tous les mouvemens de la nature, de gémir & de pleurer sur les malheurs des personnes que le Destin punissoit. Je conclus donc que les personnages qui meurent peuvent être innocens, & que les Spectateurs peuvent s'en affliger tant qu'ils veulent; pourvû qu'à côté de la compassion marche toûjours, sui-

vant le besoin, ou l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu ; & c'est l'effet de ce sentiment, qui constitüe la catastrophe.

La Tragédie de *Géta* est une Piece excellente pour le Théâtre quant aux mœurs ; mais je ne crois pas qu'on puisse se dispenser d'y faire la correction que j'ai indiquée. La Vestale ne doit point avoir d'amour pour *Géta* ; & ce petit changement produira un caractere vertüeux & grand, qui fera un contraste admirable avec le caractere odieux de *Caracalla*. La catastrophe, c'est-à-dire les sentimens de haine & d'horreur qu'on concevra contre l'Auteur de la mort de *Géta* & de *Justine*, en seront plus violens ; & en ce cas les Spectateurs pourront les plaindre l'un & l'autre tant qu'ils voudront : d'un côté, la compassion la plus ten-

dre; de l'autre, l'horreur du crime de *Caracalla* rempliront tout ce qu'on peut ſouhaiter dans une Tragédie.

PENELOPE.

DAns la Tragédie de *Pénélope* le Poëte abandonne la nature, altere l'hiſtoire, & fait violence à la raiſon. Voulant donner une maitreſſe à *Télémaque*; & n'en trouvant point qui fût digne de lui parmi les perſonnages que ſon ſujet lui fourniſſoit, il a mis ſur la Scene une fille d'*Eurimaque* Roy de Samos : par là il affoiblit le ſentiment de vengeance dans *Télemaque* contre le tyran de ſa mere; & en même tems il donne à *Eurimaque* un caractere, biſarement contraſté de tendreſſe & de violen-

ce. De ces deux faux caracteres, il résulte deux fautes considérables. Dans le tems qu'*Ulisse* entreprend de se venger par la mort d'*Eurimaque* & de ses partisans, *Télemaque*, contre toute raison & malgré les Loix de son devoir, cherche à sauver le pere de sa maitresse; &,parce qu'on ne pouvoit pas laisser vivre *Eurimaque*, suivant l'histoire & suivant le bon sens, le Poëte feint qu'il se noye en montant sur un esquif pour aller gagner ses vaisseaux.

Quel désordre & quelle conduite! & cela pour ne point présenter aux Spectateurs un jeune homme tel que *Télémaque*, sans qu'il eût un engagement de cœur. Si le Poëte avoit marché naturellement à son action, sans donner la moindre passion à *Télémaque*, & en ne mettant dans le cœur d'*Eurimaque* d'autre sentiment

timent que celui de l'amour pour *Pénélope*, & de la politique pour s'emparer d'*Itaque*; on auroit eû deux caracteres décidez & vrais en même tems; & les Spectateurs ne seroient pas indécis, pour sçavoir s'ils doivent loüer ou blâmer *Télémaque*, & si la mort d'*Eurimaque* doit leur faire du plaisir ou de la douleur.

Si quelqu'un essayoit d'en faire l'expérience; en ôtant *Iphise* de l'action, & en remettant les deux caracteres dans le point de vüe où ils doivent être, on feroit de *Pénélope* une Tragédie supportable pour le Théâtre de la Réformation.



MEDEE,

par M. de Longepierre.

Le crime, dans cette Tragédie, me paroît être porté au plus haut degré où la méchanceté du cœur humain puisse parvenir. Le divorce, dans ce tems-là étoit, communément en usage: cependant, je suis convaincu que l'histoire de *Médée* n'a été imaginée que pour en corriger l'abus. En examinant cette Tragédie du côté de la passion d'amour, je ne laisserai pas de remarquer ce qui aura rapport à la qualité de l'action & à la conduite, afin d'y démêler si elle est convenable pour notre siecle.

Je pardonne à *Médée* d'être vivement piquée de ce divorce,

ſoit par amour ou par délicateſſe ; & je conſens qu'elle cherche à s'en venger : mais ſon reſſentiment va trop loin ; puiſqu'il en coûte la vie à *Créon* & à *Creuſe*, qu'on pouvoit, en quelque ſorte, excuſer ſur la condeſcendance qu'ils ont pour *Jaſon*. Je conviens auſſi que *Médée* a de fortes raiſons pour s'emporter contre ſon mari infidele & ingrat : mais la vengeance qu'elle en prend, en maſſacrant ſes propres enfans, eſt tout-à-fait barbare & dénaturée ; & je trouve cette action tragique bien atroce, pour être préſentée aux Spectateurs de notre temps.

Il me paroît, au reſte, que cette Tragédie prouve la probabilité du ſentiment que j'ai propoſé, au ſujet de la cataſtrophe dans l'examen de la Tragédie de *Géta*. L'action de la Tragédie

de *Médée*, n'eſt que la vengeance qu'elle prend de l'inſulte que *Jaſon* lui a faite, en la renvoyant; & la cataſtrophe de l'action eſt l'excès de ſon crime; c'eſt ce crime qui ſeul doit attacher les Spectateurs, & faire ſur eux une vive impreſſion. A l'égard de la compaſſion que l'on peut avoir pour les perſonnages qui meurent, elle ne doit point balancer l'horreur que l'Auteur de tant de carnage inſpire; & c'eſt, comme je l'ai déjà dit & comme je le penſe, l'horreur du crime, ou l'amour de la vertu, qui établit la cataſtrophe.

D'un autre côté, ſi les Tragédies (comme quelques Modernes le prétendent) devoient toûjours être nommées du nom de l'Acteur qui y meurt, nous ſerions bien embarraſſez comment nommer la Tragédie qui s'ap-

pelle *Médée*; seroit-ce *Créüse*, *Créon*, *les Enfans*, *Jason* même? non, elle ne peut porter que le nom seul de *Médée*; le crime est son ouvrage, & les massacres ne viennent qu'en conséquence. *Médée* ne meurt pas; mais elle doit être regardée comme la plus méchante des femmes, & la plus crüelle des meres; & son nom sera toûjours en abomination dans la mémoire des hommes. Voilà la catastrophe qui tient lieu de châtiment à *Médée*, & qui est d'une grande instruction pour les Spectateurs; si *Médée* mourroit, je suis persüadé que le Spectateur n'en seroit pas si touché. La mort, qui finit les supplices, est un soulagement pour les malheureux, & une grace pour les scélérats. Le Spectateur, voyant *Médée* rester en vie, ne cesse point de détester l'Auteur

de tant de crimes, & ſent un plaiſir ſecret à eſpérer qu'elle languira long-tems dans des tourmens égaux à ſa méchanceté, s'il eſt poſſible, & dont enfin elle ſera accablée.

On dira, peut-être, que l'expérience nous apprend le contraire de ce que j'avance; puiſque nous ſommes témoins chaque jour que les juſtes ſupplices, décernez aux grands criminels, font ſur les hommes les plus vives impreſſions d'horreur & de compaſſion; pendant qu'ils ne voyent qu'avec répugnance les coupables languir dans les douleurs: mais, ſi on fait réflexion à la différence qu'il y a de voir avec les yeux de l'ame, ou avec les yeux du corps, on ceſſera de faire cette objection.

On ne voit que des yeux de l'ame les évenemens qui ſont

racontez dans un Roman ; ou repreſéntez dans une Tragédie ; mais c'eſt des yeux du corps que l'on voit le coupable exécuté & tourmenté par les mains des Bourreaux : ces deux manieres de voir les objets, doivent y mettre des diſtinctions eſſentielles. Je conviens que dans le dernier cas l'humanité l'emporte, & que l'on ſouhaiteroit de voir finir les ſupplices de ces malheureux ; mais dans l'autre, la compaſſion n'eſt pas ſi forte, l'eſprit & le cœur n'ont pas les mêmes reſſorts : il eſt fort ordinaire de plaindre les hommes qui ſubiſſent la peine de mort ordonnée par la Juſtice ; mais j'ai toûjours vû que l'on ſouhaitoit aux grands ſcélérats des malheurs encore plus grands que ceux qu'on leur fait ſouffrir dans un Livre ou dans une action tragique.

Au reste, je n'exclus pas tout-à-fait cette Tragédie du Théâtre; mais, si on en veut faire usage, je propose une correction. Je ne puis juger de la Tragédie de *Médée*, de M. de *Longepierre*, que par l'impression qu'elle m'a fait à la lecture, ne l'ayant jamais vû représenter: mais, si une longue expérience peut procurer cette sorte d'avantage; j'ose dire que, par rapport à moi, la lecture ne differe guere de la représentation.

Créon peut-être déterminé par des vües d'intérêt & de politique à s'attacher *Jason*, en lui faisant épouser sa fille, ce qui l'oblige à répudier *Médée*; mais, dans tous les tems & dans tous les pays, le spectacle d'une fille qui se détermine à épouser un homme marié, & cela plûtôt par passion, que par devoir, ne peut

peut être que d'un très mauvais exemple,& doit révolter les Spectateurs. La loi naturelle ne permet pas de ſe procurer un bien au préjudice d'un tiers, & la paſſion de *Créüſe*, pour *Jaſon* ne tend qu'à ce but.

Je ſçais bien que l'on m'oppoſera que c'eſt une faute néceſſaire dans cette Tragédie, pour rendre *Créüſe* en quelque façon coupable, & pour affoiblir la compaſſion que l'on pourroit avoir de ſa mort. Cette raiſon pourroit être bonne pour ceux qui ſont les eſclaves des regles; mais je crois qu'elle ne vaut rien pour les partiſans de la raiſon & des bonnes mœurs. Je ne m'embarraſſe pas de ce que produira la compaſſion dans le cœur des Spectateurs; mais je ſuis extrémement touché de l'impreſſion que le mauvais exemple fera dans

leurs esprits. La compassion est momentanée; le mauvais exemple est permanent : ainsi je soûtiens qu'il n'y a rien de si scandaleux que la passion de *Créüse* pour *Jason* marié, & sous les yeux mêmes de sa femme. Un tel exemple dispose les esprits aux infidélitez conjugales; &, si l'on dit que les hommes de tout tems ont un penchant naturel à le suivre, je répondrai que par cette raison même il est moins permis de l'exposer en triomphe sur la Scene; & que, pour ne pas s'écarter d'une regle mal entendüe, on ne doit pas courir le risque de scandaliser un seul Spectateur, quand on supposeroit même qu'il y en a un nombre infini de corrompus.

Je changerois donc entierement le caractere de *Créüse:* loin de la faire amoureuse de *Ja-*

ſon, ce ſeroit une fille modeſte, ſoûmiſe aux volontez de ſon pere : tout au plus, je lui donnerois de l'ambition & de la vanité ; & ce ſeroit par ces motifs qu'elle conſentiroit à devenir la femme d'un Héros tel que *Jaſon* ; non ſans de grandes agitations, par la crainte que ce même Héros ne vint à l'abandonner un jour . comme il abandonnoit *Médée* ; enfin je lui mettrois à la bouche mille traits contre la crüauté des hommes de ſon tems, qui, après avoir abuſé de la ſimplicité & de la bonne foi des filles, ont recours au divorce pour les quitter & les rendre malheureuſes à jamais. De cette façon, le vice ſeroit blâmé, & la vertu exaltée comme elle doit, & comme on eſt indiſpenſablement obligé de faire en toutes occaſions dans la ſocieté, mais par-

ticulierement sur le Théâtre.

La Tragédie de *Médée*, réduite en cet état, me paroîtroit assez convenable pour le Théâtre de la Réformation.

AGRIPPA,

OU LE FAUX TIBERINUS.

LA Piece d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, que M. *Quinault* son Aûteur a nommée lui-même Tragicomédie, a fait longtems mes délices. J'y trouvois la véritable horreur tragique, telle que les Anciens l'ont connüe; mais modifiée à la maniere des modernes, avec un art qui me paroissoit admirable. Peut-être ai-je eu tort de l'avoir tant estimée; &, en effet, il n'est pas impossible que les traits surpre-

nans & les coups de Théâtre, fréquens dans cettePiece, m'ayent fait illusion ; puisque les Acteurs ne courent pas moins le risque d'être séduits, que les Spectateurs. Quoiqu'il en soit, il est tems que l'enchantement finisse ; & que je regarde cette Tragicomédie, non seulement avec indifférence, mais même avec des yeux de critique.

On ne parle, dans toute la Piece, que de l'amour de *Lavinie* pour *Agrippa*, & de l'amour d'*Albine* pour *Tibérinus*, qui passe pour le meurtrier de son frere. J'en ai conclu d'abord que cette Piece n'étoit point susceptible de correction ; parce que jamais, à ce qu'il me paroissoit, l'action ne pouvoit être conduite à sa fin, que par les intrigues d'amour de ces deux Princesses, & j'en étois sincerement affligé : mais, après

avoir bien réfléchi pour tâcher d'exécuter le dessein du Poëte, sans suivre la même route, & par conséquent pour corriger la Piece, en conduisant l'action à sa fin, sans le secours de la passion d'amour; je crois être parvenu à trouver ce que je n'espérois plus de rencontrer.

Quinault nous apprend, dans les prémieres Scenes de sa Piece, qu'il s'étoit déjà parlé de mariage entre *Lavinie* & *Agrippa*, comme entre *Albine* & *Tibérinus*. Il est vrai que, dans le cours de l'action, *Tibérinus* & *Agrippa* ne sont nommez par les Princesses, que comme leurs Amans, sans qu'elles paroissent se rappeller qu'ils avoient été destinez à les épouser. Mais je suis persüadé que *Quinault* à changé d'avis en composant sa Piece; & que s'étant imaginé, par les rai-

ſons que nous avons tant de fois répétées, que le Public ſeroit plus touché de voir les deux Princeſſes pleurer la perte de leurs Amans, que celle de leurs maris, il a préféré la ſatisfaction de plaire, en ſe prétant au penchant de la nation, à la gloire d'inſtruire & de corriger.

Je penſe donc que, pour rendre cette Piece digne du Théâtre de la Réformation, il faudroit faire ce que *Quinault* eût fait s'il avoit ſuivi ſon prémier projet ; & qu'il ſuffiroit que *Lavinie* & *Albine* ne parlaſſent jamais d'*Agrippa* & du *Roy*, que comme de leurs époux ; puiſqu'en effet leur mariage étoit arrèté, & devoit ſe conclure au retour des Princes, après leur expédition : pour lors tout ce qu'elles diroient (ſoit à propos d'amour ou de vengeance) ſe-

roit autorisé; & il n'y auroit rien à reprocher à la Piece, si ce n'est peut-être quelques expressions de tendresse qu'il faudroit ou changer ou retrancher; mais l'ouvrage seroit très-aisé : & nous avons déja nommé bien des Tragédies dans la classe des Pieces à corriger, qui demandent un plus grand travail. La Tragicomédie d'*Agrippa* ou du faux *Tiberinus*, mise en cet état, me paroîtroit très convenable pour le nouveau Théâtre.

ROMULUS,

DE *M.* DE LA *MOTTE*.

LA passion d'amour que M. de la *Motte* nous présente dans la Tragédie de *Romulus*, est d'une espece à laisser long-

tems en suspens, si cette Piece est digne ou n'est pas digne du Théâtre de la réforme, & si l'on doit ou la conserver ou la rejetter.

Il n'est guere possible à l'homme de garantir son cœur de toutes passions : tout ce qu'il peut faire est de leur en disputer l'entrée ; & si elles y entrent malgré sa résistance, de les combattre sans cesse, & de ne jamais y succomber : c'est pour cela que sentir une passion n'est point un crime, ne pas la réprimer, en seroit un. *Hersilie*, dans la Tragédie de *Romulus*, aime avec innocence ; parce qu'elle aime, pour ainsi dire, malgré elle : mais elle cache son amour avec soin, & même elle n'en parle pas ; parce qu'elle veut tout tenter pour vaincre sa passion. *Hersilie* fait donc tout ce que la vertu la plus sé-

vere peut exiger d'elle; & si elle parle à la fin, c'est la situation qui l'y force; puisqu'elle se voit exposée à perdre ou son pere ou celui qu'elle aime, dont l'un des deux ne peut éviter de périr dans le combat singulier résolu entr'eux, & juré à la face des Autels.

Je n'ai pû me résoudre à condamner un pareil amour; d'autant plus que, dans toute la Tragédie, il n'y a point de ces Scenes molles & efféminées, qui tendent à corrompre le cœur, & contre lesquelles je me suis tant de fois & si vivement déclaré.

Il est vrai que, malgré toutes ces raisons, je n'ai pas osé non plus placer cette Piece dans le nombre de celles que l'on peut conserver. Dans les Scenes entre *Romulus* & *Hersilie*, je trouve du côté de *Romulus* des expref-

ſions de ſentiment vives & tendres, qui me paroiſſent devoir être ſupprimées. Je ne répete point que ces ſortes de corrections doivent être faites avec grand ſoin. Lorſque la Tragédie de *Romulus* ſera lavée de ces ſortes de taches, je croirois qu'elle pourroit ſe conſerver pour le Théâtre de la Réformation.

JUGURTHA,

Tragédie de M. de la Grange Chancel.

DAns mes examens précédens j'ai placé, parmi les Pieces que je conſerve, des Tragédies qui, ſûrement, ont encore plus beſoin que celles de *Jugurtha*, d'une recherche exacte & rigoureuſe, pour être purgées de quel-

ques expreſſions trop vives : j'aurois donc pû conſerver celle-ci telle qu'elle eſt ; mais des gens plus délicats que moi trouveroient peut-être quelque choſe à reprendre dans les Scenes d'amour qui ſe paſſent entre *Artemiſe*, *Ilione* & *Adherbal* : c'eſt ce qui m'a obligé de la mettre dans le rang des Tragédies à corriger, après l'avoir examinée avec la derniere ſévérité.

Il ſemble d'abord que cette Piece ne nous préſente pas une paſſion d'amour, telle que nous la demandons pour le Théâtre de la réforme ; c'eſt-à-dire, une paſſion qui porte à de ſi grands excès qu'elle inſpire l'horreur, & devienne par là propre à corriger & à inſtruire : cependant, ſi on y fait attention, on trouvera que cette prémiere impreſſion n'eſt pas conforme à la vérité.

L'amour d'*Artemiſe* & celui d'*Ilione* paroiſſent très raiſonnable & très permis ; car *Artemiſe* eſt promiſe en mariage à *Adherbal*, & elle l'aime par devoir autant que par goût. *Jugurtha* veut épouſer *Artemiſe* & donner à ſon rival ſa fille *Ilione*, qui eſt par là ſuffiſament autoriſée à aimer *Adherbal* que ſon pere lui deſtine & qu'elle va épouſer. Malgré cela, les amours de ces deux Princeſſes, quelques raiſonnables qu'ils ſoient, ſont infiniment malheureux; puiſqu'elles ſe tüent toutes les deux après la mort de leur Amant.

On pourroit donc en conclure que la paſſion d'amour de la Tragédie de *Jugurtha* ne doit inſpirer aux Spectateurs que de la compaſſion, & que la compaſion eſt plus propre à corrompre qu'à corriger : j'en conviens, & même je tâcherai de le prouver dans

l'éxamen du Cid; mais le cas me paroît très différent. La passion d'amour dans *Artemise* & dans *Ilione* n'inspire pas une simple compassion dénüée d'horreur; car le Spectateur ne peut se dispenser de se souvenir que, si ces deux Princesses n'avoient pas aimé avec une extrême violence, elles ne se seroient pas tuées après la mort de leur Amant : ainsi leur exemple, par l'horreur qu'il cause, n'est pas moins instructif que celui d'*Hermione* & de *Pyrrhus* dans la Tragédie d'*Andromaque*.

Pour ce qui est de la passion de *Jugurtha*, on ne peut pas disconvenir qu'elle ne soit infiniment instructive par son excès; parce que c'est le transport effréné de sa passion, qui donne la mort à son rival, à sa Maitresse & à sa propre fille, en même tems.

Je trouve donc cette Tragédie très-bonne pour le Théâtre de la Réformation, ou telle qu'elle est, ou en y corrigeant le peu d'expressions qu'on pourroit y appercevoir en l'examinant scrupuleusement.

AMASIS,

DE M. DE LA GRANGE.

LA Tragédie d'*Amasis* peut être comptée parmi les meilleures Tragédies modernes que nous ayons; &, si je la place dans la classe des Tragédies à corriger, ce n'est que pour une seule Scene qui me paroît en avoir besoin.

Dans la derniere Scene du prémier Acte, *Arténice* avoüe à sa confidente qu'elle aime

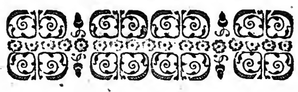
paſſionément l'étranger que ſon pere a retiré pendant trois jours dans ſa maiſon de campagne, & qu'elle a vû par hazard. Un amour ſi violent & ſi ſubit n'eſt pas décent dans une fille; je crois qu'il faudroit le modérer; &, puiſqu'enfin il eſt néceſſaire qu'*Arténice* ſoit prévenüe pour *Séſoſtris*, je crois qu'il faut faire naître & faire augmenter cette paſſion par degrez dans le cours de l'action.

L'inclination d'*Arténice* pour *Séſoſtris*, ſans le connoître, paroît d'une certaine façon autoriſée : & dans la Scene VIIe. du troiſieme Acte, la Reine lui dit que leur mariage étoit déjà réſolu : ſur ce principe, on peut ſauver ce prémier mouvement d'inclination pour une perſonne qu'*Arténice* ne connoît pas; puiſqu'à la fin il ſe trouve que cet inconnu

inconnu eſt *Séſoſtris* lui-même. Tout cela fait voir avec quelle réſerve il faut ménager une pareille déclaration d'amour, ſi on veut garder les bienſéances & le vraiſemblable en même tems.

Enfin, *Amaſis* eſt une bonne Tragédie, & qui, de toute façon (après les petites corrections dont nous venons de parler) mérite d'être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.





CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

LE CID.

LES critiques & les apologies qu'on a faites de la Tragédie du *Cid*, me dispensent d'en parler en détail : quelque défaut qu'on puisse y remarquer, le *Cid* sera toûjours une Piece remplie de beautez. Ce ne sont pourtant pas là les beautez dont je voudrois qu'on fit usage sur la Scene ; elles seroient admirables dans un Roman : quant au Théâtre de la Réforme, il n'adopteroit jamais une passion d'amour telle que celle de *Chi-*

mene & de *Rodrigue*; & ne permettroit pas à un Amant de tüer le pere de sa Maîtresse, ni à la Maîtresse d'épouser ensuite son Amant: outre que ce sont là des objets qui, selon moi, ne devroient jamais être présentez aux Spectateurs; les chemins par où l'on passe, pour arriver à ces excès, avec tant de Scenes de tendresse, ne sont propres qu'à corrompre le cœur humain; &, quant à moi, je ne l'admettrois point, quelque correction qu'on pût y faire.

BERENICE.

Racine, dans la Préface de cette Tragédie, nous dit: » Que ce n'est point une nécessité qu'il y ait du sang & des » morts dans une Tragédie; qu'il

» suffit que l'action en soit gran-
» de, que les Acteurs en soient
» héroïques, que les passions y
» soient excitées, & que tout s'y
» ressente de cette tristesse, ma-
» jestüeuse qui fait tout le plaisir
» de la Tragédie.

Je ne crois pas que l'on puisse disconvenir de la vérité de ce principe; mais, soit dit avec tout le respect dont je suis pénétré pour ce grand homme, ne pourroit-on pas demander si, dans sa Tragédie, on trouve tout ce qu'il juge lui-même être nécessaire dans une Piece où il n'y a ni mort, ni sang répandu? Il me semble que nous voyons tous les jours des exemples d'un Héroïsme semblable à celui de *Titus* dans des hommes d'une condition médiocre & même de la plus basse extraction, dont les uns quittent leur Maitresse, pour

un autre mariage plus avantageux à leur fortune, & les autres facrifient à leur Maîtreffe des partis beaucoup plus confidérables. Il me paroît donc que, fi c'eft là ce qui fait la grandeur de la Tragédie de *Bérénice*, il y a bien à rabattre du principe que l'Auteur établit dans fa Préface.

M. *Racine* ajoûte enfuite: » Tout s'y doit reffentir de cette » trifteffe majeftüeufe qui fait le » plaifir de la Tragédie. » C'eft encore cette majefté que je ne trouve pas dans la trifteffe de *Bérénice*; car, en écoutant les plaintes qui lui échappent, loin d'y reconnoître la douleur d'une Reine, je n'ai cru entendre qu'une jeune fille abandonnée de fon Amant. Voilà ce que produit l'amour; comme cette paffion eft égale dans tous les cœurs, il eft bien rare que le Spectateur puiffe s'en

former une idée convenable à la majesté tragique. On pourroit aussi examiner si la passion d'amour, telle qu'on la représente dans cette Tragédie, c'est-à-dire dans un degré ordinaire, peut fonder une grande action : mais, sans entrer dans ce détail, je me contenterai de dire, qu'une action tragique de cette nature (malgré la supériorité avec laquelle *Racine* l'a traitée) ne peut inspirer que des maximes dangereuses, pour apprendre à métaphysiquer sur une passion, dont les suites peuvent aisément devenir funestes. J'avoüe sincerement que je ne conseillerai jamais de conserver *Bérénice* pour le Théâtre.



POMPE'E.

EN faveur des grandes beautez que l'on trouve dans cette Tragédie, je voulois la mettre au rang de celles qui, avec des corrections, peuvent rester au Théâtre : mais pour la corriger, je n'ai trouvé que deux moyens également difficiles, ou il falloit ne faire jamais paroître *Cléopâtre* sur la Scene, ou retrancher tout ce qui concerne les amours de *César* avec *Cléopâtre* : mais, outre que ç'étoit là une correction trop considérable, elle n'auroit peut-être pas suffi pour rendre cette Piece soûtenable sur le Théâtre de la Réformation. Les circonstances des amours de *César* & de *Cléopâtre* sont si généralement connües, que toutes

les précautions, qu'on pourroit prendre pour les déguiser, deviendroient inutiles. Je pense donc que le meilleur usage que l'on en puisse faire, c'est de laisser aux curieux le plaisir d'en goûter les beautez à la lecture, plûtôt que de s'obstiner à la faire représenter sur aucun Théâtre, quelque correction qu'on y fasse.

MITHRIDATE.

IL n'y a que la corruption du siecle qui ait pû faire tolérer, sur la Scene, la passion d'amour traitée de la maniere dont elle l'est dans *Mithridate*. Deux freres amoureux de la fiancée de leur pere! Je ne m'arrête pas au mérite de l'Auteur, pour avoir bien traité un sujet si épineux; je ne regarde que le sujet en lui-même;

même; car, il eſt bien moins queſtion au Théâtre de la Réformation de ſçavoir ſi les Auteurs ont de l'eſprit, que d'être aſſuré que leurs Pieces ſont extrémement correctes pour les mœurs, & ne peuvent cauſer aucune mauvaiſe impreſſion dans le cœur des Spectateurs. Si donc l'amour de *Mithridate* a fait paroître dans cette Piece beaucoup d'eſprit & d'imagination, je dis qu'il les a employez en pure perte, puiſqu'au lieu de corriger & d'inſtruire, il ne nous préſente que de mauvais exemples, & qu'il donne de mortelles atteintes aux bonnes mœurs & à la bienſéance. Je ne crois donc point que la Tragédie de *Mithridate* puiſſe, en aucune façon, être conſervée.

RODOGUNE.

LES hommes qui ont le plus d'efprit, envifagent fouvent les mêmes chofes fous des faces très différentes. *Racine* dans la Tragédie de *Bérenice* fait confifter la grandeur d'ame de *Titus* à triompher de l'amour, & à facrifier fa Maîtreffe à l'Empire de Rome. Au contraire *Corneille* dans *Rodogune* a placé cette même grandeur d'ame dans le fentiment oppofé, & l'on voit *Antiochus* & *Seleucus* renoncer également à l'Empire, pour conferver leur Maîtreffe. Par là ces deux grands Hommes ont bien fait fentir la vérité de ce que j'ai dit dans l'examen de *Bérenice:* & je crois, qu'après avoir étudié foigneufement le cœur de l'hom-

me, on conviendra qu'ils ont raiſon tous deux; cependant, cette réflexion ne m'empêchera pas de penſer, qu'il ne faudroit jamais choiſir dans les foibleſſes de l'amour des ſujets dignes de la majeſté tragique.

Les Tragédies Grecques me font faire une obſervation; les Anciens ont établi l'ambiton pour motif de l'action tragique, & quelquefois la paſſion d'amour auſſi, dans le deſſein de la rendre inſtructive, comme j'ai dit. Dans *Œdipe*, *Iphigenie*, *la Thébaïde*, &c. ce n'eſt que l'ambition, qui fait la paſſion des Héros; *Phedre* & *Andromaque*, ce n'eſt que l'excès de la paſſion d'amour, qui fait le motif de l'action tragique: ainſi je ſuis porté à conclure qu'il n'y a que l'ambition & l'amour qui puiſſent fournir des ſujets convenables à la Tragédie. Les

Modernes ont ſuivi les Anciens: comme eux, ils ont fait l'ambition & l'amour la baſe de la Tragédie; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'ont pû altérer ni dégrader l'ambition, parceque cette paſſion eſt toûjours conſtamment la même, au lieu qu'ils ont avili l'amour : ne le traitant jamais en grand, mais dans la fadeur & dans le foible dont cette paſſion eſt ſuſceptible.

Je pouſſerai donc mes réflexions plus loin & je dirai, que la haine, la vengeance, la diſſimulation, l'avidité de l'or, & toutes les paſſions humaines ne me paroiſſent pas dignes du Cotturne, & qu'il faut les abandonner à la Comédie; les hommes n'ont attaché la grandeur d'ame qu'à l'ambition, & les autres paſſions ils les ont caracteriſées de foibleſſes; il n'y a donc que l'am-

bition qui convienne à la majesté tragique : & si nous voulons y associer l'amour, que ce soit (je le répete encore) dans le fort & le grand de la passion, comme *Phedre* & *Andromaque*, & non pas dans le foible, comme *Bérenice*, *Rodogune* & tant d'autres Héroïnes des Tragédies modernes.

Dans la Tragédie de *Rodogune* je trouve, que la méchanceté de *Cléopâtre* (qui fait le motif de l'action) ne tire son origine que de sa basse jalousie contre *Rodogune*, & de la haine qu'elle a conçüe pour elle craignant de la voir monter sur son Trône, parce qu'elle a inspiré de l'amour à ses deux fils. *Rodogune* de son côté ne me paroît pas avoir plus de grandeur d'ame que sa rivale, lorsqu'elle prend le parti, pour se venger, de faire assassiner *Cléo-*

pâtre : ainſi tout ce que ces deux femmes entreprennent, ne me paroît point s'accorder avec la grandeur des perſonnages tragiques.

Je ferai mention, en paſſant, de l'art du Poëte pour préparer l'attentat que prémédite *Rodogune*, quand elle veut faire aſſaſſiner *Cléopâtre :* l'Auteur, qui a ſenti la baſſeſſe d'une telle action, s'eſt imaginé de la relever & de la rendre digne du tragique par l'horreur extraordinaire que *Rodogune* inſpire en la propoſant. Cette Princeſſe exige de ces deux Amans, tous deux enfans de *Cléopâtre*, de tüer leur mere, & elle engage ſa main & ſa foi à celui des deux qui lui obéïra. Une pareille idée eſt bien terrible, & je m'en rapporte aux Spectateurs, de quelque nation qu'ils ſoient.

Je déteſte ſur tout le tableau

qui pendant toute la Tragédie eſt ſans ceſſe devant mes yeux, de deux freres qui aiment *Rodogune* & qui nous préſentent preſque à la fois des traits d'un Héroïſme manqué, & d'une véritable foibleſſe. Je me diſpenſerai de faire un examen plus détaillé de cette Tragédie; mais elle ne me paroît point du tout convenable pour être admiſe au Théâtre de la Réformation.

LE COMTE D'ESSEX.

DE tous les ſujets qu'on a choiſis pour en faire des Tragédies, ſoit dans l'Hiſtoire, ſoit dans les Romans, je ne crois pas que l'on puiſſe en trouver un, où la paſſion d'amour ſoit plus vivement marquée qu'elle l'eſt dans l'Hiſtoire véritable, qui fait

le fond de la Tragédie du *Comte d'Essex*. Si l'on examine l'amour d'*Elisabeth*, & la peinture qu'en fait *Elisabeth* elle-même dans la prémiere Scene, on sera forcé de reconnoître cette vérité. La La Reine dit à sa confidente :

L'amour par le respect dans un cœur enchaîné,
Devient plus violent, plus il se voit gêné ;
Mais le Comte en m'aimant n'auroit eû rien à craindre ;
Je luis donnois sujet de ne se point contraindre .....

Tilney la confidente de la Reine, lui répond :

FILNEY.

Mais je veux qu'à vous seulle il cherche enfin à plaire ;
De cette passion que faut-il qu'il esespére ?

ELISABETH.

Ce qu'il faut qu'il espére ? & qu'en puis-je espérer,
Que la douceur de voir, d'aimer, de soupirer ?
. . . .
. . . .
Je sçais que c'est beaucoup de vouloir que son ame
Brûle à jamais d'une inutile flâme,
Qu'aimer sans espérance est un cruel ennui ;
Mais la part que j'y prends doit l'adoucir pour lui ;
Et lorsque par mon rang je suis tyrannnisée,
Qu'il le sçait, qu'il le voit, la souffrance est aisée ;
Qu'il me plaigne, se plaigne & content de m'aimer . . . . .

On voit aisément par ces Vers, que d'un côté la passion *Elisa-*

beth eſt très vive & peu circonſpecte, pour ne pas dire quelque choſe de plus: de l'autre, qu'elle eſt tout-à-fait romaneſque. Les avances qu'*Eliſabeth* avoit faites au Comte, à ce qu'elle dit elle-même, ſuffiſoient pour bannir de l'ame du Comte toute peur & toute contrainte, en l'engageant à ne point ſe gêner: cependant, l'effet de cette paſſion devoit ſe borner à ſe voir & à ſoûpirer, & le *Comte d'Eſſex*, content d'adorer *Eliſabeth*, d'en être charmé, de la plaindre & de ſe plaindre lui-même, ne pouvoit, ſans l'offenſer, ſe permettre rien de de plus. Quel mélange de corruption & de vertu!

La paſſion d'amour, ſoit qu'on la montre du côté du vice ou du côté de la vertu, ne corrigera jamais, ſi elle s'écarte de la nature. Lorſqu'*Eliſabeth* dit,

qu'elle a donné lieu au Comte de ne rien craindre & sujet de ne point se gêner, le Poëte a suivi parfaitement la nature, & selon ce principe, il établit une maxime très-capable de séduire & de corrompre le cœur des Spectateurs; mais l'austére vertu dont la Reine fait parade ensuite lorsqu'elle dit, que pour toute récompense de son amour le Comte doit être content de la voir, de soupirer, de la plaindre & de se plaindre, cette austére vertu, dis-je, n'est capable que d'égayer l'Auditeur en le faisant rire d'une maxime que le penchant de la nature ne nous inspire pas: ainsi cette belle vertu est étalée sur la Scene en pure pérte.

Quant à la passion de la Duchesse d'*Irton*, qui aime le Comte, qui en est aimée, & cependant

qui ſe marie à un autre, le motif en eſt trop politique pour qu'on puiſſe en tirer quelque inſtruction ; tout au plus elle peut être utile à quelque confidente de haute volée, qui ſe trouveroit dans le cas de la Ducheſſe.

A l'égard de la paſſion du Comte pour la Ducheſſe, il me paroît que malgré la conſtance avec laquelle le Comte y eſt fidele, elle ne fait pas d'impreſſion. Un Héros, tel que lui, devroit-il uniquement ſe lamenter comme un homme du commun? Au ſurplus, on ne peut pas déméler quel obſtacle l'amour de la Reine apporte à la nouvelle paſſion du Comte: & tout cela jette une telle indifférence ſur la ſituation du *Comte d'Eſſex*, qu'on eſt indécis, ſi on doit plûtôt le plaindre que le blâmer.

L'amour, traité avec cette eſ-

pece d'inaction, ne fera jamais une grande impreſſion ſur les Spectateurs, ſoit pour l'inſtruction, ſoit pour le mauvais exemple; ainſi ce que l'on peut faire de mieux, ſelon moi, eſt de ne jamais expoſer aux yeux du Public une Piece dont le fond & le dialogue ne préſentent qu'une paſſion illicite, ſoit de la part de la Reine, ſoit de la part de la Ducheſſe; quoiqu'elle ne porte pas de grands coups ni en bien ni en mal.

PHEDRE.

LE deſir de ne point perdre un ſi excellent ouvrage m'avoit fait renger cette Tragédie ſous la claſſe de celles qu'on peut corriger. J'avois cherché à me convaincre moi-même, qu'on

peut rendre instructive une passion aussi criminelle que celle de Phedre; la critique juste & solide d'un de mes amis m'a éclairé & m'a fait revenir à mon prémier sentiment, qui étoit de croire cette Piece insoutenable sur le nouveau Théâtre; sur tout quand je donne l'exclusion à des Tragédies qui, en comparaison de celle de Phedre, mériteroient presque d'être placées parmi celles que je conserve.

C'est donc après un nouvel examen que j'abandonne cet ouvrage, quelque admirable qu'il me paroisse d'ailleurs, & que j'en fais le sacrifice à la juste délicatesse des bonnes mœurs, qui courroient, à mon avis, trop de risque si on en permettoit la représentation.



ALEXANDRE LE GRAND.

ALéxandre eſt la ſeconde Tragédie de M. *Racine*. On convient généralement que dans le grand nombre des hauts faits d'*Aléxandre*, la conquête des Indes, & la victoire remportée contre *Porus* eſt le plus glorieux de ſes exploits: c'eſt ce point hiſtorique que Racine a traité dans ſa Tragédie. On ne s'imagineroit jamais que ce grand exploit d'*Aléxandre*, fût annéxé à l'action de la Piece comme une épiſode. En effet, l'amour de *Porus* & de *Taxile* pour *Axiane*, & l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* font le nœud de l'action, & la victioire d'*Aléxandre* contre *Porus* n'en occupe que la plus petite partie.

Racine juſtifie l'amour d'*Aléxandre* pour *Cléofile* par l'autorité de *Juſtin ;* mais s'il peut en parler comme Hiſtorien, je crains bien qu'il ne puiſſe pas le défendre comme Poëte tragique. La paſſion d'amour, qui du temps de *Racine* s'étoit ſi généralement emparée du Théâtre, peut ſeule l'excuſer d'en avoir fait uſage avec tant de profuſion.

En effet, je crois que ſi on repréſentoit *Aléxandre* ſans amour, les Spectateurs s'en accommoderoient mieux, quoi que l'Hiſtoire fût en droit de s'en plaindre. Voir *Aléxandre* attendri, ſoûpirant, doucereux auprès d'une femme, il ſemble que cela ne s'accorde point avec la haute opinion que nous avons de ce Héros ; *Aléxandre* n'eſt connu généralement que du côté de la grandeur d'ame, de la magnanimité

mité & du courage, & le foible de la paſſion d'amour paroîtra toûjours en défigurer le caractere.

Bref, la morale & l'inſtruction que les Spectateurs peuvent tirer de cette Tragédie, ſe réduiſent à cette maxime ; que dans les plus vertueux & les plus grands Héros, non ſeulement la paſſion d'amour eſt excuſable, mais que d'une certaine façon elle eſt même néceſſaire ; maxime inſoutenable & très pernicieuſe : ainſi je ne crois pas que l'*Aléxandre* de M. *Racine*, puiſſe jamais convenir au nouveau Théâtre.

VENCESLAS.

LA Tregédie de *Venceſlas* de *Rotrou* nous préſente la paſſion d'amour dans un point de

vüe qui de notre tems ne ſeroit jamais ſouffert ſur le Théâtre. La paſſion de *Ladiſlas* naît du vice & non de la vertu : telle éoit la licence de la Scene du tems de *Rotrou* ; mais les Poëtes tragiques depuis lui ont toûjours fait ou tâché de faire acroire aux Spectateurs que l'amour dans leurs Tragédies étoit enfanté par la vertu.

Ladiſlas aime la Ducheſſe *Caſſandre*, & aſpire à la poſſéder comme maitreſſe & non pas comme épouſe ; ſa paſſion éffrenée le tranſporte juſqu'à le rendre furieux. La fermeté & la vertu de la Ducheſſe (qui a horreur d'un tel Amant) produiſent dans *Ladiſlas* le changement qui le réduit à la demander pour épouſe. *Caſſandre* qui craint de ſe lier avec un homme dont les paſſions ſont ſi vives, l'ayant dé-

testé comme Amant, le refuse comme mari.

Si l'amour condamnable de *Ladislas* reçoit le salaire qui lui est dû, la vertu de *Cassandre* n'est point exempte de reproches, & ne peut servir de modele, parce que le Poëte n'a pas donné à cette vertu la pureté & l'éclat nécessaire pour la rendre digne d'être admirée & d'être imitée. En effet, dans le tems que la Duchesse résiste à *Ladislas*, elle aime l'Infant *Aléxandre* son frere au point de consentir à l'épouser en secret & à l'insçu du Roy. On ne sçauroit excuser la Duchesse d'avoir donné son consentement à ce mariage clandestin ; ainsi je ne vois pas de quelle façon on pourroit s'y prendre pour corriger les deux inconvéniens qui se trouvent dans cette Tragédie, & qui sont

d'un ſi mauvais exemple.

Je n'aurois pas même parlé de cette Tragédie, ſi *Venceſlas* ne ſubſiſtoit encore ſur le Théâtre, pendant que les autres ouvrages de *Rotrou* ſont abandonnez, & ſi de tems on n'en donnoit la repréſentation : c'eſt apparemment par reconnoiſſance pour un ouvrage qui eſt du nombre de ceux dont la bonne Tragédie Françoiſe a reçu le ton, mais qu'elle a bien perfectionné depuis, ſurtout du côté des mœurs.

BAJAZET.

SI l'on jugeoit de cette Tragédie ſeulement par le lieu de la Scene & par l'action qui y eſt repréſentée, il n'y a perſonne qui ne lui refusât ſon ſuffrage pour le Théâtre de la Réformation;

En effet, le lieu de la Scene eſt le Serrail du Grand Seigneur, & l'action ne roule que ſur l'amour de deux femmes pour un homme; *Bajazet* aime & eſt aimé d'*Atalide*, & *Roxane* eſt auſſi amoureuſe de *Bajazet*. Comment ſur ce ſimple expoſé, pourroit-on héſiter à la rejetter ?

M. *Racine* a cependant pris toutes les précautions & a employé tous les expédiens poſſibles pour détruire la commune opinion, qu'il ne ſe paſſe, en fait d'amour au Serrail, que des intrigues d'une nature à ne pouvoir jamais être admiſes ſur le Théâtre de la réforme. Son *Atalide* eſt une jeune Princeſſe du ſang Ottoman élevée dès ſon enfance avec *Bajazet*, & qui ne l'aime pas moins qu'elle en eſt aimée, s'étant flattez également tous deux qu'ils ſeroient mariez en-

ſemble quelque jour. De l'autre côte *Roxane*, qui aime *Bajazet*, quoi qu'elle ſoit Sultane favorite du Grand Seigneur, ne travaile à faire monter ſon Amant ſur le Trône, qu'à condition qu'il l'épouſera.

On ne pouvoit rien imaginer de plus adroit pour donner un air de bienſéance à un amour, qui n'eſt pas moins vif que tendre. Auſſi, malgré tout l'art d'un ſi grand maitre, cette Piece me paroît toûjours non ſeulement hors d'état d'être repréſentée telle qu'elle eſt ſur le Théâtre de la réforme; mais de plus, je ne crois pas poſſible de la corriger, quand même je connoîtrois quelqu'un d'aſſez hardi pour réformer M. *Racine*. On trouve à chaque inſtant dans *Bajazet* les expreſſions les plus vives & les plus touchantes: elles ſont, pour ainſi

dire, l'ame de la Piece, qui par conséquent, ne peut jamais faire dans l'ame des Spectateurs d'autres impressions, que celles de la molesse & de la corruption ; je ne la crois donc point susceptible de correction, ni digne en aucune maniere du Théâtre de la Réforme.

ASTRATE ROY DE TYR,

DE M. QUINAULT.

J'AI déja déclaré plus d'une fois que que je ne prétendois point examiner les Tragédies dans tous les points qui pourroient mériter d'être critiquez, mais seulement par rapport à la passion d'amour, & à tout ce qui intéresse les mœurs. J'ai exactement tenu parole, & si mes Lec-

teurs en doutoient, il me feroit aisé de les détromper, & de leur faire voir qu'il y a nombre de Pieces qui pêchent par des défauts d'imagination & de conduite, que je me suis bien gardé de relever : suivant ce principe, je dirai librement ce que je pense sur l'*Astrate* de M. *Quinault*.

Ce n'est pas une bonne Tragédie, & c'est l'amour mal imaginé, selon moi, qui lui fait tort. *Agenor*, la *Reine* & *Astrate*, qui sont les principaux Acteurs de la Piece, sont tous les trois amoureux; leur conduite est si folle, qu'ils ne méritent pas moins que les Petites-Maisons. Leurs caracteres sont faux dans l'héroïsme, dans le politique & dans l'amour même; C'est l'amour qui produit tout cela, & c'est de ce point que partent toutes les extravagances qu'ils font.

Ce

Ce qui ne me détermine pas moins à mettre la Tragédie *d'Astrate* dans la classe de celles qui sont à rejetter : c'est la morale qui regne dans cette Piece ; elle est remplie de maximes très pernicieuses, & même quelquefois impies. Je suis persuadé que la Tragédie d'*Astrate* non seulement seroit rejettée du Théâtre de la Réformation, mais que tout le monde, après un mûr éxamen, la bannira même des Théâtres d'aujourd'hui, fussent-ils encore moins épurez qu'ils ne sont.



SIXIEME PARTIE.

DE LA COMÉDIE.

PArmi le grand nombre de passions & de vices qui assiegent, pour ainsi dire, l'humanité, il y en a plusieurs qui la deshonorent, ou pour le moins qui la couvrent de honte ; il paroît donc qu'il faut éviter de mettre sur la Scene des Tableaux qui peuvent scandalizer les Spectateurs & leur nuire.

Il est vrai qu'il faut une grande précaution & beaucoup de discernement pour faire le choix des passions & des vices dont on peut faire usage sur le Théâtre; mais je ne conviens pas qu'on

doive en bannir sans distinction toutes ces passions & tous ces vices qui peuvent être dangereux sur la Scene. Je sçai que les Poëtes Comiques n'ont besoin que du ridicule des hommes pour faire rire les Spectateurs; mais si de plus ils ont la loüable intention de corriger & d'instruire, alors ils auront tort de se borner à mettre le ridicule des hommes sur la Scene, ils ne feront qu'effleurer l'écorce, & n'iront pas jusqu'à la racine du mal. Il ne suffit pas en éffet de traiter des sujets tels qu'un Joüeur, un Jaloux, un Glorieux, & autres de cette espece, il faut attaquer aussi les Menteurs, les Avares, les Imposteurs, &c.

Je conviens qu'il y a des passions & des vices qu'il seroit pernicieux d'éxposer aux yeux de la jeunesse, & dont il seroit à sou-

haiter qu'elle ignorât même le nom. Comme il ne m'eſt pas permis de parler plus ouvertement ſur cetre matiere, je me contenterai de rapporter deux éxemples, qui ſuppléeront, en quelque ſorte, à ce que je pourrois dire.

Ariſtophane fit paſſer *Socrate* pour Athée dans une de ſes Comédies, & il n'en fallut pas davantage pour occaſionner enſuite la mort de ce Philoſophe. *Moliere* peignit ſi vivement l'hypocriſie, qu'outre le ſcandale que cette peinture cauſa parmi les plus ſages, ſi par malheur il y avoit eü quelque hyppocrite de bien averé dans la Ville, le peuple l'auroit déchiré.

Ce ne ſont pas là des vices que la foibleſſe humaine enfante, ce ſont des crimes, & il n'eſt pas permis à un particulier d'en parler ni en ſecret, ni en public;

C'est aux Tribunaux préposez pour maintenir les Loix, & pour décerner les punitions que méritent les Prévaricateurs, qu'il appartient d'en prendre connoissance.

A l'égard de la passion d'amour, pour la rendre instructive sur le Théâtre, on trouvera plus de difficulté dans la Comédie que dans la Tragédie. Une action comique soit qu'elle nous donne le vrai, ou qu'elle nous présente le vraisemblable, ne peut jamais avoir d'autre objet que de peindre les hommes tels que nous les voyons. Or, parce que les hommes sont corrompus, il arrive ordinairement que dans la Comédie on nous représente l'amour ou indécent, ou déraisonable.

Autant cette passion est étrangere à la Tragédie, autant on

peut dire qu'elle eſt naturelle à la Comédie. En effet tous les hommes, dans quelqu'état qu'ils ſoient, à tout âge, de tout rang & de tous caracteres ſont ſujets à la paſſion d'amour : cette vérité reconnüe fait que les Poëtes ſe croient autoriſez dans l'uſage où ils ſont de l'établir comme le fondement, & comme la ſeule paſſion qui doit regner ſur la Scene ; les Spectateurs en conviennent, & voilà pourquoi elle y domine impérieuſement, tant dans les intrigues que dans les caracteres. Je me flatte d'avoir démontré combien cette paſſion eſt dangereuſe, & combien il importe à la République de la dépoſſéder de ſon empire.

Si tout le monde eſt éſclave de l'amour, il ne faut pas que le Théâtre contribüe à rendre cet éſclavage encore plus rude &

plus général; il faut au contraire qu'il fournisse aux hommes des secours pour leur en faire connoître tout le poid, toute la foiblesse & même l'indignité. Dans cette vüe on doit traiter la passion d'amour de la même maniere qu'on traite les autres passions sur la Scene.

Tous les Acteurs reprochent à l'Avare son avarice; ils en font de même au Joüeur, au Jaloux, au Négligent & à tous les autres personnages ridicules & vicieux qu'on entreprend de corriger sur le Théâtre: & à la fin de la Piece chaque vice & chaque ridicule se trouve puni & corrigé: pourquoi ne fait-on pas la même chose lorsqu'on y traite la passion d'amour? Pourquoi la fait-on triompher toûjours sur la Scene, comme si elle ne méritoit pas la moindre correction? Car les

amours les plus irréguliers font toûjours heureux à la fin par le mariage. Quelle méthode!

C'eft précifément comme fi dans la Comédie de l'*Avare*, la caffette ne fe retrouvoit pas, (1) & que lors du dénoüement de la Piece le Roy envoya à *Harpagon* pour le confoler du vol qu'on lui a fait, quatre fois autant d'argent qu'on lui en a pris : ou que dans la Comédie du Joüeur un ami donnât à *Valere* deux mille piftoles, pour le mettre en état de joüer encore, & de regagner ce qu'il a perdu. Que di-

(1) On ne peut s'empêcher de remarquer que c'eft un défaut dans l'*Avare* de ce que la caffette fe retrouve ; la paffion favorite d'*Harpagon* étant l'avarice, il auroit fallu pour rendre la Piece inftructive, que cette avarice eut été punie, & *Harpagon* ne l'étant que du côté de fon amour, qu'il eft forcé de facrifier, s'en confole bientôt avec fon argent.

roit-on dans le Parterre de pareils dénoüemens ? on droit sûrement que l'Auteur fait le contraire de ce qu'il doit faire : qu'il ne sçait pas son métier, puisqu'il va contre les regles de la raison & du bon sens : qu'il blesse les bonnes mœurs, loin de les faire respecter : qu'il mérite d'être regardé comme un séducteur qui approuve le vice, en confirmant le vicieux dans le mal par le succès, enfin qu'il faut le bannir comme un ennemi de la République.

Il me paroît qu'on ne peut se dispenser de dire la même chose au sujet de la passion d'amour, lorsqu'elle est traitée d'une maniere qui blesse les bonnes mœurs & les devoirs de la société. Si malheureusement il est commun de trouver des hommes corrompus sur cet article

(comme nous avons dit) il y a de l'inhumanité à les affermir dans la corruption, & les Poëtes qui agiſſent ainſi manquent au devoir de bons Citoyens.

Par ce motif, dans mes Reglemens de Réformation, j'exclus la paſſion d'amour du Théâtre, éxcepté les cas où elle eſt inſtructive & où elle corrige; parce que j'ai ſenti que les hommes ſur cet article ont du moins beſoin de cerrection, autant que ſur celui de l'avarice, de la vanité, de la jalouſie, & de toutes les autres paſſions.

Suivant ce principe on croira que je vais rejetter tout le Théâtre comique de nos jours; je ſerois aſſez porté à prendre ce parti: cependant je veux examiner ſi parmi les Pieces qui ſubſiſtent il y en a quelques-unes qui méritent d'être conſervées, & ſi, dans

la corruption générale du Théâtre, on peut trouver quelque Comédie où la passion d'amour soit traitée d'une maniere instructive comme je viens de le proposer.

COMEDIES A CONSERVER.

LE MISANTROPE

DE *MOLIERE*.

SUivant mon systême j'approuve la Piece du *Misantrope*: j'y trouve deux vices fortement attaquez, la Coquetterie, & la Misantropie, dont le premier est commun & fournit bien des exemples dans Paris, & l'autre est singulier & très-rare : il me paroît que tous les deux sont fort instructifs & fort propres à corriger de la maniere que *Moliere* les a traitez.

La Coquetterie de *Célimene* eſt punie par la honte & par l'abandon de ſes Amans : & le *Miſantrope* de ſon côté a ſa bonne part de la punition que méritoit ſon imprudence de s'être attaché à *Célimene* par prédilection, lui qui haïſſoit tout le genre humain. Voilà, à ce que je crois, la correction & l'inſtruction que l'on doit chercher dans une fable dramatique.

Je ne puis m'empêcher de remarquer un trait du génie de Moliere, qui, à mon avis, mérite l'applaudiſſement des connoiſſeurs. On voit clairement que dans ſa fable il n'a enviſagé que la correction des mœurs ; marchant toujours vers ce but, il ne s'eſt pas contenté de donner un caractere inſtructif à ſon principal Acteur, & de le punir par la perte de ſon bien, & par les

mocqueries de ſes amis: il a voulû que les caracteres épiſodiques de ſa Piece ne continſſent pas moins d'inſtruction que le caractere principal: c'eſt ce qui fait que *Célimene* n'eſt pas moins punie de ſa coquetterie qu'*Alceſte* de ſa miſantropie.

A la réſerve donc de quelque penſée, & de quelques expreſſions, qui ont grand beſoin d'éxamen & de correction, je crois que la Comédie du *Miſantrope* mérite d'être conſervée, & qu'elle eſt très digne d'être admiſe au Théâtre.



LE CHEVALIER JOUEUR,

DE DUFRESNY.

J'AI examiné un nombre considérable de Comédies dans le déſſein de trouver un exemple de la façon dont il faut traiter la paſſion d'amour pour la rendre inſtructive. Le *Miſantrope* dont nous venons de parler, n'eſt pas une Piece où cette paſſion paroiſſe avec les défauts contre leſquels je me ſuis ſi fort révolté; les Amans de la Coquette aiment plûſtôt en petits Maîtres & en étourdis, qu'en hommes véritablement amoureux : *Célimene* fait ſon métier, & le *Miſantrope,* quoique paſſionné, traite l'amour ſuivant ſon caractere qui influë beaucoup ſur ſa paſſion, ce que le grand *Moliere* n'a pas négligé

en travaillant : je cherchois donc dans une Comédie un de ces éxcès de la passion d'amour qui portent les Amans à tout tenter pour se satisfaire : qui les rendent aveugles : en un mot un de ces éxcès qui font regarder les Amans comme des insensez, & qui leurs attirent tout à la fois l'indignation & la compassion des Spectateurs, & je l'ai trouvé à la fin.

LE *Chevalier joüeur* de M. *du Fresny* est une Comédie, à mon avis, des plus instructives : il ne s'agit que d'amour dans toute la Piece, mais on n'y trouve aucune de ces Scenes de tendresse si communes dans les Comédies de ce siecle, & dont le poison est si dangereux pour la jeunesse, qui n'étant pas, ou ne

voulant pas être sur ses gardes; l'avale à long traits: on n'y voit que l'éxcès de la passion.

Angélique est cent fois en danger de sacrifier son bien & son repos à cette passion en concluant son mariage avec le Chevalier: j'en ai tremblé pour elle en lisant la Piece; enfin on peut nommer l'amour d'*Angélique* plûstôt une frénésie qu'une passion; la raison, la délicatesse & tous les égards de la vie civile sont incapables de l'en détourner: elle veut s'embarquer quoiqu'elle courre un risque presque inévitable de périr: heureusement *Angélique* se sauve du naufrage; mais ce n'est ni par raison, ni par réfléxion qu'elle se sauve, on la tire de l'abîme malgré elle; on lui conseille d'éxiger de son Amant, comme une condition de leur future mariage,

ge, qu'elle demeurera maitresse de son bien : il ne l'accepte pas. *Angélique* ouvre les yeux, & s'apperçoit qu'il ne vouloit l'épouser qu'afin de se ménager dans ses richesses une ressource pour le jeu, elle l'abandonne & se marie avec un autre.

Il est constant que sur le Théâtre la punition doit être proportionnée au vice, & qu'il faut qu'elle soit telle que le vicieux la mérite. Pour peu que l'on réfléchisse sur la Piece du *Chevalier joüeur*, on trouvera que la punition tombe également sur la passion du jeu & sur la passion d'amour. Le *Chevalier* est puni en ce que n'épousant pas *Angélique*, il est reduit à une indigence éxtrême; le Spectateur cependant peut soupçonner que la punition du Joüeur ne sera peut-être que momentanée; qu'il peut gagner con-

ſidérablement le lendemain, & trouver encore quelque jeune perſonne qui ait la foibleſſe de l'épouſer & qui le rende maitre d'une riche dot. Il n'en eſt pas de même d'*Angélique*: comme ſa foibleſſe a été éxtrême, ſa punition peut auſſi durer toujours: elle eſt maitreſſe à la vérité de s'éloigner des parens, des amis & des domeſtiques, qui lui ayant donné de bon conſeils, pourroient lui en rappeller le ſouvenir; mais elle eſt mariée à un homme très-ſage, qui l'a toujours conſeillée comme un pere: pour qui elle a une éſtime infinie, & avec qui elle doit paſſer le reſte de ſes jours. Combien ne fera-t'elle point de réfléxions humiliantes! Si elle a quelques momens heureux dans leſquels elle pourra ſe dire, *quel bonheur pour moi de n'avoir pas épouſé le Chevalier!*

dans mille autres la raiſon ajoûtera, *quoi que je m'y fuſſe éxpoſée par mon imprudence :* en voilà bien aſſez pour mortifier ſon amour propre, & par conſéquent pour faire marcher ſa punition à côté de ſon plaiſir.

Enfin les jeunes gens qui ſont maitres de leur cœur, ne peuvent remporter de la repréſentation de cette Comédie que des exemples capables de les fortifier dans la vertû : & ceux qui ſont tyranniſez par la malheureuſe paſſion de l'amour, peuvent apprendre à éviter les riſques qu'ils courent, & à déteſter les éxcès où elle porte ceux qui s'y livrent. Lorſqu'on met ſur le Théâtre la paſſion d'amour parvenüe à de tels éxcès, c'eſt, à mon avis, une grande leçon pour les Spectateurs.

LES FEMMES SÇAVANTES,

QUand pour la prémiere fois j'ai résolû d'étudier les Ouvrages de *Moliere*, je me proposai uniquement de découvrir & de suivre pas à pas le génie de ce grand homme dans la production de ses Fables de Théâtre; bientôt je fûs convaincû qu'il avoit porté si loin la perfection de son Art, que non content de m'en faire un modéle pour mon usage particulier, je crû devoir communiquer au Public mes réfléxions pour autorizer, par l'exemple d'un si grand maître, ce que j'ai écrit en matiére de Théâtre. Aujourd'hui que je me vois forcé de l'exami-

ner ſur l'article des mœurs je ne puis me diſpenſer de faire précéder une remarque qui me paroît auſſi juſte que néceſſaire.

Moliere dans le plus grand nombre de ſes Pieces a été imitateur, il n'a inventé que la moindre partie de ſon Théâtre ; j'obſérve donc que lorſqu'il a imité, ſi la ſource où il puiſoit n'étoit pas pure, ſes Comédies ne ſont pas aſſez corréctes : & de là vient qu'il nous a donné pluſieurs Pieces où les bonnes mœurs ne ſont pas toujours régulierement conſervées ; au contraire lorſqu'il a invênté, il nous a fait connoître combien il étoit éxact obſervateur des regles de l'honnête homme, en reſpectant les égards de la Société civile, & en ne donnant que des Pieces utiles pour la correction des mœurs. Dans la ſuite de mes éxamens,

j'aurai occasion de parler de quelques-unes des imitations de *Moliere*, elles feront, à ce que je crois, sentir la vérité de ce que j'avance.

La Comédie des *Femmes Sçavantes* est une production du génie de *Moliere* uniquement : & il me paroît que dans cette Piece il n'y a rien qui puisse être exclûs du Théâtre de la Réformation, à l'éxception cependant de deux ou trois éxpressions trop hardies & qu'il sera fácile de changer.

On y voit de l'amour, j'en conviens; mais il seroit à souhaiter que tous les amours de Théâtre, & que toutes les Scenes des Amans ne s'éloignassent point de la Méthode qu'on obsérve dans les *Femmes Sçavantes*. *Clitandre* aime *Henriette* dans toutes les regles de la bienséan-

te; il la demande en mariage à ſon pere qui la lui accorde, & la mere ſeule y forme oppoſition, parce qu'elle veut la marier à un autre. A l'occaſion de cet obſtacle Moliere donne de grandes leçons aux Spectateurs.

Il y critique la trop foible complaiſance d'un mari pour ſa femme, & l'orgüeilleuſe ſuperiorité qu'une femme veut avoir ſur ſon mari. La ſotte vanité d'*Armande* qui, parce qu'elle eſt ſçavante regarde avec horreur les liens du mariage, n'en eſt pas mieux traitée voyant ſon Amant devenir le mari de ſa ſœur: & dans le perſonnage de *Triſſotin*, on trouve de même une belle inſtruction pour ceux qui ne cherchent que leur intérêt en ſe mariant.

J'admire ſurtout le grand art de *Moliere* dans un point de cette

fable. *Ariste* qui donne de si bonnes Leçons aux Maris trop foibles pour leurs femmes, dans la conversation qu'il a avec son frere *Chrisale*, n'est pas un trait bien surprenant pour les gens du métier; mais que *Moliere*, pour conserver le caractere de *Chrisale* qui molit & qui tremble devant sa femme, ait trouvé le moïen de lui faire dire à sa femme même tout ce qu'un mari férme par raison peut & doit dire en pareil cas, & cela par l'organe d'une autre personne telle que *Martine*: c'est un trait de génie incomparable, & je ne me souviens pas d'en avoir vû de pareil ni avant ni après *Moliere*.

Enfin le caractere de *Chrisale* d'un bout à l'autre, peut servir d'école à tous les Auteurs de Comédie de Caractere; cet homme ne se dément jamais, & dans

le

le cours de la Piece toutes les fois qu'on l'éxcite à parler avec vigueur, & qu'on parvient à l'échauffer contre sa femme, dans le tems même qu il prend son parti & qu'il est dans la plus grande colere, on voit toujours ce qui en arrivera lorsque sa femme paroîtra devant lui.

Mais j'entre ici dans un détail qui n'est point de mon sujet : il suffit de ce que j'ai dit d'abord pour juger que la Comédie des *Femmes Sçavantes* est très convenable pour le Théâtre de la Réformation.

LES PRE'CIEUSES RIDICULES,

LA Préface que *Moliere* a mise à la tête de cette Piece m'a toujours supris : ce n'est pas que je soupçonne sa bonne foi ; mais il me semble qu'il affécte un peu trop de modestie en doutant du succès que ces *Précieuses Ridicules* devoient avoir à l'impression ; car s'il dit vrai, il a cetainement grand tort : j'aime donc mieux croire qu'il connoissoit fort bien tout le mérite de sa Piece & que la politique le faisoit parler ainsi, du moins autant que la modestie. C'étoit la premiere fois qu'on l'imprimoit & sentant de quelle conséquence il étoit pour lui de se faire connoître par un ouvrage

diſtingué & digne de la réputation de ſon Auteur, il a été reéllement fâché qu'à ſon inſçû on imprimât cette bagatelle dont on lui avoit dérobé le Manuſcrit.

La Comédie des *Précieuſes Ridicules* eſt un ouvrage parfait dans le genre de la farce, & un original qui devroit ſervir de modelle à quiconque veut écrire des Pieces dans ce goût. Malheureuſement les Poëtes ont pris un autre chemin, qui ſans contredit s'éloigne infiniment du but de la farce, & qui cependant réüſſit quelquefois, parce qu'ordinairement leurs Pieces ſont pleines de traits de médiſance ſous le nom de critique; Et par la raiſon que la paſſion d'amour la plus irréguliere plaît ſur le Théâtre aux Spectateurs corrompus, de même la médiſance ou la ſa-

tyre y eſt applaudie & y fait rire, à cauſe de la méchanceté du cœur humain qui n'aime que trop à entendre déchirer ſon prochain.

Les mœurs des hommes en général ſont l'objet naturel de la Comédie qui les critique pour les corriger ; mais il y a pourtant une eſpece de mœurs, que la Comédie ne ſçauroit peindre ſans ſe dégrader , & qui n'appartient qu'à la farce ; ſi l'on ſçavoit traiter comme il faut la bonne critique, & diſtinguer ce qui convient à la farce, on feroit des ouvrages fort utiles à la République. Je citerai pour unique exemple les *Précieuſes ridicules* de *Moliere* qui a ſçû ſi bien manier ſon ſujet, que de ſon tems même, les Précieuſes étoient devenües bien rares. Enfin cette farce eſt admirable pour la correc-

ction des mœurs, & le grand *Moliere* le sçavoit aussi bien que moi, quoiqu'il en dise. Je suis donc d'avis de la conserver sur le Théâtre de la Réformation.

✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽✽

LES FASCHEUX,

J'Ai parlé ailleurs trop au long de cette Comédie, pour m'étendre de nouveau sur son sujet; cependant afin de faire connoître précisement ce que je pense de cette Piece par rapport au Théâtre de la Réforme, je ferai une observation unique. C'est qu'on n'y trouve pas une seule Scene de femmes; & quoi qu'*Eraste*, le héros de la Piece, soit amoureux d'*Orphise*, & la recherche en mariage, il ne voit pourtant sa maitresse que pendant un

instant, encore cet instant lui donne-t'il un motif de jalousie assez bien fondé en apparence. Il n'a donc pas même le tems d'exprimer sa passion, ni *Orphise* de lui faire connoître si elle y est sensible.

En un mot je ne trouve rien dans cette Comédie qui ne soit conforme aux regles les plus séveres de la bienséance ; & par conséquent très digne d'être représenté sur le Théâtre de la Réformation.

COME'DIES A CORRIGER.

L'AVARE DE MOLIERE.

JE me flatte d'avoir démontré dans le premier Chapitre de cet ouvrage combien la Comédie de l'*Avare* telle qu'elle est,

est contraire aux bonnes mœurs; par tout ce que j'ai dit sur les amours de *Cléante* & *Elise* les deux enfans d'*Harpagon*, il semble que je devois en conséquence placer cette Piece dans la classe des Comédies que je rejette. Cependant les beautez de cet ouvrage & le fruit que les Spectateurs peuvent retirer du caractere de l'*Avare*, m'ont obligé à souhaiter qu'elle pût être corrigée.

J'ai indiqué ailleurs (1) les sources où *Moliere* a puisé pour construire sa Piece, & je n'ai pas craint d'avancer dans l'examen de la Comédie des *Femmes Sçavantes*, que ces sources étant infectées, il n'étoit pas étonnant que l'ouvrage de *Moliere* s'en

(1) Observation sur la Comédie & sur le génie de *Moliere*. Paris.

reſſentit: l'entrepriſe de corriger la Comédie de l'*Avare* en eſt devenüe bien plus difficile pour moi. J'avoüe donc que je ne connois aucun expédient qui ſoit abſolument bon & ſûr pour y parvenir ; cependant pour éviter toute éſpece de reproche, je dirai librement mon ſentiment, ou, pour mieux dire, je propoſerai ce qui m'en paroît de plus ſimple, de plus naturel & de plus aiſé ; le voici.

La prémiere Scene de l'*Avare* eſt celle qui renférme & porte avec elle tout le fardeau du ſcandale & du mauvais éxemple. On eſt inſtruit dans cette Scene que *Valere* s'eſt déguiſé en Domeſtique pour entrer dans la maiſon au ſervice d'*Harpagon* pere de ſa Maîtreſſe, & cela du conſentement de la fille. Cette Scene eſt priſe de la Comédie Italienne

de *Lélio & Arlequin Valets dans la même maiſon*, qui a fournit de même à *Moliere* les épiſodes de *Cléante*, *d'Eliſe* & de *Maître Jacques*, avec la Scene de la Caſſette. Je penſe que pour en ôter le mauvais exemple, & pour décharger *Eliſe* du blâme qu'elle mérite pendant toute la Piece, cette prémiere Scene devroit être tournée tout différamment de ce que *Moliere* a fait.

Eliſe en paroiſſant ſur le Théâtre devroit commencer par reprocher à ſon Amant l'indigne ſtratagême qu'il avoit éxecuté en ſe déguiſant & entrant comme Domeſtique chez ſon pere, non ſeulement ſans avoir obtenu auparavant le conſentement de ſa Maîtreſſe, mais même malgré elle, puiſqu'elle lui avoit ordonné expreſſément de renoncer pour jamais à ce projet, lorſqu'il

lui en avoit fait confidence.

Valere de son côté peut s'excuser auprès d'*Elise*, en disant que son intention a été uniquement de gagner la bienveillance d'*Harpagon*, ce à quoi il est déjà presque parvenü, quoi qu'il ne soit que depuis deux jours auprès de lui, parce qu'il n'a perdü aucune occasion de flatter sa passion pour l'argent; il peut ajoûter que son dessein est de persüader à son pere, avec le tems, de consentir à marier sa fille, chose à laquelle peut-être il ne penseroit jamais pour s'épargner la dot qu'il faudroit lui donner en la mariant : qu'en attendant il auroit le tems d'avoir des nouvelles de ses parens, comme on lui en faisoit espérer, & qu'en cas qu'il parvint à les trouver, il se flattoit que le goût qu'*Harpagon* auroit pris pour lui, le détermi-

neroit aiſément en ſa faveur par préférence à ſes Rivaux ; d'autant plus qu'il croiroit être en droit de lui moins donner qu'à tout autre.

Eliſe n'eſt par contente de ces raiſons, parce qu'elle conçoit clairement que rien au monde pourra mettre ſon honneur à couvert, lorſque la démarche de *Valere* ſera rendüe publique ; on l'accuſera toujours avec fondement d'y avoir donné ſon conſentement, & par conſéquent on la croira coupable, &c... d'ailleurs *Eliſe* a raiſon d'être offenſée de ce que *Valere* ne lui a point obéi, & n'eſt point ſorti de la maiſon ſelon ſes ordres dès le premier moment qu'elle a ſçu qu'il y demeuroit.

Valere ſe jette aux pieds d'*Eliſe* pour lui demander pardon de ſa déſobéiſſance. & lui pro-

met avec ferment qu'à l'avenir il éxecutera à la lettre tout ce qu'elle lui ordonnera.

Elise lui réitére l'ordre qu'elle lui avoit déja donné de n'entrer jamais dans une chambre où elle se trouveroit seule; elle lui défend d'oser jamais lui parler à l'écart, même devant des Témoins; enfin elle veut que si dans le térme de huit jours, il n'a pas des nouvelles de ses parens, il trouve un prétexte pour sortir de la maison: & supposé qu'il n'en sortit point, elle jure (malgré les favorables dispositions où elle est en sa faveur) de le découvrir elle-même à son pere pour le faire chasser, ou de s'enfermer dans un Couvent, afin de ne le plus voir de sa vie, &c.. *Valere* promet de lui obéir en tout: le reste de la Scene fera les éxpositions néçessaires à la Piece,

& les autres Scenes ſuivront le plan de la premiere à l'égard de *Valere* & *d'Eliſe*.

L'amour de *Cléante* & de *Marianne* peut être conſervé tel qu'il eſt dans *Moliere*, en tâchant ſeulement de le rendre encore plus pure & plus innocent. Pour ce qui eſt de la querelle entre le pere & le fils à propos de l'uſure & du mariage du Vieillard avec *Marianne*, il faut en ſupprimer & changer pluſieurs expreſſions qui ſont trop fortes, & même très indécentes dans la bouche d'un fils, quelque ſujet de plainte qu'il puiſſe avoir contre ſon pere.

Avec les corrections que je propoſe, ou de ſemblables & ſurtout de meilleures que tout autre pourroit imaginer, je crois que la Comédie de l'*Avare* peut être conſervée pour le Théâtre de la Réformation.

LA MERE COQUETTE,

IL y auroit de l'injuſtice à ne pas avoüer que cette Comédie de *Quinault* eſt bien imaginée & bien conduite; mais quant à l'article des bonnes mœurs, il ne paroît pas que l'Auteur en ait été occupé autant qu'il l'auroit dû, puiſque le principal perſonnage de ſa Piece eſt inſoutenable de ce côté-là, & ſuffiroit ſeul pour exclure la *Coquette* de tout le Théâtre, où l'on aura pour but d'inſtruire en divertiſſant.

Laurette Servante d'*Iſmene* (qui eſt le perſoſonnage en queſtion) eſt auſſi de très mauvais exemple; elle fait cent fourberies pour broüiller la fille de ſa Maîtreſſe avec *Acante* ſon amant,

à qui elle avoit été promiſe, parce que *Crémante* pere d'*Acante*, eſt devenu amoureux de la prétendüe de ſon fils & veut l'épouſer. De l'autre côté, *Iſmene* Maîtreſſe de *Laurette* ſans avoir aucune aſſurance de la mort de ſon mari, ſe dit veuve & prétend épouſer *Acante* l'amant de de ſa fille. *Laurette*, par ordre de ſa Maîtreſſe, fait de ſon mieux pour donner des preuves de la mort de ſon vieux Maître, & ne travaille pas moins vivement, à la ſollicitation de *Crémante*, pour rompre toute intelligence entre les deux Amans.

Fourberies, menſonges, faux témoignages, & tout ce qui peut lui ſervir pour venir à ſes fins eſt mis en œuvre par *Laurette*: & ſon rôle eſt d'autant plus indécent, qu'elle agit toujours, non-ſeulement par le motif d'un bas

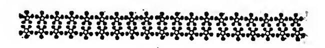
intérêt, mais encore par une forte inclination pour le mal.

Si l'on corrigeoit ce rôle de *Laurette*, ſi elle paroiſſoit forcée à faire ce qu'elle fait, & qu'elle plaignit ceux à qui elle nuit en déteſtant la néceſſité où elle eſt de prêter ſon ſecours à ſa Maîtreſſe pour une ſi mauvaiſe fin, la Piece ſeroit inſtructive. On y verroit dans *Crémante* & dans *Iſmene* la punition que reçoivent & méritent ceux qui, dans un âge mûr, n'ont pas honte de s'abandonner aux paſſions de la jeuneſſe. Et dans le perſonnage même de *Laurette* on apprendroit combien ſont blâmables les Maîtres qui par autorité, & ſouvent par violence, éxigent de leurs Domeſtiques des ſervices qu'ils ne leurs rendent que malgré eux, & jamais ſans concevoir une juſte

horreur.

horreur pour ceux qui les forcent à les leur rendre.

Sans cette correction je n'hésiterois pas à mettre cette Piece au rang de celles qui doivent être rejettées, parce que je sens vivement tout le mal que le mauvais exemple de *Laurette* peut causer.



LES PLAIDEURS.

LA Comédie des *Plaideurs* de M. *Racine*, est la Piece la plus singuliere que j'aye trouvée dans tous les Théâtres de l'Europe : il y corrige deux passions, qui à la vérité paroissent rarement dans le monde, mais qui ne sont jamais médiocres dans ceux qui s'y laissent entraîner.

Les Juges ordinairement exer-

cent leur Charge ou avec une attention ſcrupuleuſe, ou avec une vicieuſe nonchalance. On croiroit qu'il ne peut pas y en avoir un ſeul qui ſouhaitât avec empreſſement d'avoir des Procès à juger, & l'on s'imagineroit plûtôt qu'un tel emploi eſt regardé comme une gêne très pénible & très ennuyeuſe. Il eſt cependant vrai qu'il ſe trouve auſſi des Juges qui ont la fureur de juger: tant il eſt conſtant que la malice des hommes peut ſe faire une paſſion des choſes même les plus ſérieuſes, & en apparence les moins ſatisfaiſantes.

D'un antre côté l'on entend bien des clameurs contre l'uſage & la néceſſité d'avoir des Procès: & généralement tout le monde voudroit les éviter en s'accommodant à l'amiable pour ne pas ſe ruiner & pour ne pas ſe

charger des peines & des inquiétudes d'esprit qu'ils apportent : cependant il n'est que trop vrai qu'il y a des personnes qui ne sçauroient vivre sans Procès, qui les cherchent, & qui sûr des prétextes très frivoles, attaquent leurs parents, souvent même leurs amis, seulement pour avoir le plaisir de plaider.

M. *Racine*, avec tout l'art dont il étoit capable, a tourné ces deux passions en ridicule ; en sorte que depuis *Moliere*, j'ai peine à croire que le vrai stile de la Comédie se soit conservé nulle part aussi bien que dans la Comédie des *Plaideurs*.

Malheureusement il y a un amour dans la Piece, & cet amour est traité d'une façon qui le rend suspect de pouvoir faire de mauvaises impressions. *Léandre* aime *Isabelle*, fille de *Chi-*

caneau, & ne se flattant pas qu'en la demandant en mariage les deux peres puissent y consentir, puisque *Dandin* pere de *Léandre* est si emporté par la passion de juger, & *Chicaneau* pere d'*Isabelle* par la passion de plaider, il a recours à un déguisement pour faire signer à *Chicaneau* le Contrat de mariage, lui faisant croire que c'est un papier de procédure. Quoiqu'on en puisse dire pour excuser une pareille conduite on ne parviendra jamais à la justifier du côté des mœurs, & il en résulte toujours qu'elle est d'un très mauvais exemple pour les jeunes gens.

Il faut donc corriger si l'on peut cet amour, & sans cela la Piece des *Plaideurs*, quelque charmante qu'elle soit d'ailleurs, ne peut absolument être admise sur le Théâtre de la Réformation.

LA RE'CONCILIATION NORMANDE,

DE *M.* DU FRESNY,

CEtte Comédie me paroît éxcellente ; le Poëte entreprend de corriger un défaut qui, ſelon le titre de ſa Piece, paroît particulier à une Province, & par cette raiſon on pourroit s'imaginer que l'inſtruction ne ſeroit pas générale pour des Spectateurs de tout pays ; cependant ſi l'on y prend bien garde on s'appercevra que ce défaut n'eſt que trop commun, & que malheureuſement en tout pays on trouve des parens & des freres qui ne vivent pas en bonne intelligence & même qui ſe détéſtent mutuellement. Ainſi je ne doute pas que

l'instruction contenüe dans cette Comédie ne soit réellement d'une grande utilité pour tout le monde.

L'amour de *Dorante* & d'*Angélique* a besoin de quelque correction : les visites que *Dorante* fait au Couvent où *Angélique* est enfermée, & la vivacité impétueuse avec laquelle ils se témoignent leur passion, méritent aussi une juste critique : & au surplus, quelque changement qu'on y fasse, il ne nuira jamais à l'intention du Poëte, pourvû qu'on ne touche point au fond de la Piece, qui après ces légers changemens me paroît très digne du Thäâtre de la Réformation.



LE COCU IMAGINAIRE.

CEtte petite Piece eſt un des bons morceaux du Théâtre de *Moliere* par l'art admirable avec lequel elle eſt tournée & dialoguée : il eſt vrai qu'elle a beſoin d'être corrigée en bien des endroits, & particulierement dans la deuxieme & la dix-ſeptieme Scene de la Piece ; l'une contient le détail que la Servante fait ſur le mariage, & on y trouve des penſées trop libres : dans l'autre ce ſont des réfléxions que *Scanarelle* fait à propos du Cocüage. Outre ces deux endroits il y a nombre d'autres expreſſions dans le cours de la Piece qui ſont choquantes, & qu'on n'oſeroit pas écrire de notre tems, même ſur

notre Théâtre tel qu'il eſt. Je demande donc qu'on retranche, ou du moins qu'on corrige ces endroits, & pour lors cette Piece ſeroit très bonne pour le nouveau Théâtre : elle corrige un défaut commun à preſque tous les hommes qui prennent aiſément l'allarme ſur de fauſſes apparences, & ſe livrent ſouvent à des réſolutions imprudentes & dangereuſes.

COME'DIES A REJETTER.

L'ECOLE DES MARIS.

AUtant cette Piece eſt admirable par le génie de *Moliere* ſon Auteur, autant je la trouve de mauvais exemple & pernicieuſe pour les mœurs. En effet,

effet, elle renferme mille leçons des ruſes dont une fille peut faire uſage pour faire connoître à ſon Amant ſes intentions afin de tromper ſon Tuteur qui veut l'épouſer. Cette Piece eſt tirée d'une nouvelle de Boccace(1) que tout autre que *Moliere* n'auroit jamais tenté de mettre ſur le Théâtre, & la copie a conſervé les traits & les motifs empoiſonnez de l'original.

Je n'en dirai pas d'avantage, parce que ſi je voulois expliquer les raiſons qui me forcent à rejetter l'*Ecole des Maris*, je ſerois obligé de rappeller les endroits les plus dangereux de cette Piece; & je ne crois pas qu'il me convienne de faire revivre des idées que je condamne. Quand

(1) La troiſieme Nouvelle de la troiſieme Journée du *Décameron*.

L'ECOLE DES FEMMES.

CEtte Comédie eſt le contre-pied de la précédente: dans l'*Ecole des Maris* c'eſt l'eſprit qui ſert la paſſion, & dans l'*Ecole des Femmes* c'eſt la paſſion qui donne de l'eſprit : l'une & l'autre de ces Pieces ſemblent être imaginée tout éxprès pour gâter le cœur & pervertir l'innocence de la jeuneſſe la mieux élevée ; les filles d'eſprit & les innocentes y trouvent également des leçons très dangereuſes ſur un point qui ne devroit jamais être traité devant les jeunes gens, & moins encore ſur le Théâtre que par tout ailleurs. Enfin ce ſont deux Pieces qui ne devroient jamais trouver d'Auditeurs ni de Spectateurs, parce que la morale

en eſt déteſtable, & doit bléſſer toutes ſortes de perſonnes.

Les gens de talent & de goût diront ſans doute que c'eſt un grand malheur de ne pas trouver des éxpédiens pour corriger ces deux Pieces, qui du côté de l'art & du génie, ſont des modeles ſi parfaits & ſi propres à ſervir d'Ecole aux Poëtes : peut-être même me reprochera-t'on de ne l'avoir pas tenté; mais je réponds qu'après les avoir éxaminées avec ſoin je les ai trouvées telles que je les avois d'abord enviſagées, c'eſt-à dire non ſuſceptibles d'aucune correction; quant aux Poëtes qui les regreteront, je les exhorterai à les étudier dans leurs cabinets, à condition néanmoins qu'ils ſe propoſeront ces deux Comédies, autant comme des modeles à fuïr par rapport aux

mœurs, qu'à imiter par rapport au talent.

✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻✻

GEORGE DANDIN.

LA ſimple lecture de cette Piece fait ſentir qu'elle ne peut être admiſe ſur un Théâtre où les mœurs ſont reſpectez, d'autant plus que la repréſentation donne encore plus de force aux mauvais éxemples qui n'y ſont que trop répétez. Ce n'eſt pas cependant que *Moliere* n'y ait mis d'excellentes choſes pour corriger la vanité d'un Bourgeois qui veut s'élever au deſſus de ſa condition par une alliance diſproportionnée : mais les bonnes mœurs ont ſans comparaiſon beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans la Comédie de *Géorge Dandin*, dont *Moliere* a puiſé le

ſujet dans une Nouvelle de *Boccace*. Je crois l'avoir déja remarqué, toutes les fois que *Moliere* a été inventeur ſes Pieces ont été correctes, mais quand il a voulu copier, il s'eſt trop aſſujetti à ſes modeles: Qu'il me ſoit permis d'ajoûter que ſi *Boccace* en ce cas mérite d'être blâmé, *Moliere* n'en eſt pas plus excuſable d'avoir tiré de cet Auteur Italien le ſujet d'une Comédie ſi ſcandaleuſe.



CONCLUSION
DE L'OUVRAGE.

J'AI toujours pensé que le Théâtre étoit plus propre à exciter les passions qu'à les corriger, comme ses Protecteurs le prétendent. Pour la conclusion de mon Ouvrage j'éxposerai ici quelques réfléxions que j'ai faites autrefois sur les réprésentations Théâtrales; peut-être serviront-elles à défendre mon opinion, & en même tems à fortifier les raisons qui m'ont déterminé à souhaiter & à conseiller la Réformation du Théâtre.

Une foule d'Ecrivains tant anciens que modernes donnent des notions certaines de la foiblesse

des Poëmes dramatiques dans leur origine chez les différentes nations; & par l'éxamen de ces Poëmes, qui, pour la plûpart sont encore entre nos mains, nous sommes nous mêmes en état de juger de la lenteur des progrès qu'ont fait les Poëtes avant que d'arriver au point de perfection où se trouve les Tragédies de *Sophocle* & d'*Euripide*. *Si* nous étions dans l'obscurité sur cet article, & qu'il prit envie à quelqu'un de soutenir que le Théâtre, dans ses commencemens, a été tel que nous le voyons dans les deux Poëtes qui viennent d'être nommez; tout le monde se révolteroit contre un sentiment si contraire à l'expérience, qui nous apprend que le patétique & le sublime, tels qu'on les trouve dans *Sophocle* & dans *Euripide*, ne peuvent

être des coups d'essai de l'esprit humain.

En effet l'invention du Théâtre qui aujourd'hui (faute d'y réfléchir) n'est pas regardée avec l'admiration qui lui est dû, cette invention, dis-je, supposoit dans l'esprit où elle a pris naissance, des idées confuses du merveilleux, où les grands Hommes ont peut-être toujours voulu atteindre, mais où ils n'ont pû réellement parvenir qu'après un nombre infini de réfléxions, d'éxamens & de rapports combinez, qui supposent nécessairement de longues études, une tête bien faite, & surtout un génie supérieur. Cependant dans ces premiers Poëmes dramatiques, ainsi que dans ces derniers, l'Auteur se proposoit pour but principal de plaire à ses Spectateurs : car soit qu'il voulut les

corriger, ſoit qu'il voulut ſimplement les amuſer, il eſt certain qu'il ne pouvoit réüſſir ni dans l'un ni dans l'autre de ces projets, qu'en faiſant ſur leurs eſprits une impreſſion, qui leur rendit aimables ou ſes leçons ou ſes jeux ; ſi quelques Poëtes n'ont pû arriver à ce but ce n'eſt point la faute dv Théâtre, mais uniquement de l'Auteur ou de l'Acteur, comme on va tâcher de le faire ſentir.

Le Théâtre devant répréſenter des actions humaines, ſoit les actions éclatantes des grands Hommes telles qu'on en voit dans la Tragédie, ſoit les actions communes des hommes ordinaires comme dans la Comédie, il eſt évident que l'art principal de ce Spectacle doit conſiſter à imiter la nature, en ſorte que le Spectateur croye voir ceux qu'on

lui repréſente, & ſoit affecté de la même maniére qu'il le feroit ſi l'action repréſenté ſe paſſoit réellement devant ſes yeux. Or, il arrive quelquefois que les Auteurs au lieu de copier la nature la défigurent : & de l'autre côté que les Acteurs la font tellement grimacer que le Spectateur qui la cherche ne peut la reconnoître; Mais lorſqu'un Auteur eſt parvenu à bien peindre la nature & que les Acteurs récitent la Piece dans ſon véritable ton, en ſorte que l'éſprit ſéduit agréablement, prenne la fiction pour la vérité même; alors on eſt obligé de convenir qu'une repréſentation Théâtrale eſt un amuſement ſupérieur à tout autre Spectacle public tel qu'il puiſſe être, parce qu'en ſatisfaiſant les yeux, il intéreſſe le cœur & l'éſprit.

Tout Spectacle public éx-

cite quelqu'impreſſion dans l'ame. Un Carrouſel éxcite le courage : une courſe de Chevaux la curioſité & l'émulation : un Bal fait naître des mouvemens différens ſelon les diſpoſitions des Spectateurs : un Feu d'artifice éxcite la joye : une Pompe funebre la triſteſſe, & ainſi des autres. Le Spectacle du Théâtre eſt le ſeul qui embraſſe & qui éxcite toutes les affections & toutes les paſſions du cœur humain ; il y a telle repréſentation qui inſpire la joye, la triſteſſe, la colere, l'amour, les larmes & les ris ; & tous ces mouvemens s'emparent bien ſouvent dans un ſeul jour du cœur des Spectateurs, juſqu'à leur faire ſentir toutes ces différentes impreſſions à la fois.

C'eſt là, je penſe, une des principales cauſes qui, dans les prémiers ſiecles du Chriſtianiſme,

a engagé les Peres de l'Eglise à proscrire le Théâtre des Payens; & c'est peut-être par la même raison que de nos jours les personnes pieuses se font un devoir de s'abstenir du Théârre, & même de le condamner. Les uns & les autres ont compris sans doute, que les Poëtes dramatiques sont en possession d'inspirer dans le cœur des Spectateurs telles passions qu'il leur plaît : & que l'objet unique des Acteurs est de donner à l'impression de ces passions toute la force & toute la vivacité dont leur art est suscéptible.

Sans éxaminer s'il est utile ou dangereux d'agiter le cœur humain jusqu'à ce point, ni le risque évident que courent ceux qu'on fait subitement passer d'un état de tranquillité & de repos à celui d'iquiétude, de colere, ou

de toute autre paſſion : ſans, dis-je, éxaminer ces points, je me bornerai ſeulement à parler de la paſſion d'amour, que je vais comparer dans la Tragédie du *Cid* à toutes les autres impreſſions que cette même Piece peut inſpirer.

Je ſuppoſe que quelqu'un des Spectateurs aura par préférence été touché en voyant repréſenter le *Cid* de l'impétueux tranſport du Comte de *Gormas*, & qu'en conſéquence il conſérvera un mouvement d'indignation contre ce Comte ; un autre au contraire s'en retournera pénétré de la généreuſe compaſſion qu'il aura reſſenti pour *Rodrigue* lorſqu'il apprend l'inſulte faite à ſon pere : un troiſieme enfin animé par le courage de *Rodrigue*, remportera du Théâtre des ſentimens de vengéance. Voilà trois Spec-

tateurs agitez de trois différentes passions : & je conviens que leur agitation subsistera pendant quelque tems en se calmant successivement & peu à peu; mais après deux ou trois heures au plus, tous ces mouvemens s'appaiseront & la tranquillité reviendra aussi parfaite qu'elle étoit avant qu'ils allassent au Théâtre; par malheur la même chose n'arrivera pas à ceux qui auront été vivement agitez & touchez de la malheureuse catastrophe de la tendre passion que *Chimene* & *Rodrigue* ressentent l'un pour l'autre. La passion d'amour fait impression sur tous les hommes, & non seulement une impression vive, prompte & indélibérée, mais encore une impression durable & permanente, pendant que les autres passions ne font qu'une impression passagere, comme si la

paſſion d'amour, plus homogéne & naturelle à l'homme, tenoit de plus près que toute autre à l'humanité. Pour ſe livrer à l'envie, à la vengeance, à la colere, au ſoupçon, &c. il eſt néceſſaire d'être mal né, d'avoir un mauvais caractére & ſouvent le cœur corrompu : pour aimer il ſuffit d'être homme.

Je crois donc qu'il faut convenir que ſi le Théâtre éxcite toutes les paſſions, jamais, ou rarement du moins, il parvient à en déraciner quelqu'une ; & comme la paſſion de l'amour eſt la plus dangereuſe, parce qu'elle eſt la plus ſéduiſante, je crois qu'il eſt abſolument néceſſaire de réformer le Théâtre en ce point, comme je l'ai dit tant de fois, & comme je me flatte même de l'avoir prouvé.

PLAN

DU THEATRE

ET AUTRES REGLEMENS,

Qui sont la suite de ce qu'on a déjà vû, page 106 de l'Ouvrage.

IL faudroit construire un Théâtre nouveau aux dépens de la Ville, mais qui pût contenir pour le moins le double de Spectateurs de ce que les Théâtres de Paris contiennent ; on pourra prendre pour modele, si on le trouve bon, le Théâtre qu'on voit à Florence où le Cardinal de Médicis, qui l'a fait bâtir, a voulu que les Spectateurs des

deux ſexes fuſſent placez ſéparément les uns des autres (1). Ce Théâtre auroit cinq rangs de Loges : le premier, le ſecond, le troiſieme & le quatrieme à l'ordinaire des grands Théâtres; pour le cinquieme, qu'on nomme à Veniſe le *Rez de chauſſée*, parce qu'il eſt au-deſſous du premier rang de Loges, il feroit comme dans les Théâtres d'Italie le tour du Parterre, & le renfermeroit en entier : le premier rang feroit deſtiné à la Nobleſſe, le ſecond à la Bourgeoiſie, le troiſieme & le quatrieme feroient pour le peuple, & pour ceux qui autrefois ſe plaçoient au Parterre. On tireroit deux avantages d'une pareille diſpoſi-

(1) Dans la Préface *Delle Poeſie drammatiche di Giovann Andrea Moniglia*. Tom. I. pag. 13. Florence 1689.

tion, l'un que les honnêtes gens, qui ſont ſi ſouvent incommodez des caprices du Parterre, en ſeroient plus éloignez : l'autre qu'on arrêteroit les mutins plus aiſément & ſans ſcandale. On ne placeroit jamais ni bancs, ni chaiſes ſur le Théâtre : perſonne ne pourroit s'y tenir debout, parce que ce ſont là autant d'inconveniens pour la repréſentation. Les Spectateurs n'auroient jamais entrée dans l'Orqueſte où les Symphoniſtes ſeuls ſeroient reçus. Le Parterre, qui ſeroit élevé en Amphithéâtre depuis l'Orqueſte juſqu'au fonds de la Salle, deviendroit une place très commode & la meilleure de toutes : auſſi bien que le rang des Loges du *Rez de chauſſée*, & bientôt les Dames & les Seigneurs les préféreroient aux premieres Loges ; malgré les cinq

rangs de Loges l'élevation du Théâtre n'éxcederoit pas la hauteur des Théâtres d'à présent.

Ce Théâtre feroit partie d'un Bâtiment capable de loger commodément, non seulement les Acteurs & les Actrices de la Troupe, mais encore les Comédiens qui auroient eu permission de se retirer. Ce Bâtiment contiendroit de plus une Salle pour le Conseil : enfin tous les lieux nécessaires pour le service du Théâtre & des Acteurs : des Cours avec des Boutiques, qui joüiroient d'éxemption, &c...

En établissant le Théâtre de la Réforme, il seroit injuste de ne pas pourvoir à l'entretien honnête des Actrices de l'ancien Théâtre qui se retireroient de leur bon gré, ou qui seroient congédiées; on auroit donc soin de les placer dans des Commu-

hautez, & par préférence dans celles qu'elles choisiroient, avec des pensions suffisantes pour leur subsistance. Les Acteurs de même seroient aussi placez ou pensionnez; & quand aux fonds nécessaires pour ces pensions passageres, & même pour l'entretien du Bâtiment & les réparations du Théâtre dans la suite des tems, on les trouveroit ou dans une Loterie, ou dans telle autre sorte d'imposition que les Magistrats jugeroient moins à charge au Peuple, ou plus aisée à lever.

Les Acteurs & les Actrices du Théâtre de la Réforme seroient logez, comme nous avons déjà dit, & joüiroient chacun d'une pension proportionnée à leurs services: ils conserveroient leur pension & leur logement même en se retirant; bien en-

les Comédiens de Province, sur lesquels il faut peu compter ainsi que sur les enfans de la Capitale, je crois qu'il seroit de la prudence d'élever & d'instruire pour le Théâtre une demie douzaine de garçons, & autant de filles; une ancienne Comédienne, & un ancien Comédien auroient le soin de les former dans des logemens séparez; on leur donneroit en même tems des principes de religion & de piété, & on leur feroit apprendre un métier pour leur préparer une ressource, si par hazard à un certain âge on ne leur trouvoit pas les talens nécessaires pour le Théâtre, ou s'il leur survenoit quelque défaut qui ne leur permit pas d'y joüer: dans ces deux cas la bonne éducation qu'ils auroient reçus, jointe aux secours qu'on leur procureroit, les mettroit en

état de trouver un autre établiſſement que celui du Théâtre.

Il me paroît d'une néceſſité indiſpenſable que le Souverain ou le Sénat mette un fond conſidérable dans la Caiſſe du nouveau Théâtre, ce fond ſervira à acheter des anciens Comédiens tout ce qui pourra être utile à leur ſucceſſeur, Décorations, Magazin, Uſtencils, &c... d'un autre côté la Ville achetera le fonds de l'ancien Théâtre, & des deniers de la Caiſſe on payera les habits des particuliers, étant juſte que tout ce qu'on achetera de l'ancienne Troupe ſoit payé argent comptant : d'autant plus que les Comédiens qui ſe retireront, de même que ceux qui prendront leur place, n'en auront plus beſoin & trouveront dans le nouveau Magazin tout ce qui leur ſera néceſſaire.

Il

Il eſt inutile, je penſe, d'entrer dans un plus grand détail de tous les arrangemens qui peuvent être pris pour l'établiſſement & le bon ordre du nouveau Théâtre, & qui n'échaperoient pas aux lumieres du Conſeil, ſi le Plan en étoit agréé par le Souverain.

FIN.

TABLE

PREMIERE PARTIE.

Chapitre premier.

COmparaison des Théâtres anciens avec les modernes. pag. 1

Chapitre second.

De la passion d'amour sur le Théâtre. 17

Chapitre troisieme.

Réfléxions sur le renouvellement du Théâtre. 36

Chapitre quatrieme.

Des Femmes de Théâtre. 41

Chapitre cinquieme.
Du principal motif de la Réformation du Théâtre. pag. 49
Chapitre sixieme.
Les obstacles qu'on peut rencontrer pour parvenir à la Réformation du Théâtre. 58
Chapitre septieme.
Quelle doit être la Comédie après la Réformation du Théâtre. 69

DEUXIEME PARTIE.
Méthode & réglement pour réformer le Théâtre. 86
Réglemens pour la Réformation du Théâtre. 98

TROISIEME PARTIE.
Tragédies à conserver sur le Théâtre de la Réformation.
Avant Propos. 117

TABLE.

Tragédies à conserver.

Athalie.	pag. 128
Iphigénie en Aulide.	129
Héraclius.	131
Stilicon.	133
Andromaque.	134
Dom Sanche d'Arragon.	137
Polyeucte.	146
Manlius Capitolinus.	150
La Thébaïde.	152
Esther.	156
Inès de Castro.	157
Atrée & Tyeste.	162
Radamiste & Zénobie.	167
La mort de César.	171
Oreste & Pilade.	172
Brutus.	174

QUATRIEME PARTIE.

Tragédies à corriger.

Britanicus.	179
Cinna.	181

Œdipe. pag. 185
Les Horaces. 192
Sertorius. 193
Géta. 198
Pénélope. 207
Médée. 210
Agrippa. 220
Romulus. 224
Jugurtha. 227
Amasis. 231

CINQUIEME PARTIE.

Tragédies à rejetter.

Le Cid. 234
Bérénice. 235
Pompée. 239
Mythridate. 240
Rodogune. 242
Le Comte d'Essex. 247
Phédre. 253
Aléxandre le Grand. 255
Vinceslas. 257

Bajazet. pag. 260
Astrate Roy de Tyr. 263

SIXIEME PARTIE.

De la Comédie. 266

Comédies à conserver.

Le Misentrope. 275
Le Chevalier Joüeur. 278
Les Femmes Sçavantes. 284
Les Précieuses ridicules. 290
Les Fâcheux. 293

Comédies à corriger.

L'Avare de Moliere. 294
La Mere coquette. 302
Les Plaideurs. 305
La Réconciliation Normande de Mr. du Fresny. 309
Le Cocu imaginaire. 311

Comédies à rejetter.

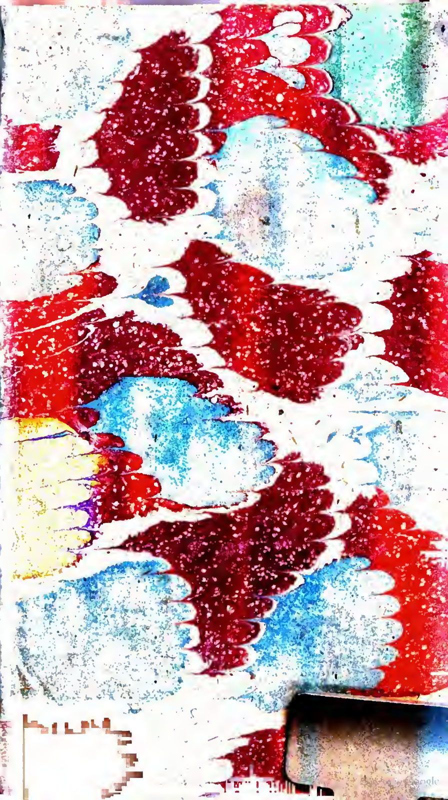
L'Ecole des Maris. 312
L'Ecole des Femmes. 315
George Dandin. 317
Conclusion de l'Ouvrage. 319
Plan du Théâtre, &c. 329

Fautes à corriger.

Page 25. ligne 19. dans ma seconde, *lisez* dans ma troisieme.
Page 273. ligne seconde, on droit, *lisez* on diroit.

n.






BIBL
SC
PL
N